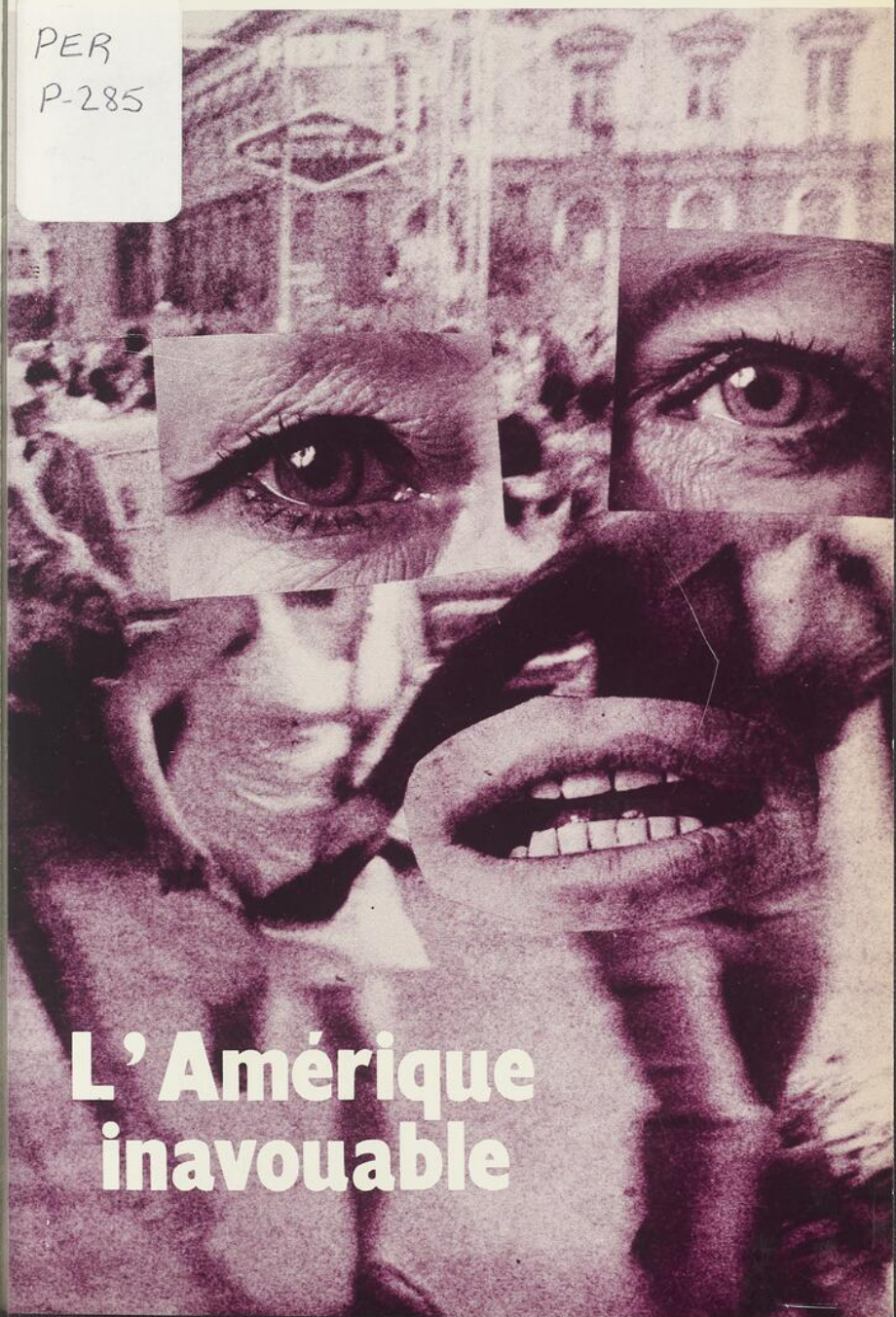


possibles

VOLUME 8 NUMÉRO 4 ÉTÉ 1984

PER
P-285



**L'Amérique
inavouable**



possibles

VOLUME 8

NUMÉRO 4

ÉTÉ 1984

possibles

B.P. 114, Succursale Côte-des-Neiges, Montréal, Québec, H3S 2S4

Comité de rédaction :

Rose Marie Arbour, Marcel Fournier, Gabriel Gagnon, Lise Gauvin, Roland Giguère, Gaston Miron, Marcel Rioux.

Adjointe à la rédaction : Élise Lavoie

Collaborateurs(trices) :

Marie Bouchard, Francine Couture, Suzanne Martin, André Thibault

La revue est membre de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois (AEPCQ).

Les articles parus dans la revue *Possibles* sont répertoriés dans RADAR (Répertoire analytique des articles de revues).

Les textes présentés à la revue ne sont pas retournés.

Possibles est subventionné par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

Montage et supervision graphique : Claude Poirier et Serge Wilson

Composition : Composition Solidaire Inc.

Impression : Imprimerie l'Éclaireur, Beauceville

Distribution : Diffusion Dimedia

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Québec

D775 027

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Canada

ISSN : 0703-7139

© 1984 Revue *Possibles*, Montréal

SOMMAIRE

Éditorial	5
L'Amérique inavouable <i>Lucien Francoeur</i>	9
La marge de manoeuvre du Québec en Amérique <i>Marcel Rioux</i>	19
Québec-américain/ Québec-américain ou la poursuite de la différence invisible ! <i>Jean Morisset</i>	23
Rapport Québec-Amérique <i>Réjean Beaudoin</i>	45
Tocqueville aux U.S.A. <i>Marcel Fournier</i>	59
Montréal, New York et les autres... <i>Rose Marie Arbour</i>	65
Love-hate <i>Gabriel Gagnon</i>	77
Se resituer <i>André Thibault</i>	81
Les deux visages de l'Amérique <i>Suzanne Martin</i>	93
Le Maillot (extrait) <i>Madeleine Monette</i>	99

Récitatif pour Ron Kovics
Pierre Nepveu 107

Un travail de taupe :
écrire avec un stigmaté
de migrant
Émile Ollivier 111

De Sao Paolo à Montréal :
circuits littéraires
Entrevue avec Flavio Aguiar 119

Domination ou échange ?
Francine Couture 135

Québec/Amériques... musique
Robert Gélinas 139

Le *Nouvel Âge* québécois
Denis Bachand 147

Le *soap opera* américain :
de bien belles bulles
Ruth Major Lapierre 161

SUR LES CHEMINS DE L'AUTOGESTION

Les tribulations d'*E.T.*
en planète québécoise
Jean-François Gauvin
Didier Lenglar 169

COURTEPOINTES ET
POINTES SÈCHES 177

Sur la page couverture :
Photomontage de Pierre Guimond

Éditorial

Le présent numéro, *L'Amérique inavouable*, fait suite, à près d'un an d'intervalle, à celui que nous consacrons à *Repenser l'indépendance* (Vol. 8, n° 1, 1983). Est-ce à dire que toute réflexion sur notre destin national conduit nécessairement à une interrogation sur nos relations avec l'Empire américain? Au tournant du siècle, l'essayiste Edmond de Nevers avait, comme par hasard lui aussi, publié son ouvrage *L'Âme américaine* (1900) quelques années après la parution de *L'Avenir du Canada français* (1894). Et tout récemment, Pierre Vadeboncoeur jetait un regard à la fois triste et sévère sur l'insignifiance de la culture américaine (*Trois essais sur l'insignifiance*, 1983) alors que quelques années plus tôt, il avait lancé un cri d'alarme (*Un génocide en douce*, 1976). N'échappe donc pas qui veut au contexte géopolitique, surtout pas le Québec, cette « petite goutte d'eau dans l'océan » (de langue anglaise) dont parlait, déjà en 1831 lors d'un court séjour au Bas-Canada, Alexis de Tocqueville¹.

¹ Alexis de Tocqueville reconnaissait qu'il n'y avait « pas de plus grand malheur pour un peuple (que) d'être conquis ». (*Oeuvres complètes*, Tome V, *Voyages en Sicile et aux États-Unis*, Paris, Gallimard, 1957.)

Certains Canadiens français ont longtemps rêvé d'une Amérique française qui s'étendrait sur tout le littoral, depuis Terre-Neuve jusqu'à la Floride. Que nous reste-t-il, si ce n'est quelques îlots de culture française et... quelques mètres de plage à Old Orchard et à Miami ? D'autres, apparemment plus pragmatiques, s'étaient résignés à accepter l'assimilation — annexion aux États-Unis ; plusieurs d'entre eux étaient devenus ces Lorenzo Surprenant de *Maria Chapdelaine*, ces « mon oncle des États » qui, contre quelques dollars américains et une « grosse voiture », avaient consenti à vendre leur identité nationale. Jack Kirouac, leur héritier, s'en ira, *On the Road*, vivre son « exil intérieur ».

Entre l'utopie (du plus faible) et la raison (du plus fort), il n'y a pas eu, à la fin du XIX^e siècle (1867), d'autre choix que celui... de la Confédération, c'est-à-dire de cette alliance (forcée) avec les Anglais pour préserver la culture française en Amérique. Qu'en est-il aujourd'hui, après plus de cent ans de (double) solitude ? Il y a maintenant un État du Québec plus fort... et aussi un projet d'indépendance : il n'est plus question, même si cette thématique est présente chez quelques esprits alarmistes, de « survivance » mais bien de *développement*. Du coup, se modifie notre rapport avec les États-Unis et aussi, avec l'ensemble des Amériques : à la « canadienité » (sans qualité) nous préférons, comme identité plus globale, celle de l'américanité.

Hier, le refus de l'américanité était net : associée à la culture anglosaxonne, celle-ci représentait, principalement dans les milieux nationalistes, le MAL et ceux qui y succombaient portaient le poids de la déchéance, du péché. Au matérialisme, nous opposions alors notre spiritualité et notre humanisme. Que n'avons-nous pas dit au sujet de la langue française, ce merveilleux outil conceptuel et ce magnifique moyen de communication. Et gardienne de notre foi, par surcroît ! Aujourd'hui, nous n'avons plus de campagne du « Bon parler français »...

et nous le parlons mieux qu'auparavant. Et si l'Amérique demeure toujours, selon l'expression de Francoeur, « inavouable », nous nous avouons, comme en témoignent plusieurs articles de ce numéro, plus facilement et plus fréquemment notre américanité. Mais avec une certaine ambiguïté : il y a à la fois refus de la médiocrité et ouverture aux innovations, tant techniques et scientifiques qu'intellectuelles et artistiques.

La « mesure de notre taille », nous la connaissons tous bien : petitesse et dépendance économique en sont les principales caractéristiques. De même, notre « aliénation culturelle » ne nous échappe pas : notre esprit a aussi été « conquis » par le cinéma hollywoodien, les comics et la télévision américaine. Tout a été dit au sujet de notre « américanisation ». Le problème est actuellement moins de (ré-)évaluer la situation que de développer des attitudes, des pratiques et des stratégies qui nous soient propres et définissent d'une manière active notre rapport à l'Amérique.

Parmi ces attitudes, pratiques et stratégiques, il y a d'abord celles qui consistent à vouloir *encercler les États-Unis* en établissant des liens de solidarité et de coopération avec tous ceux qui, en Amérique centrale, en Amérique du Sud ou dans les Caraïbes, luttent contre la domination des États-Unis. Au delà des différences physiques et culturelles, il y a, entre les Québécois et les Américains de l'hémisphère sud, un air de parenté : un caractère « latin », une jovialité et une grande sociabilité. Mais d'une manière plus rigoureuse, littéraires et sociologues parviennent à établir des comparaisons plus solides entre la littérature, la structure sociale ou l'organisation politique de ces diverses sociétés. Et si hier, nous déployions efforts et énergies pour les convertir, aujourd'hui, nous acceptons plus facilement de nous laisser « convertir » et d'inscrire nos projets sociaux et politiques dans une démarche plus large, à dimension continentale et internationale.

Sans être abandonnées, ces pratiques et stratégies d'encerclement qui se sont développées dans les années 1960 et 1970, font actuellement place à d'autres qui peuvent être dites de « découverte » : il ne suffit plus d'être à la marge mais d'aller au coeur des États-Unis et d'établir des relations avec tous les individus et les groupes qui, relativement nombreux, veulent transformer, *de l'intérieur*, la vie économique, politique et culturelle de l'Empire. Pour les uns, ce sera la Californie des nouvelles thérapies et des nouvelles technologies ; pour d'autres, ce sera le Soho de la post-modernité artistique. Du Nord au Sud, d'Est en Ouest, les Québécois parcourent, à la manière de Jacques Poulin dans sa Volkswagen, les États-Unis d'Amérique et de part en part, ils en sont « traversés », bouleversés, renouvelés.

Mais qu'il s'agisse d'encerclement ou de découverte, ces pratiques et stratégies peuvent n'apparaître que comme l'expression nouvelle d'attitudes plus anciennes : tantôt un idéalisme boy scout, tantôt un pragmatisme à courte vue. Toujours les mêmes illusions et les mêmes naïvetés ! L'établissement d'une relation avec l'Autre n'a en fait de sens, si nous voulons sortir du cercle de la dépendance, que dans la mesure où notre identité collective est déjà bien affirmée. Aussi faut-il inverser la proposition initiale : ce n'est plus la question de notre avenir national qui nous amène à soulever le problème de notre mode d'insertion en Amérique, mais bien notre insertion en Amérique qui nous oblige à réaffirmer le projet d'une indépendance politique. L'Amérique est un destin et le Québec, un choix.

Marcel Fournier
pour le comité de rédaction

Lucien Francoeur

L'Amérique inavouable

« Et ce ne sont pas en Amérique les mêmes directions : c'est à l'Est que se font la recherche arborescente et le retour au vieux monde. Mais l'Ouest rhizomatique, avec ses Indiens sans ascendance, sa limite toujours fuyante, ses frontières mouvantes et déplacées. Toute une « carte » américaine à l'Ouest, où même les arbres font rhizome. L'Amérique a inversé les directions : elle a mis son orient à l'ouest, comme si la terre était devenue ronde précisément en Amérique ; son Ouest est la frange même de l'Est. »

Deleuze/Gattari

L'homme au regard incertain
Marche au bout de la nuit
Où les rebelles se font précis
La rue est son refuge
Quand le ciel n'est plus
Qu'un fouillis d'étoiles attiédies

Sous le ciel bleu de l'automne clair
Blue-jeans blues sur les boulevards
Et désir sur les tatouages sacrés
C'est l'extase facile made in U.S.A.
À même les étoiles filantes de l'Eldorado yankee
Où les stars de posters sont laminés d'éternité
Comme des têtes d'affiche directement de nulle part

Pour fuir la quiétude troublante des banlieues
Les gitans caressent la brise aux coins des rues
Alors que les filles s'abreuvent à la source du temps

La vie est au beau fixe dans la dérégulation rurale
Chaque chaîne est une ouverture sur le satori
Les yeux rivés sur l'écran cathodique
Quand le soir tombe en satellite oublié
Sur l'ennui cellulaire du rêve américain

Des familles dérivent devant les baies vitrées
Comme des Égyptiens sous le ciel de l'antiquité
Les jeux sont faits et plus rien ne va qui vaille
Lorsque l'existence même est mise en veilleuse

Ce soir au bout du projet près de l'église
La plus belle fille de la région
Perd ses seize ans dans les bras d'un rockeur
Son blue-jean est une peau délavée jusqu'au corps
Comme s'il s'agissait d'une invitation à l'hérésie

Odeurs caniculaires sur les t-shirts
Initiations célébrées en cachette
Pour les seigneurs des parkings

Les dimanches interminables
Sont imprégnés sur les parterres
Et partout les névroses de septembre
N'en finissent plus de stridence électrique

Nous marchons inlassablement
Vers les lieux sombres
Pour nous recueillir

La radio d'une auto démodée
Cingle un chant lancinant :

*Je marchais les yeux fermés vers une gloire sidérale
Et j'avais le mal de Montréal tatoué sur la peau...*

Le goût de l'errance se répand partout
Un être baisse les yeux sur la fuite
La chair tendre sous la chemise entrouverte
Le désordre évident aux commissures des lèvres

Les cobras de l'ennui prient à même le pavé
Et comme des romanichels fument l'herbe hilarante
Des voix surgissent des frondaisons
On voit de près le Nirvana se dérouler

Un chaman rock récite des hymnes défendus
À des jeunes hors-castes suburbains
Qui l'écoutent merveilleusement
Avant de retourner à leur case
Enfiler leurs levi-strauss comme des gants
Et rejoindre la réalité délirante

Le charme du chaman se répand fluide
Comme un rock'n'roll autour du juke-box
Quand les caresses prolongent la tendresse

L'étranger coupe par les parterres impeccables
Et va rejoindre la fille du prédicateur
Derrière le terrain de jeux abandonné
Où elle lui donne à lire les hiéroglyphes
Tatoués sur ses seins de jouvence

Dans la zone de l'émergence populaire
Le style très acéré des gypsies
À l'ombre des grands buildings
Où se jouent les jeux de mourre de l'amour

Le soir tombe sur les visages hagards
Quand le vent malmène les enluminures
Le désarroi amarre la nuit qui vient
Et l'étranger attend l'instant aztèque

Dans la cité aux délires éclatants
Les dimanches fiévreux des soirs d'automne
Sont comme une invitation aux sacrilèges à ciel
ouvert

Plus loin c'est la quiétude absolue des campagnes
La mélancolie est partout comme une chanson
Et le crépuscule caresse les teenagers en liesse
Qui ont le regard absent et les lèvres à la mode

Le décor se déroule comme un film en accéléré
Sur le corps des jeunes rebelles sans cause
Qui hantent les fonds de cours dans l'été des indiens

La nostalgie est ouverte aux couleurs fraîches
Une détresse abondante se répand sur les centres
d'achats

Le prédicateur insane file comme un jaguar
Sur l'autoroute interminable en Amérique temporaire
C'est un voyage au long profil dans le cauchemar
climatisé

Alors que dans les aires de repos
Une brise pré-colombienne perce les énigmes
Au son des ghetto-blasters qui crachent
La prière-rock comme toujours transe-âme

Au poste d'essence il y a l'obscurité blafarde
Où les jeunes Américains aux yeux étoilés
Tiennent des conversations ruisselantes
Des discours de voies rapides
Et des réflexions de voie lactée
Avant de reprendre leurs folles embardées
Au bout de la nuit vers l'Ouest mythique
Où se dévoilent les nostalgies squameuses

Une rhapsodie rose de nuit au bout des lèvres
Une gitane lit entre les lignes de la main
Du poète à la destinée des grands visionnaires

Sur la plage du soleil disparu
C'est le sacre d'un surfer californien
On entend une musique de marée haute
Et des bruits de moteurs familiers

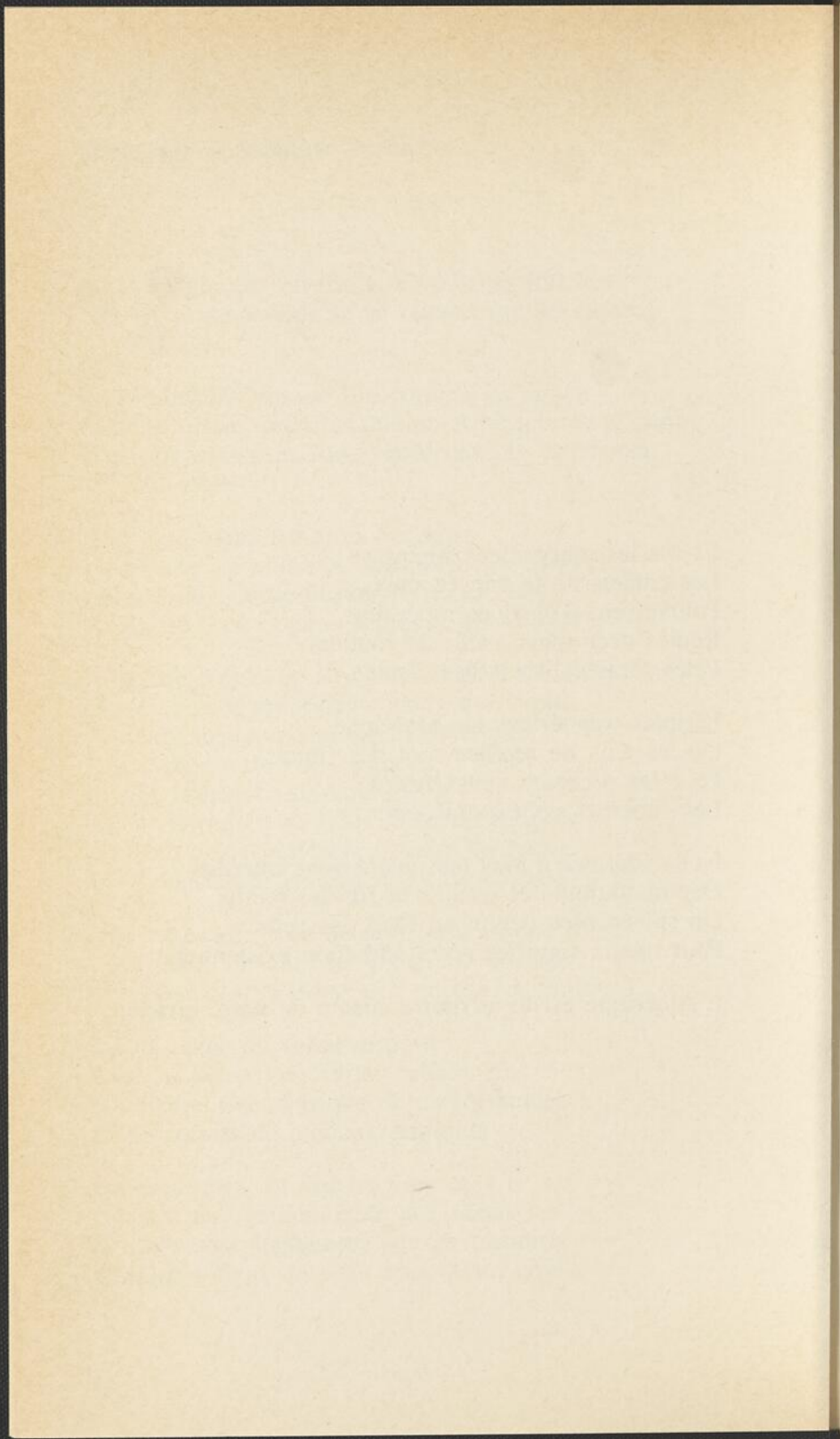
Un dieu chez les voyous joue avec le feu
Dans la nuit inflammable aux néons las
Il traîne ses phantasmes sur les trottoirs
L'extase à fleur de peau comme un tattoo

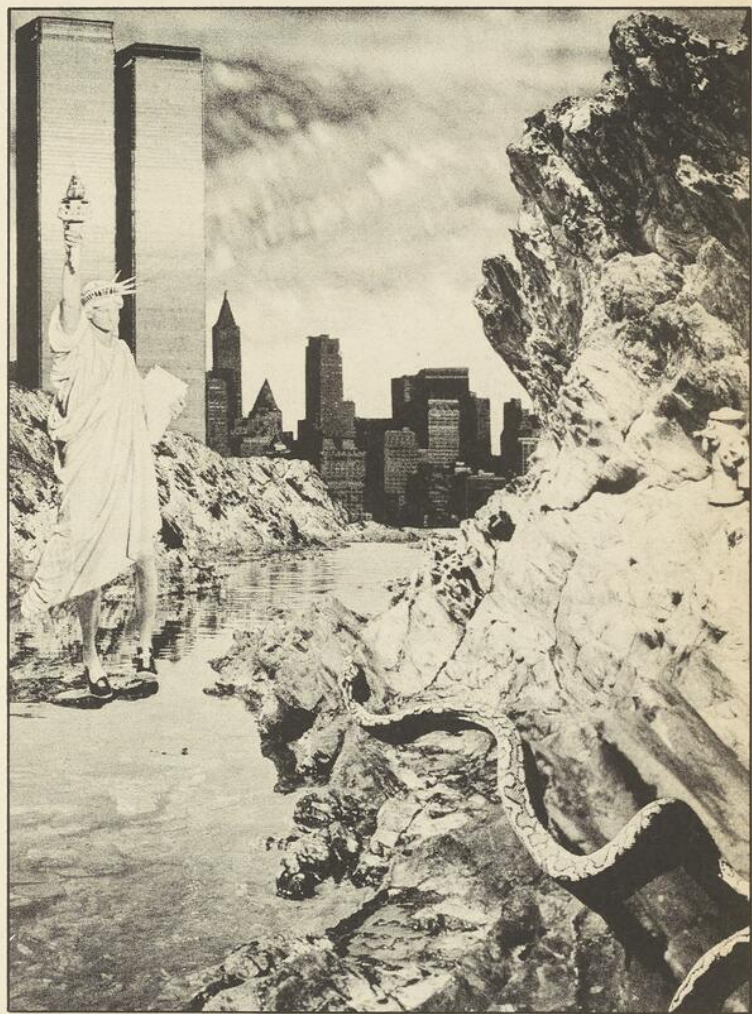
Et sur les merveilleux highways
Les enfants de la pensée sauvage
Poursuivent d'obstinés itinéraires
Routes décousues, cafés de routiers
Fêtes foraines, tombolas d'antan

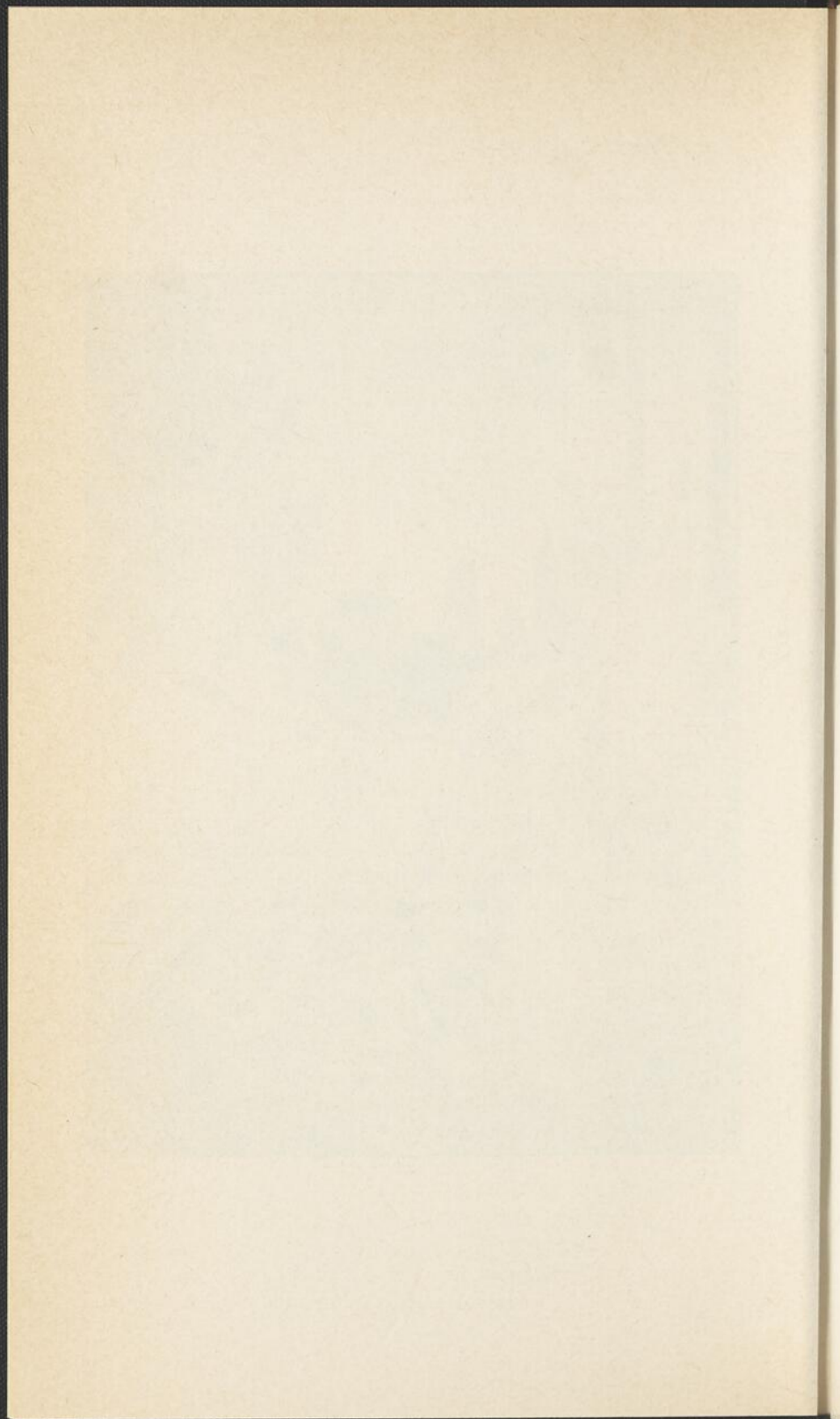
Périples wagnériens en Amérique
Où les jeux de reptiles sont des rituels
Pour les rockeurs nietzschéens
Les superbes cobras-cracheurs

Nous sommes à tous les rendez-vous interdits
Depuis toujours et jusqu'à la fin des temps
Un spleen bleu denim au fond des yeux
Pour mieux signifier notre addiction existentielle

L'Amérique est le territoire absolu de notre errance







Marcel Rioux

La marge de manoeuvre du Québec en Amérique

Que peut un pays qui a des frontières communes avec le coeur de l'Empire américain et avec son plus grand satellite, le Canada ? Est-ce tout au plus un beau rêve que de vouloir non seulement sauvegarder l'identité de ce peuple mais de lutter pour son indépendance politique ? C'est là la question qui, sous des formes nombreuses, s'est posée aux Québécois tout au long de leur histoire. Aujourd'hui que l'impérialisme culturel couronne les visées politiques et économiques de ce mastodonte, les dangers et les risques se sont accrus non seulement pour le Québec mais pour tous les pays qui tombent dans les rets de l'Empire. Qu'en est-il en 1984, un quart de siècle après de la Révolution tranquille ?

Au début des années 60, je participai à un colloque fermé sur le Québec, organisé par une grande université américaine ; seuls des enseignants et quelques économistes de Washington avaient été invités. Après deux ou trois jours de discussion, un économiste déclara que l'indépendance du Québec était possible, à condition qu'on ne voulût pas tout faire à la fois, car sa marge de manoeuvre serait mince. Par la suite je me suis rappelé cette remar-

que ainsi que celle de Marcuse qui disait que c'est aux U.S.A. que les choses doivent changer, la périphérie ne pouvant rien par elle-même tant que l'Europe restait en place et pesait de tout son poids sur les sociétés avoisinantes.

Il faudra bien, un jour, discuter de ces opinions et nous demander en quoi elles sont actuelles. Il me semble évident que selon que l'on veuille rester dans le statu quo ou s'émanciper, la marge de manoeuvre grandit ou s'amenuise ; il semble que l'Empire dispose toujours de quelques strapontins pour ses satellites dociles. Ce qui se passe aujourd'hui en Amérique du Sud montre bien que tout désir de sortir de la dépendance représente une menace pour les dominants du coin et pour ceux de l'Empire. Il faut tenir compte aussi, quand on parle du Québec, de l'inertie des institutions héritées au cours des siècles et — ce qui est plus grave — d'une espèce d'accoutumance au poison — comme l'était celle de Mithridate — qui fait que l'on avale d'abord des couleuvres et puis, un jour, le gros morceau. L'accoutumance au pouvoir, tout petit qu'il est, fait chavirer bien des principes et de bonnes intentions. Et quand on vit dans l'immédiate périphérie de l'Empire, peut-être finit-on par ne plus bien distinguer le long terme du court terme. Tout, d'autre part, nous invite et nous incite à rester dans l'instantanéité de nos sociétés électroniques ; un économisme sauvage et un électoralisme cynique composent la toile de fond de la morale des gouvernants de l'Empire et de celle de ses satellites ; tout cela sans ne rien dire des horreurs de l'autre Empire.

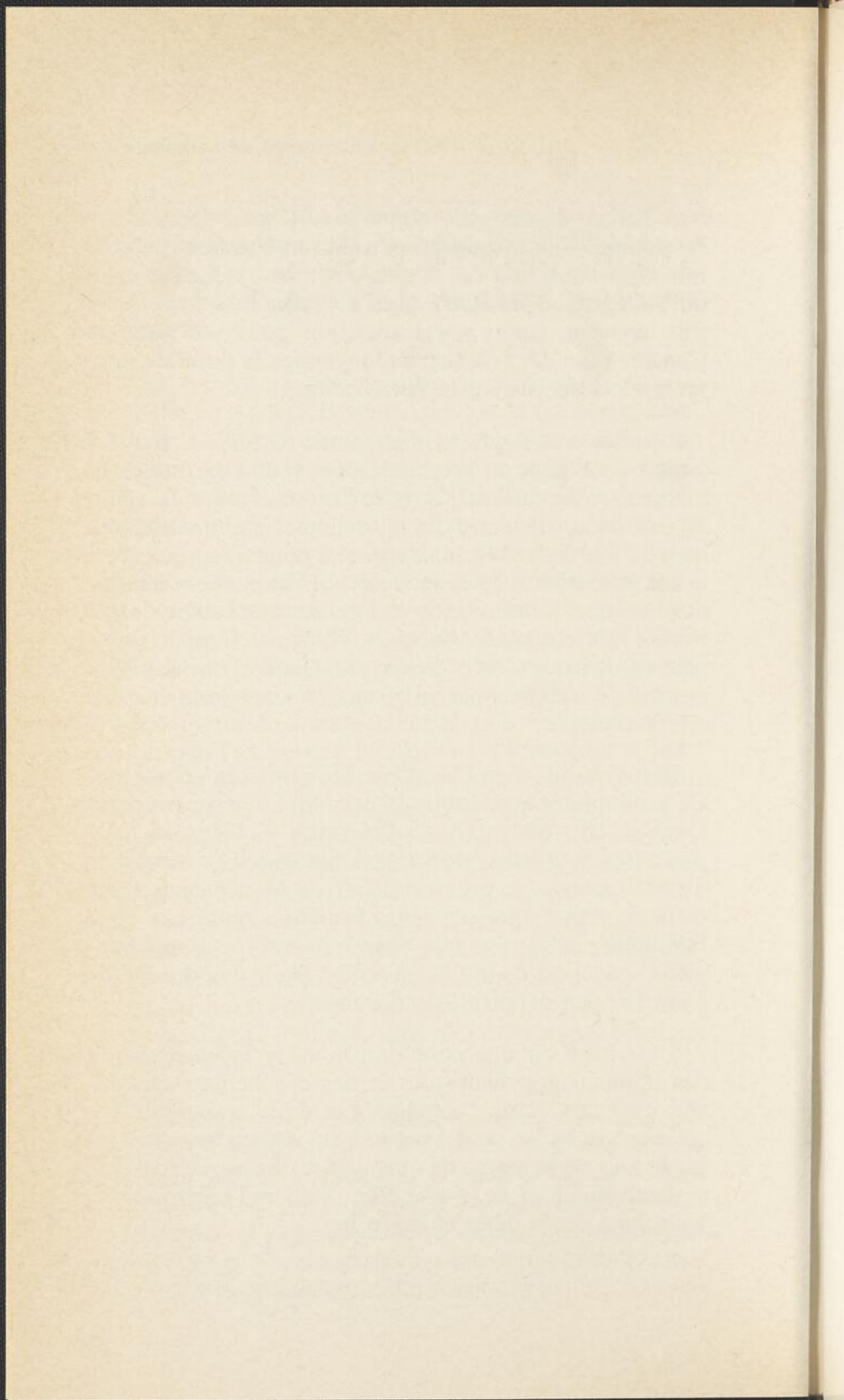
Au moment des grands enthousiasmes du début des années 60, certains voyaient le Québec comme le maillon faible des sociétés capitalistes nord-américaines. C'était le temps où tout nous paraissait possible après la mort de Duplessis et l'agonie de la morale et des institutions traditionnelles. La marge de manoeuvre du Québec était-elle alors plus grande que celle d'aujourd'hui ? Les possi-

bles étaient certes plus nombreux. Depuis lors, il me semble que l'américanisation a fait un bon bout de chemin chez nous, tant sur le plan des moeurs que sur celui de l'intégration de notre pays à l'économie impériale ; très souvent cette américanisation passe le satellite Canada qui a dépassé depuis longtemps le point de non-retour, comme disent le Américains.

Il arrive aussi que la dichotomie U.S.A.-U.R.S.S., toujours de plus en plus marquée, réduit la marge de manoeuvre du Québec : hors de l'Empire, point de salut ! La troisième voie entre ces mastodontes a non seulement bien du mal à s'établir mais même à pointer, comme c'est le cas aujourd'hui en France. Si la France elle-même ne dispose que d'une mince marge de manoeuvre, si la France est colonisée (Jacques Thibeau, Flammarion), peut-on dire que c'est *a fortiori*, au Québec, sur ces deux points ? Je n'en suis pas sûr, mais ce serait long et difficile à expliquer.

Tout cela dit, c'est loin d'être là invite à la démission. Ce serait plutôt le contraire ! Pour moi l'indépendance du Québec, ce n'est pas de la littérature — bien que je la place très haut dans les activités humaines — comme le dit M. Lalonde, le plus sûr affidé de M. Trudeau ; tous deux veulent mettre plusieurs frontières entre eux et la littérature ; dans ce no man's land, ils seront moins contagieux, car il est de moins en moins facile aujourd'hui de convertir des peuples à la dépendance.

Il est bien sûr que pour moi la seule façon de sortir des hôpitaux psychiatriques et des cauchemars climatisés, c'est la voie de l'autonomie et de la responsabilité, celle qui se balise petit à petit et qui deviendra carrossable le jour où la marge de manoeuvre de chaque individu et de chaque pays se sera accrue ; vaincre l'hétéronomie, voilà bien notre désir et notre but.



Jean Morisset

Québec-américain/ Québec américain ou la poursuite de la différence invisible !

À Robert Laplante qui a toujours senti battre le pouls de cette Amérique souterraine et primordiale que nous avons sans cesse refusé d'assumer de peur de trop paraître les Américains — i.e. les habitants... d'Amérique — que nous sommes.

Le Québec et les Amériques — Québec-Amérique —
Les Amériques et le Québec — Québec-Américain —
Etc., etc., etc.

Toutes ces formulations me font sourciller au départ pour me renvoyer à un je ne sais quoi de factice que je n'ai jamais vraiment accepté sans trop savoir comment me l'expliquer. Cette surenchère d'appartenance à l'endroit de *L'Amérique* m'apparaît paradoxalement comme un rejet d'Amérique, comme l'évacuation subreptice de cette Amérique qui est nôtre depuis le début du Monde Nouveau.

« Le Québec et les Amériques » ? Il y a en effet dans une telle formulation un constat d'extériorité qui place d'emblée le Québec en dehors de son assiette territoriale et de son imaginaire géographique, extériorité me suggérant de plus en plus fortement que l'idée Québec-

Amérique vient d'ailleurs. Mais dans la mesure où cette idée est précisément une transposition d'un ailleurs trop indéterminé, nous prétendons d'autant plus fortement qu'elle exprime notre quintessence même ! Et voilà que nous nous mettons alors à jouer à nous-mêmes selon le modèle établi par l'autre... *Québec-Amérique ?*

Québec-Amérique ! Me faudra-t-il à mon tour m'inscrire d'un seul bond dans le porte-à-faux des autres déjà intériorisé par cet autre qui ne peut être que moi. Me voilà engagé dans une rivière parcourue de rapides à double sens où mon canot ne peut retrouver son sens qu'en tournant indéfiniment sur lui-même. Belle perspective ! Me faudra-t-il continuer de godiller tant bien que mal dans le seul espoir de me maintenir à flot entre ce Québec et cette Amérique qui sont pourtant les marées d'un seul et même cours d'eau ? Belle perspective en effet : avoir été métissé par la géographie de ce continent depuis bientôt quatre siècles et me retrouver tout à coup en pleine mer des Sargasses sociologique à confondre ma proue avec ma poupe et à me demander si je suis réellement « moins ou plus » américain ou « plus ou moins » américain. *Amérique-en-Québec !* Lancinante sensation d'impuissance qui me ramène beaucoup plus à un mal panachronique — ce peuple a mal à son histoire — qu'à une affirmation identitaire.

* * *

Le Québec et les Amériques. Comme cette expression confine étrangement à une catégorie géographique privative ne sachant trop exactement où ancrer cette non-Amérique en forme d'Amérique, appelée Québec. Ce Québec qui, n'ayant cessé de dériver quelque part au large des Amériques, se retrouve dans un ailleurs énigmatique que les aruspices de l'histoire ont oublié d'indiquer avec précision sur les cartes de leurs désirs coloniaux. *Le Québec et les Amériques !* Comme cette

expression ressemble plus étrangement encore à tous ces « La France et les Amériques » naviguant dans les manuels d'histoire hexagonale élargie ! Au-delà de la France et au-delà des Amériques, ce Québec ambigu à la langue autant autochtonisante que latinisée se serait donc réfugié carrément en dehors de son passé, puisque nous ressentons si puissamment le besoin d'affirmer soudain son américanité. À moins que ce ne soit *L'Amérique* qui ait manqué d'américanité au point de nous exclure de ses assises spirituelles ?

Nous arborons incidemment, en plein Montréal, une maison d'édition se nommant France-Amérique qui traduit en français-de-Paris des ouvrages écrits en anglais-de-Toronto en s'abritant derrière la couverture de notre ambiguïté socio-politique pour justifier ses couleurs. J'aurais compris, sans plus l'accepter, que la France-Amérique se situe à Saint-Pierre-et-Miquelon ou à Fort-de-France, ou mieux encore, sur un iceberg fleurdelysé dérivant de Groënlande en Labrador et de Labrador en Finistère. Mais Montréal est sans doute à mi-chemin vers un quelque chose de plus significatif encore ? Montréal, France-Amérique ! Montréal, Angleterre-Amérique !... Et tant qu'à y être : Montréal, America-Amérique ! *Why not !*

Décidément, ce « Québec et les Amériques » apparaît comme le décalque symétrique de ce que l'autre perçoit de *L'Amérique*. L'autre, c'est-à-dire l'Europe et, dans une certaine mesure, cette Amérique « ouaspe * » qui refusera toujours de voir en nous cette constituante d'Amérique qu'elle récuse. Serait-ce donc en retour l'idée européenne d'Amérique que nous poursuivons inlassablement à travers cette quête américaine de nous-mêmes pour devenir autres ? Autre-Amérique Québec-Amérique ! Presqu'Amérique ! Comme s'il fallait que nous nous désappropriassions d'abord de *L'Amérique* pour en faire

* de WASP, White-Anglo-Saxon-Protestant.

partie. Dès lors, non seulement l'idée d'Amérique à laquelle nous aspirons ne peut-elle nous appartenir, mais elle est la transposition schyzophrène de ce que l'Europe perçoit de sa différence à elle à travers nous. C'est pourquoi nous nous voyons irrémédiablement entraînés non pas dans les méandres de notre identité fugitive mais dans les *doldrums* de l'identité européenne et de ce qu'elle s'oblige à se raconter sur l'Amérique pour mieux se définir, elle, par le biais de ses propres privations d'Amérique.

* * *

C'est donc essentiellement l'Europe et, au premier chef, la France qui, n'ayant cessé d'établir *a priori* une Amérique mythique ne nous comprenant pas, ne pouvait en contrepartie que mettre au point un Québec réel qui ne serait jamais pleinement américain. Une espèce d'anthropologie tronquée se balladant de presque île en presque île entre un Paris en manque de Montréal et un Montréal en manque de Nou-Yorque. Et pour mieux donner raison à la France, nous nous sommes mis précisément à avaliser les presque-amériques de ses désirs inassouvis. « Venez tous voir en *vedette américaine* un strip-tease gratuit, le nôtre. » Ainsi, allions-nous devenir cette Amérique en quête d'Amérique offerte fièrement aux autres et à vous-mêmes en prix de consolation.

Car à défaut de pouvoir être perçus comme des Américains à part entière, soyons au moins partie intégrale de l'image que l'Europe se fait de *L'Amérique*. La belle illusion ! Nous n'avons jamais voulu nous rendre compte que les spectateurs français ne se servaient de nous que comme tremplin pour atteindre cette « Amérique » avec un grand « A » que jamais nous ne pourrions incarner à leurs yeux. Comme la France croit nous connaître ou, pire encore, croit s'autoreconnaître en nous dès qu'il s'agit d'Amérique, il lui faut viscéralement s'inventer une

Amérique qui ne soit pas nous (afin de ne pas être elle), une Amérique ne parlant surtout pas sa langue, fût-elle joualisée, c'est-à-dire américanisée, au point de lui être incompréhensible. Il lui faut alors absolument s'inventer une Amérique autre... une Amérique « anglo » qui lui apparaît d'autant plus « genuine » et mythifiable qu'elle s'exprime dans un anglais de plus en plus joualisé ! Chia-que contre chiaque, qui donc allait paraître le plus séduisant au marché des phantasmes de *L'Amérique*.

Pendant que le Bostonnais Francis Parkman suivait nos bivouacs avec admiration au 19^e siècle, nous considérant pratiquement — à l'exemple du Henri Châtillon de la Trail de l'Orégon — comme l'Amérique Rêvée que les fils des Puritains n'avaient jamais su incarner, les États-Unis devenaient pour l'Europe synonymes d'Amérique et partant, d'américanité. Et non seulement avons-nous accepté cela sans mot dire, mais nous achevons de faire nôtre le réductionnisme de l'autre à notre endroit. Alors que jamais au cours de notre histoire post-Conquête nous n'avions désigné les USA autrement que par « les Zétats », nous nous mettons tout à coup à survoler le 45^o parallèle, distribuant de *L'Amérique* à gauche et à droite à l'exemple de la France émérite. Et, qui plus est, nous voilà nationalisant en « Français » nos ancêtres canadiens des États-Unis..., puisque les Anglos les désignent sous le nom de « French », nous les retraduisons en « Français ».

C'est peut-être bien leur droit — aux Européens, aux Anglos et aux autres — de s'inventer les compensations qui satisfont le mieux leurs inadéquations, mais que nous empruntons à notre tour leur détournement de sens en criant nous-mêmes *America ! America !* pour indiquer les côtes qui nous ont vu naître, cela en révèle long sur la confusion totale dans laquelle nous sommes en train d'échouer lamentablement. Alors que c'est toute la conception acceptée de l'Amérique-des-Autres qu'il eût fallu de toute urgence remettre en question, nous avons préféré

mendier une toute petite place dans le « sight-seeing tour » de notre déformation.

* * *

L'Amérique ! L'Amérique ! J'ai peine à croire qu'on puisse saluer ainsi le chenaïl de notre géographie avec ce « L » apostrophe entre les lèvres. Cela m'apparaît plutôt comme le rôle profond de notre désappartenance finale. Une immense et généreuse érucation de notre propre substance américaine. « L'Amérique [sic] n'a rien à craindre de l'indépendance [du Québec-Américain, faut-il croire], vient de déclarer René Lévesque aux éditeurs américains » [sic], rapportait *Le Devoir* du premier mai (1984). « Parler de l'Amérique » — « L'Amérique comme l'air du temps », titre présentement Radio-Canada, en référence exclusivement aux États-Unis. À quoi bon multiplier les exemples. Être en Amérique depuis tout ce temps et attribuer à l'autre la totalité américaine, faut-il que nous soyons devenus étrangers à nous-mêmes ? *L'Amérique ! L'Amérique !* Quel cri de distance par rapport à sa propre terre. Comme s'il fallait sauter désespérément dans la caravelle de l'autre en espérant aborder un jour aux rives de sa propre peau.

Mais que puis-je ? Qu'y puis-je ? Je suis du pays de la grande ouverture à l'autre. Je suis du syndrome de la synecdoque-participation. Voilà qu'on me presse de toutes parts de me départir de ma supposée grande noirceur, maintenant recyclée à la morosité post-référendaire, pour découvrir enfin... *L'Amérique*. Me voilà devenu ma propre bouée de sauvetage. Et plus je nage vers moi, plus je m'éloigne de moi. *Please help. America... America ?* Cette perpétuelle interrogation *that keeps bouncing back and forth in the brain of my ameriquist*. Mais je ne peux pas. Je ne peux plus. Ni *gringo-go-away*, ni *yankee-go-home*, moi qui parle anglais sans être anglophone, moi qui parle francophone sans être français, moi qui parle

« joualo-pocho » avec les « caballos » des arizonas invisibles, moi qui parle bilingue *fluently*, voilà qu'on m'invite à me départir de mon Amérique pour découvrir enfin *L'Amérique! Sorry but I won't*. Je refuse. JE M'Y REFUSE. Je suis d'une Amérique pré-américaine qui ne cesse de se nier. Je suis d'une Amérique qui en est rendue à se camoufler sous le nom même d'Amérique pour refuser de s'assumer. *They can all go on wasping around if they want, but not me*. JE SUIS et je veux être de l'AMÉRIQUE-de-la-GRANDE-NOIRCEUR.

* * *

Québec-en-Amérique. Québec/Américain. Amérique-en-Québec ! Comme un manque à vivre cherchant constamment à se reconceptualiser pour se prouver qu'il est bien ce qu'il prétend être. Comme une fuite éperdue de notre Amérique à nous à travers la quête neurasthénique de l'Amérique des autres. Presqu'Amérique ! Presque Yanquique ! Américains à temps partiel ! *We all want to be full-breed Americans. Full-blooded Yankees. Didn't you know that !*

Derrière les sarcasmes à la Vadeboncoeur dont nous affublons si gracieusement et si indistinctement l'ensemble des Américains-Yanquis (noirs, blancs, jaunes, rouges et « frenchés-hors-Québec », nous ne sommes pas racistes, nous), nous cultivons tous un désir secret : devenir comme eux. Devenir de Grands Blancs. Devenir une French-Speaking-America bien blanche, bien cultivée et bien propre, c'est-à-dire des Ouaspes francophones, catholiques et universels habitant une réincarnation contemporaine de l'Amérique des plantations et des palissades bien à l'abri de l'insignifiance métissée et du melting pot écrianché dont nous faisons nous-mêmes partie depuis toujours sans vouloir nous l'avouer. Nous sommes en mal d'une Amérique Coloniale et Élitiste que la Conquête nous a coupée sous les

pieds. Et c'est pourquoi nous nous apprêtons à partir enfin pour *L'Amérique* et non pas pour les « Zétats » car nous risquerions alors de rencontrer notre Amérique à nous.

Non, non, nous n'irons pas aux Zétats. Nous n'irons pas nous exposer à entrevoir la face cachée de notre ghetto enfouie sous l'aile yanquie avec tous les autres ghettos panaméricains. Que non ! Nous n'irons pas à Nou-Yorque visiter la deuxième ville haïtienne des Amériques. Que non ! Et encore moins cette vieille tante oubliée ou ce gars du troisième rang qui avaient quitté le village pour faire fortune et se sont retrouvés petits-blancs-full-time du grand « ouasping pot » à partager leur religion fanée et à tromper leurs espoirs montés à la graine avec la sous-amérique gin-and-tonique. Nous n'irons pas aux Zétats. Que non, que non ! Nous irons à Manhattan contempler une Amérique chromée au miroir de la démocratie dodécaphonique, nous irons au Musée Métropolitain (au *Metropolitan Museum, that is*) ou au Metz. Nous irons n'importe où, absolument n'importe où, sauf dans notre Amérique à nous.

Quitter le *French-Canada* pour retrouver d'autres *French Canadas*, on n'y pense pas ? D'autres *French Canadas* à demi colonisés dans le fumet de cette modernité que nous prêtons à tous les Américains, sauf à nous. Il y a bien Ti-Jean Kérouak, cet *habitant canayen* que notre nationalisme des dernières années a voulu anéantir à jamais mais qui — ô métamorphose suprême — se retrouve le père de toute la modernité américaine, *as soon as he puts on his english speaking skin*. Kérouak, ce coureur des bois recyclé ayant troqué sa rivière pour un turnpike, son Grand-Nord pour le Grand-Sud et sa petite *papoose* pour une *chiquitita mexicana*, mais n'oubliant jamais de retourner voir sa mère — la canayenne — après chaque partie d'autoroute, histoire de tchéquer-vouér si la langue matricielle était toujours là. Non vraiment, mieux vaut s'arranger pour ren-

contrer Kérouak dans un livre plutôt que dans un bar, ce sera moins douloureux pour notre américanité maganée. Et ça évitera de nous amener sur la route de notre Amérique à nous. *On the Road of Fiddling America!*

* * *

Notre Amérique à nous — celle des Métis du Grand-Ouest, celle des Canuques des factoreries bostonnées ou celles de tous les colons des Appalaches et des shafteurs de la Nord-Ontarie — que nous voulons oublier à jamais comme l'incarnation maléfique de notre présumé échec pour nous purifier l'intellect à même l'Amérique des autres. Des autres en mal de leurs Europes essouffées ou de leurs Rimbauds évaporés et qui viennent triper sur nos tripes en nous invitant gentiment à danser avec eux.

Devenir exotique par rapport à sa propre image. Tabarnak! Le dédoublement colonial possède des ressources insoupçonnées. Il n'en fallait pas tant pour fuir à pas redoublés l'Abitibi et le Manitoba, c'est-à-dire l'essence même de notre aventure américaine, afin de gagner le plus rapidement possible Nou-Yorque, cette Amérique de tout l'Occident... y compris le Vietnam. Cette Amérique de tous les réfugiés y compris ces miettes de Petits Canadas qui se sont désagrégés tout doucement sans bombardement inutile, sans même avoir eu besoin de se faire désodoriser au napalm les aisselles de l'altérité. Et vive la liberté étoilée! *And please, please, Yankee stay home. Don't go away. Don't leave us behind. We'll all go to you some day begging for molestation, from San Salvador to Quartier Saint-Sauveur, Quebec City. Please, don't go away. Wait for us.* Nous sommes la grande république avortée de l'ouverture-à-l'autre. Nous sommes le pays de la souveraineté-assimilation. *Please wait for us. Give us a last chance. We now want to be assimilated in the open. Loud and Clear. No fooling around. Every human being*

is endowed with the inalienable right to become a full-time gringo.

* * *

Quand je pense que je suis né « sujet britannique » — même si on ne m'a jamais consulté à ce sujet — et non pas « sujet d'amérique ». *Is there a sounder proof* d'ouverture à l'autre ? *I am non-english french-speaking british subject in quest of L'Amérique.* Évidemment, si on m'a fait sujet britannique en Amérique, c'est pour mieux me désaméricaniser, n'est-ce-pas ? Même si c'était un secret entre vous et moi que je n'ai jamais osé révéler, *haven't I?* Car je sais très bien — et vous Yanquis le savez encore mieux que moi — que je suis américain depuis toujours même si j'ai toujours oublié de le dire. *I am one of those. I'M ONE OF THOSE. This special breed of America called Canadiens* et qui vous ont mené, durant plus d'un siècle, avec leurs alliés *Les Sauvages*, la « petite guerre » dans tous les contreforts des Appalaches. « *White Savages of America* », direz-vous par la suite de nos ancêtres avec un mépris trop évident pour ne pas recéler par défaut un soupçon d'admiration. Nos pères, nos ancêtres, premiers guérilléros des Amériques dont nous avons laissé tomber jusqu'au nom.

Oui, je sais, Je sais que je suis américain depuis toujours, bien avant l'émergence de ceux qui voudront s'accaparer pour eux seuls le nom d'Américains — *United Staters of America* — révélant par là leur absence notoire d'identité américaine. Je sais que j'appartiens au seul peuple d'extraction européenne qui fut conquis en Amérique par une collusion d'Anglais de Boston et d'Anglais de Londres. Et que ceci m'a donné un baptême d'Amérique dont je partage les frais avec les Louisianais vendus, les Cadjuns déportés, les Peaux-Rouges mises sous réserve et les Peaux-Noires soumises sans réserve. Je sais tout cela mais je fais d'immenses efforts pour l'oublier.

It stands too much beyond all accounted reality, au-delà de toute réalité acceptable. Et si j'ai choisi comme devise « je me souviens », c'est pour mieux oublier tout ce passé. *What could I use it for anyway?* Toute l'histoire récente de mon pays est celle d'un pays qui ne veut plus d'histoire.

C'est pourquoi j'ai oublié que j'ai eu une histoire coloniale américaine durant laquelle je me suis battu sans arrêt pour conserver un espoir d'identité alors que, quelque part dans d'autres Amériques-de-la-Grande-Noirceur, on écartelait Toupac Amarou et on lynchait Louis Riel en les accusant justement d'un trop plein d'américanité.

J'ai oublié que je suis devenu coureur de bois pour échapper à l'Europe tandis que d'autres hommes, ayant servi de moulins à cette même Europe de la canne à sucre pour qu'elle puisse se payer les hauts-de-forme fabriqués à même nos peaux de castors, s'échappaient à leur tour dans les bois. Coureurs des bois du Canada contre Marrons des savanes de Guyane.

J'ai oublié tout cela.

J'ai oublié que je suis issu d'une lignée ancestrale ayant quitté l'Europe avec le « patois » comme seule langue vernaculaire et que j'ai donc été francisé une fois seulement rendu en Amérique, pendant que les esclaves transportés d'Afrique, forcés eux aussi d'oublier leur vernaculaire, apprenaient le « patois » dans cette même Amérique. J'ai oublié que des migrants aux mêmes patronymes que les miens se sont retrouvés à Saint-Domingue plutôt qu'en Canada.

Je sais, je sais. J'ai oublié tout cela, à un point tel que l'envers de mon oubli apparaît d'une totale dérision... Même les co-opteurs fédéralisants des appareils d'état n'ont plus que faire d'une telle mémoire. « Continuez à rêver si ça vous chante, votre souveraineté n'est plus

qu'une fantaisie intellectuelle... » Dépositaires d'une culture inutile dans un espace mental inutile, *I hear them all*, pères de mes pères, *crying in the dark of the Quebec reservation.. America-out-of-Amérique !*

I know, I know. Je sais que mes arrière-grands-oncles ont désappris cette langue-européenne-apprise-en-Amérique au contact des Saulteaux, des Cris, des Assiniboines, des Cheyennes, des Sioux ou des Sarcis, pour former l'un des seuls véritables créoles du Nord de la Nord-Amérique : le *Mitchiff*. Cette langue que les Anglo appellent le *French-Cree*, le *Chippewa-French-Cree* et quoi encore. Cette langue pour laquelle il existe un dictionnaire publié aussi récemment qu'en 1983. *Dead languages in blossoming anthropologies. Who are those human artefacts ? Are they really French-Canadian out-breeds ? We always thought they were half-dead buffalos roving on half-dried chiendent. I know.* On fait des dictionnaires pour consigner l'agonie des langues que la Conquête a oublié d'assassiner.

Je sais, je sais. Je sais que mon cousin germain géographique — Léonard *Peltier* — croupit quelque part dans la prison de *L'Amérique* pour s'être rendu coupable, lui aussi, d'un surplus d'américanité. Je sais que je n'ai jamais rien fait pour reconnaître son existence et encore moins pour prendre sa défense, car j'appartiens à l'Amérique de la Transparence et au Syndicat de ma Permanence, moi ! *And besides, he's been assimilated.* Moi pas. *I know, je sais.*

Je sais que j'ai rencontré exactement à cette saison-ci l'an dernier, dans une réserve perdue de la Prairie oubliée, *Jiggs Laframboise* qui m'a dit comme ça pendant qu'on allait chercher du cash dans une banque hors réserve : « *You want to know what I am, you want to know who I am ? I AM A FRENCH-CANADIAN-INDIAN.* » Mais j'avais oublié ce jour-là d'apporter le tape-recordeur de l'histoire et vous devrez me croire sur

parole à défaut d'aller voir vous-mêmes. D'aller voir ce qui s'est vraiment passé dans les sous-sols du Montana ou entre les strates du Ouisconsin¹. Ou alors, il faudra bien se fier à Pierre-Elliott Trudeau qui affirme en conférence constitutionnelle « qu'il n'existe pas une chose telle que des archives de la nature ». Or, comme seuls les peuples civilisés ont des archives, les autres ne disposent que de leur nature... évanouie, je présume.

Je sais, Je sais que j'appartiens, me l'a-t-on assez répété, à une civilisation de l'oralité dont la nature s'est passée d'archives, même si quelquefois, en soulevant le *hood* de la Conquête, j'aperçois un visage connu partageant son *shack* avec un carcajou-bien-de-chez-nous, ou ayant fait fortune avec l'*Alyeska Pipeline*, là-bas à Ancho-
rage. Je sais tout cela. Mais je suis fort bien payé pour l'oublier aux comptoirs de la modernité Québec-Amérique-made-in-Montreal, France d'Outre-Mer. De toutes façons, quant à nous être départis de notre histoire coloniale « française » — non pas pour nous inventer une Amérique réelle bien à nous mais pour nous fabriquer plutôt une Europe mythique qui ne nous eût point vendu pour continuer à nous aimer et à nous bercer sous le nom cajoleur de Douce-France ou Pays-de-Neuve-France — aussi bien nous débarrasser également de notre identité américaine. Ça permettra d'autant mieux de s'emplir les poumons de Québec-Américains et d'aller zigonner le reel de la différence invisible *with a french fiddlestick*. Tous devront alors se rendre à l'évidence que nous sommes les plus différents de tous.

* * *

¹ Oui, ça s'écrit comme ça dans notre langue d'Amérique métisse : OUISCONSIN. Et ce sont les « Anglo » qui ont phonétisé cette appellation en Wisconsin (prononcé wisse-conne-sin). Or, comme nous sommes respectueux du bon usage de l'autre, nous, nous prononçons à notre tour à l'anglaise ce vocable qui leur vient de nous, afin de dire les choses comme il faut. Il en va de même de toute l'histoire de la Nord-Amérique.

Puisque nous étions américains bien avant l'apparition de ceux qui allaient se prétendre les seuls américains, notre rapport aux États-Unis deviendra essentiellement celui du laissé pour compte face à un *melting pot* qui le prendra à son bord sans même l'apercevoir. C'est pourquoi il fallait nous prouver, à nous-mêmes et aux autres, que nous n'étions pas — nous, les premiers Américains — et ne serions jamais — nous, les derniers Américains — comme tous ces autres... Polloques, Slaviques et Ethniques qui viendraient s'installer ici un univers après nous. Tous ces Ethniques qui n'entretenaient qu'un seul rêve : s'oublier et s'anéantir au plus sacrant dans l'Amérique Yanquie afin de prendre le pouvoir à leur tour. Qu'avions-nous à faire d'un pouvoir qui ne nous restituerait jamais cette grande liberté d'alphabète que nous avons déjà promenée d'une tribu à l'autre dans un vaste nomadisme inter-génétiq. « Vous autres, vous êtes nés de vagues de la mer, dira Técumseh à un général néo-britannique. » Des émigrants rien de plus, tandis que nous, nous étions nés des vagues de la terre quelque part entre le Saint-Laurent et le Mississipi. Alors le *melting pot* ou le retour à l'Atlantique, on n'en avait que faire.

C'est ainsi que toute l'histoire de notre rapport aux autres deviendra alors l'histoire de nos efforts désespérés pour ne pas ressembler à tous ces autres. J'irais même jusqu'à dire, pour ne ressembler ni aux autres ni au soi-même que nous étions en train de devenir.

Nous étions minoritaires, soit — mais nous allions le cacher. NOUS N'ÉTIONS PAS DES MINORITAIRES COMME LES AUTRES. Et c'était vrai. Nous n'étions même pas minoritaires du tout, sur un plan spatial. Puisque nous étions arrivés à Chicago bien avant le *melting pot* et puisque, à vrai dire, nous étions arrivés au Nouveau-Monde bien avant l'idée d'Amérique ! Puisque nous avions devancé le rêve américain - *what the hell could we do with it ?* Nous ne pourrions jamais être par-

tie prenante d'une Amérique que nous antécédions et qui s'élaborait à nos dépens. Pour nous qui avons parcouru le territoire de part en part et qui avons été possédés par l'Amérique autochtone, le mythe américain ne voulait strictement rien dire. Nous étions déjà dans l'Ouest au moment du « *Go West, Young Man* ». Que nous restait-il à inventer, NOUS QUI ÉTIIONS DEVENUS DES MINORITAIRES COMME LES AUTRES? À cette question, la plupart ont répondu en invoquant le rôle messianique d'une Amérique rédemptrice auquel le clergé aura fait appel. Je dirai pour ma part que nous sommes allés beaucoup plus loin que ça. Nous nous sommes racontés un immense mensonge qui trouvera son apothéose dans le Parti Québécois et le trip actuel du Québec-Américain. À savoir que nous étions des Français d'Amérique, c'est-à-dire des faux Américains que la Conquête n'avait pas réussi à défranciser. Et nous l'avons cru. Nous avons cru que nous étions les plus européens des ressortissants du Nouveau-Monde — alors que toute notre histoire nous répétait le contraire — et nous avons tenté de faire de Québec et de la Place Royale (sic) une exclave monarchique pré-révolution française en Terre d'Amérique, une espèce d'Amérique Franco-Européenne ad aeternam que tous en général et les Anglo en particulier reconnaîtraient d'emblée. Oubliant notre naissance américaine pour en occulter la présumée déchéance, nous avons effacé d'un seul coup de baguette notre histoire géographique pour nous inventer un Rêve. Un rêve qui sera la copie symétriquement inversée, mais tout à fait conforme, de celui du vainqueur : être les Ouaspes, version frenchée, d'une Amérique du Nord triomphante.

C'est alors que nous avons mis au point une technique de souveraineté-association que j'appellerai « la quête de la différence invisible ». Il fallait que nous soyons différents certes, mais différents dans la ressemblance. Il fallait que nous restions nous-mêmes tout en devenant exactement comme les autres. En fait, notre comportement

socio-politique sera identique à celui des Indiens, des Noirs et des Chicanos, à une « différence » près cependant : la couleur de notre peau. Nous pouvions nous cacher sous notre peau alors que eux, tous les colorés, ne le pourraient jamais. La France et la Nature nous avaient empreint d'une civilité et d'une pigmentation qui ne laissaient planer aucun doute sur notre « spécificité ». Nous étions, nous sommes, la différence la plus immanente de toutes les différences de Nord-Amérique. *The biggest of all the little brothers, because...*

on n'est pas des sauvages, nous
... et on est sortis du bois

We ain't no niggers, us
... et on est rentrés en ville

no somos chicanos, nosotros
y hablamos inglés sin acento colorado

et, par-dessus tout, on n'est pas et
on ne sera jamais, nous,
une république-de-bananes.

* * *

On parle maintenant de la diaspora « franco » d'Amérique. En réalité, rien n'a jamais été plus faux. Non seulement n'avons-nous jamais voulu fonder notre identité socio-politique contemporaine sur « notre » diaspora, bien au contraire, nous avons construit le Québec — le *French Quebec* — sur un refus métaphysique d'une telle diaspora. Nous avons systématiquement refusé d'être solidaires de nous-mêmes pour mousser l'idéologie du *french fact*. Les *louzés frenchés* de Trudeau n'allaient surtout pas se morgantiser avec les *dead ducks* de Lévesque et réciproquement ! *What a dreadful dead-end !*

* * *

Eh ! Brother... brother, listen to my story. Je suis le minoritaire invisible numéro un de toute la Nord-Amérique. Je n'ai qu'à changer mon nom et jamais vous ne saurez d'où je viens. *I may have a slight shady kind of an accent for some time*, mais ça disparaîtra bientôt. *It will melt away.* C'est déjà disparu. *For if I shut up long enough you'll never know who I am, buddy. And if you ever want a further proof of my american patriotism, I shall go back to Vietnam. I shall go to Nicaragua and fight for my freedom : GOD BLESS AMERICA !*

Ouais ! Dieu a blessé l'Amérique. Mon Amérique. Mon aventure américaine que je continue d'entourer d'une conspiration de silence, parce que j'ai trop peur. J'ai trop peur d'être réduit au même rang que tous les autres. Je ne veux pas me rendre compte de certains faits accomplis. Entre autres, que les Autochtones sont déjà rendus, sur un plan géopolitique, les *French Canadians* de l'Ouest et que les Hispanos sont déjà rendus, sur un plan socio-linguistique, les *French Canadians* du Sud, de Miami à la Californie en passant par Nou-Yorque.

Oh ! Brother ! What am I to do ! Oh ! Brothers ! Listen to the lovely mélopée of my invisibility dans laquelle vous vous reconnaissez tous à tour de rôle. *Listen carefully, for you've hidden yourselves under the same umbrella :*

invisibles et ne voulant pas être vus, tels sont les Francos [...] Il y a une étudiante ici [Maine] qui [...] a fait [dans les années 70] une petite étude sur où le français était parlé relativement dans la maison. Puis l'endroit où le français était le plus parlé, pour un Franco-Américain, c'était dans la salle de toilette entre deux femmes [...] Puis l'endroit après ça, c'était dans la chambre à coucher. Après ça, dans la cuisine. Puis là, dans le salon, c'était moitié-moitié, ça dépendait qui était là. Si c'était le curé, c'était peut-être le français, mais si c'était l'avocat ou l'agent d'assurance : anglais [...] Puis, pendant qu'on fait ça, là, bien il y a très peu de choses créatrices qu'on fait, l'esprit créateur disparaît dans ça [...] Pis, c'est sale, c'est

sale, l'histoire des Franco-Américains dans le Maine, que ce soit dans le Maine, en Nouvelle-Angleterre, je crois que c'est [sale] partout² [...]

Mon Amérique ! Mon Amérique ! Deux femmes soliloquent leur identité dans les bécosses du Nouveau-Monde. Deux hommes partant en fuite vendre leur différence au plus offrant, l'un à Québec-Paris, l'autre à Ottawa-Commonwealth, pour s'assurer que le *dead duck* et le *louzé frenché* ne pourront jamais s'entrevoir dans leur arrière-cour déconcrissée.

* * *

C'est Édouard Glissant qui affirme que les Martiniquais incarnent cet exemple unique d'un colonialisme parfaitement réussi. J'ai la certitude que nous travaillons d'arrache-pied à devenir nous aussi des Martiniquais mais que nous n'y arrivons même pas. Mais courage, ça viendra si on y met encore plus d'efforts. D'autant plus que la découverte de *L'Amérique* est en passe de venir rapidement à notre rescousse.

« Tournant le dos au nationalisme, vient de déclarer un Jean Royer, des poètes cherchent le Québec américain. » On ne saurait affirmer plus clairement, si besoin en était, que notre nationalisme ne s'est jamais fondé sur notre américanité. Mais qu'à cela ne tienne, nous inventerons une Nouvelle Amérique à même tous nos refus d'Amérique.

D'ailleurs, Glissant se trompe. Même si les Martiniquais parlent tellement mieux français que nous, ils ne parlent pas anglais. Alors que nous !... Il faut être drôlement prétentieux pour se proclamer le mieux réussi des colonialismes quand on ne parle même pas anglais.

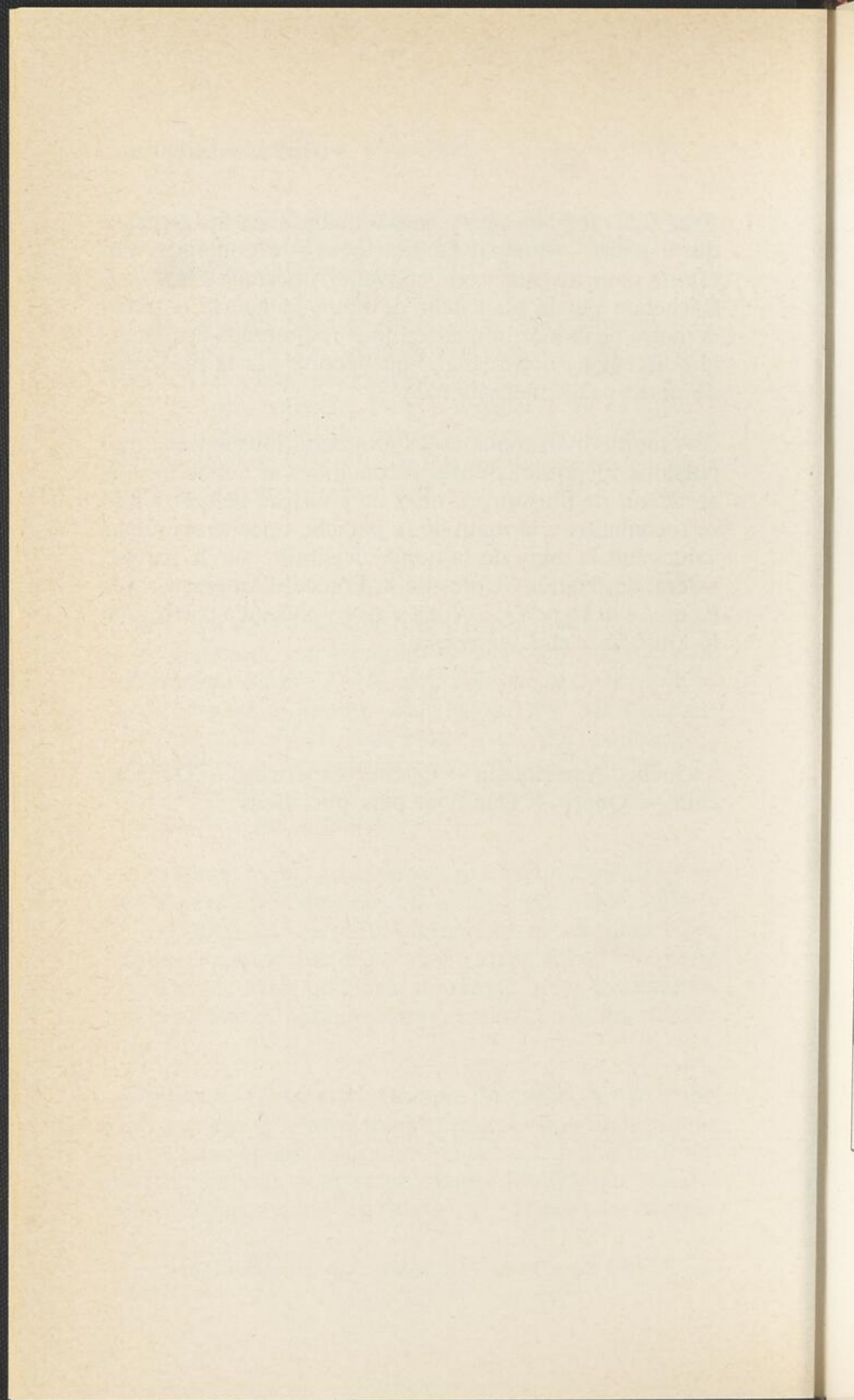
² « Les Franco-Américains », *Actuelles*, Radio-Canada MF, 24 janvier 1983.

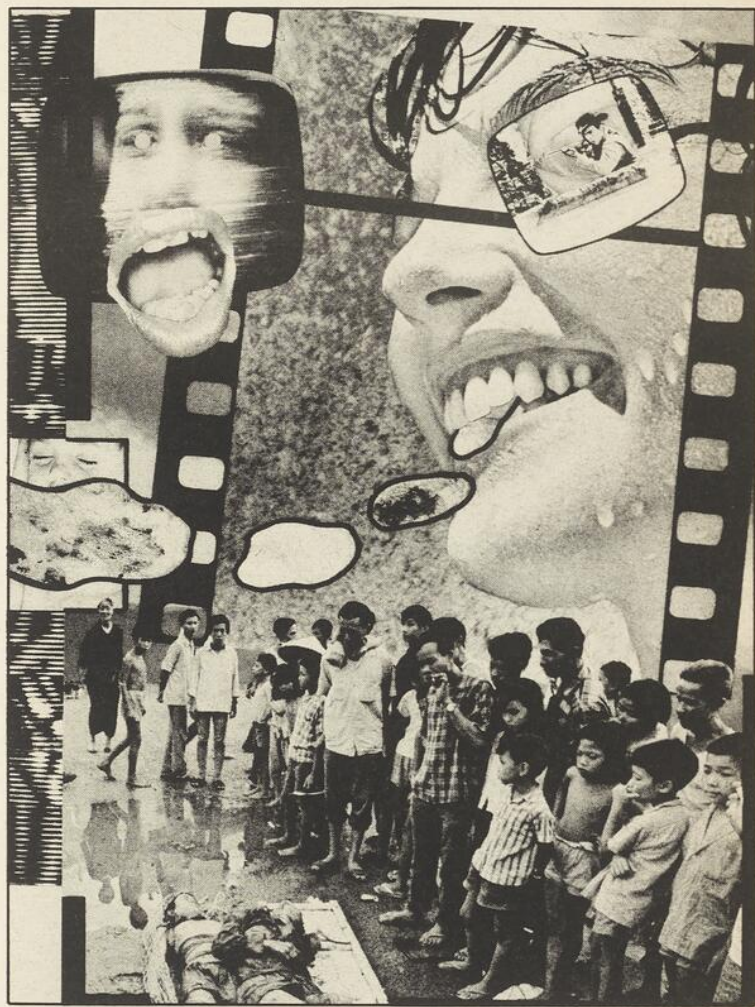
Crazy isn't it ? Non, en y pensant bien, c'est la Louisiane qui a réussi. Alors, il faudrait peut-être conjuguer nos efforts pour inventer cette nouvelle Amérique Française. Rachetant par la blancheur de notre langue la noirceur de notre peau martiniquaise, nous rédimérons également la noirceur de notre langue québécoise par la blancheur de notre peau internationale.

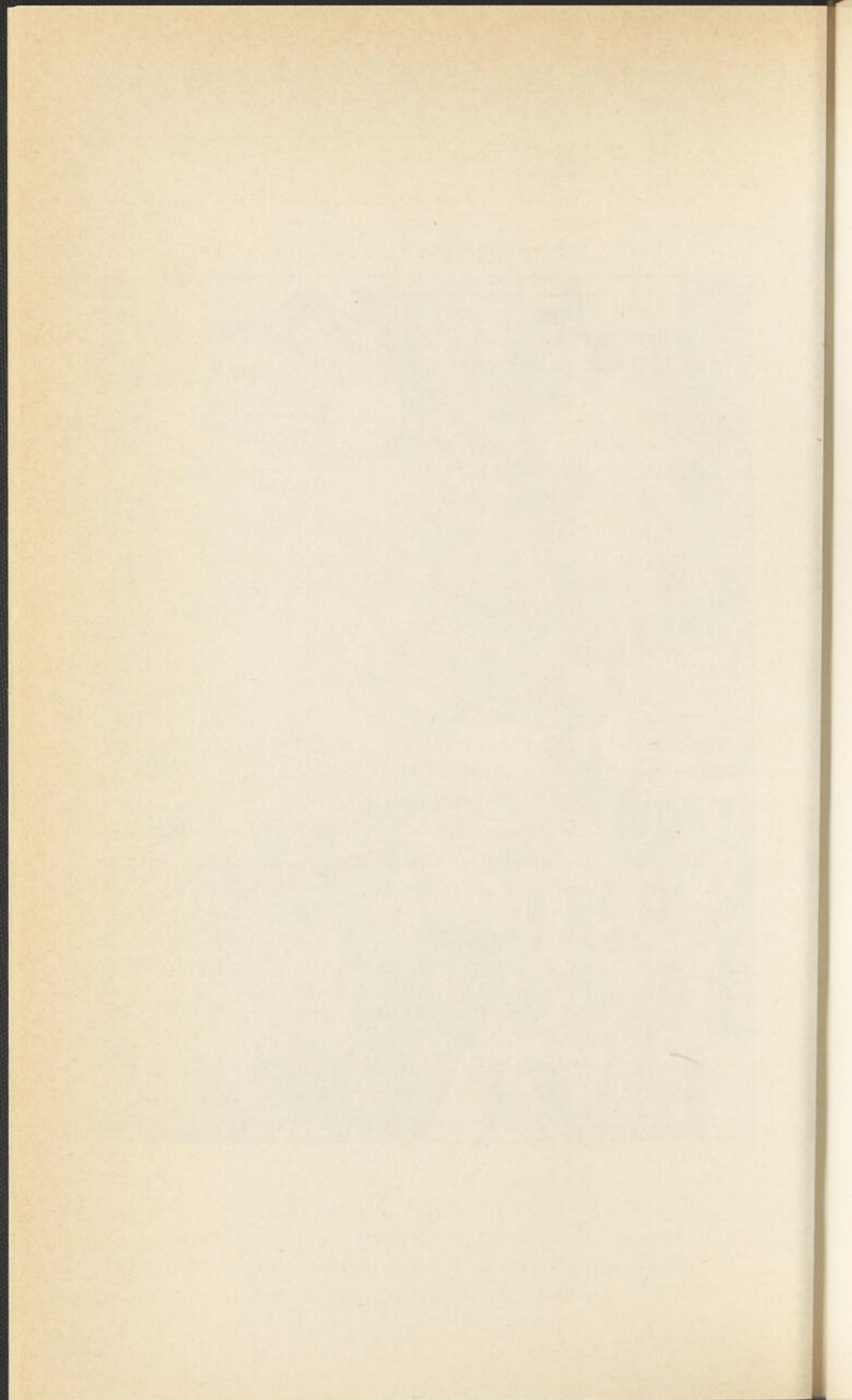
À moitié martiniquanisées et à demi lousianisées, nos pulsions identitaires enfin réconciliées se rencontreront au détour de l'histoire... mais ne pourront peut-être plus se reconnaître : la main de la blanche opacité cherchant vainement la main de la noire invisibilité sur le parquet sidéral des Nations-Unies-de-la-France-d'Amérique. *Nou ka ale, nou ka pati !...* Nous n'avons plus qu'à partir pour le Québec... et *L'Amérique*.

* * *

Québec-Américain — Québec-Américain — Québécois — Québécois — Qué... et puis plus rien.







Réjean Beaudoin

Rapport Québec-Amérique

Je vais faire vite. Ce sujet me brûle les doigts. J'ai dépouillé ma petite bibliothèque de ce qu'elle contient de nos rapports avec l'Amérique. En modeste compilateur, je hasarde des liens entre beaucoup de choses qui peut-être n'en ont pas. Cependant, entre deux pages hâtivement parcourues, je n'en pense pas moins. Je songe à tout ce que je n'ai pas lu et c'est là que mes rapprochements les plus insolites trouvent leur plus belle évidence.

L'Amérique n'est pas d'abord un champ, une terre, un lieu. Les métaphores de l'espace prolifèrent dans les discours sur l'Amérique, mais n'est-ce pas plutôt le recours ordinaire de l'imagination pour ébaucher la figure de l'impossible et faire en sorte que l'inconnu coïncide avec l'inédit de sa découverte et que l'extraordinaire réside dans sa nativité, sa genèse, dans la violence moderne de son accouchement. Il s'agit de la conjonction d'un couple monstrueux, celui de la cosmogonie et de la vulgarité. D'où la fausseté notoire du poème épique qui voudrait retrouver les accents d'une antique énéide :

Amérique ! salut à toi, beau sol natal !
Toi, la reine et l'orgueil du ciel occidental !
Toi qui, comme Vénus, montas du sein de l'onde,
Et du poids de ta conque équilibras le monde !¹

L'Amérique n'est pas un lieu, dis-je, une patrie, pas davantage, un pays, moins encore. Bien avant d'être devenue le contraire de toutes ces promesses d'une Histoire dépitée de son achèvement, elle commença sa carrière dans le virtuel et, trouvant l'idée bonne, elle en fit sa substance. L'Amérique n'a jamais cessé d'être un projet et l'image de son devenir reste l'épreuve incessante de son recommencement. Tel est le paradoxe qui conjugue en elle les principes contrariés du passé et de l'avenir, du possible et de l'inévitable. En somme, l'Amérique est un modèle, une forme, un pont jeté sur l'universel à l'inextricable encoignure de la croix des temps. C'est pourquoi le passé simple du temps verbal des vers de Fréchette est contemporain du présent de ceux de Gatien Lapointe dans « J'appartiens à la terre » :

Je m'embarque dans la vaste espérance
L'éphémère m'étreint d'un frisson infini².

Gerardo Mello Mourao, écrivain brésilien, définit quant à lui son Amérique romanesque par cette formule que je trouve admirablement nativiste : « le culte sacré du possible ». Nous sommes bien dans la suite poétique de *La Légende d'un peuple* :

L'Amérique, elle-même, n'est pas réelle. Elle n'est que possible. [...] Le possible est notre seule grandeur et notre chance d'unité. Toute expression culturelle ou artistique qui nie la suprématie du possible sur le réel en Amérique, est une défiguration du réel et une fraude

¹ Louis Fréchette, « L'Amérique », prologue de *La Légende d'un peuple*, Québec, C. Darveau, 1890, p. 6.

² Gatien Lapointe, *J'appartiens à la terre*, Montréal, Ed. du Jour, 1963.

à notre grandeur, voire à notre liberté, parce que nous ne sommes libres que dans la mesure où nous sommes possibles³.

N'est-ce pas exactement du même souffle que très littéralement, mais du lieu lumineux et glacial que l'on sait, Fernand Ouellette a pu écrire dans *Le Soleil sous la mort* :

Aujourd'hui nous sortons nus d'un bain de mémoire pour habiter blancs la matrice végétale et vaste.

AMÉRIQUE

revient lentement du fond de l'oeil⁴.

On me demandera peut-être où je veux en venir. La question frise l'impertinence, mais il me plaît infiniment d'y répondre. D'autant plus qu'il n'y a qu'à lire — je ne saurais mieux dire — Réjean Ducharme, à moins que ce soit François Hébert :

L'Amérique est un tout dont le monde est une partie⁵.

Je n'arrive jamais à savoir si cette phrase est de Réjean Ducharme ou de François Hébert, mais il y a une bonne raison à ma confusion, puisque l'un des deux, sans pasticher l'autre, a également écrit :

Les États-Unis sont un tout dont l'Amérique est une partie. Tout notre embarras est là, notre incertitude en ce qui concerne la place que nous occupons sur ce sol⁶.

³ *Liberté* 90, « Roman des Amériques », vol. 15, n° 6, novembre-décembre 1973, p. 142.

⁴ Fernand Ouellette, *Le Soleil sous la mort*, Montréal, L'Hexagone, 1965.

⁵ Réjean Ducharme, « Miche Min », dans *Liberté* 145, vol. 25, n° 1, février 1983, p. 39.

⁶ François Hébert, « Écrire l'Amérique en français », dans *Liberté* 139, vol. 24, n° 1, janvier-février 1982, p. 93.

L'Amérique n'est pas un lieu, mais une sorte de passage du nord-ouest entre l'univers et le lieu⁷, un nouveau paradoxe de Zénon, un chemin qui ne mène nulle part mais dont le néant coloniserait l'être et l'engendrerait par scissiparité. C'est une énigme effroyable, un chiffre du monde, un monstre et un dragon. Mais je citerai plus tard Jacques Godbout. Pour le moment, je pense plutôt à ce qu'écrivait Yves Préfontaine, il y a déjà vingt ans :

Derrière les grands creusets sociaux qui lui donnent un faux aspect d'uniformité, l'Amérique cache des dizaines et des dizaines de cultures aussi étrangères les unes aux autres, aussi différentes que le Japonais l'est du Norvégien. [...] La planète Amérique est la somme de ces mondes⁸.

« La somme de ces mondes », la Bête de ces âmes et le corps de ces peuples en exode, en terre exotique, en exil. Jean Le Moyne avait bien lu, lui aussi, cette effrayante condition de la nature synthétique de l'homme américain. Il en a exprimé heureusement la gestation spirituelle :

L'incomplète différenciation américaine des Européens ne saurait dépasser son propre relatif, ni se résoudre en une somme, autrement qu'incluse en son tout. Il s'agit donc de reconnaître la totalité du partiel, de situer organiquement la partie en son tout. Il s'agit donc de doser selon l'être deux informations essentielles⁹.

La multiplicité cherchant sa forme et la conscience de son unité, cela ne fait aucun doute, ne peut relever que

⁷ Voir mon compte rendu de Michel Serres, *Le Passage du Nord-Ouest* (Paris, Ed. de Minuit, 1980), dans *Liberté* 137, vol. 23, n° 5, septembre-octobre 1981, p. 101-104.

⁸ Yves Préfontaine, « L'Amérique est un kaléidoscope de cultures », dans *Études littéraires*, vol. 8, n° 1, avril 1975, p. 162 et 165.

⁹ Jean Le Moyne, « Henry James et Les Ambassadeurs », dans *Convergences*, Montréal, HMH, 1961, p. 210.

du mythe. Comment ne pas souligner dans tout cela la remarquable constante d'une espèce de tautologie qui définit en dernier recours tout processus de genèse, toute remontée des (aux) origines. D'où ce malaise qui tient du paradoxe et du sophisme, ou si l'on veut, du plus pur sommeil dialectique. Des bibliothèques de gloses anthropologiques ne suffiront jamais à corriger « l'erreur » historique des découvreurs qui se firent, en abordant les côtes du nouveau monde, l'Amérique qu'ils cherchaient et qu'ils portaient en eux-mêmes en croyant découvrir les Nouvelles Indes Occidentales, selon la belle expression d'une Europe renaissante. Le baroque viendra, deux siècles plus tard, accuser le jeu ambigu des rapports entre l'autre et le même, l'espace et la forme, l'apparence et l'être. La conquête de l'Amérique, en attendant, ne serait qu'un recommencement de l'histoire pré-conceptuelle de la pensée, autrement dit le retour du mythe, comme le galop de ce cheval sauvage qui proteste encore contre sa fraîche domesticité. Le naturel ici se fera cependant plus puissant que l'ordre qui le réprime, non pas certes en réprimant l'ordre à son tour, mais en produisant plutôt la synthèse inattendue de cette hybridation sans exemple d'une nature complètement ordonnée, soumise, vaincue. Nature conquise, mais nature tout de même, ou plus exactement civilisation matérielle, inversion sacrilège de l'ordre lui-même, renversement épouvantable de l'édifice judéo-chrétien.

L'Amérique, lorsqu'elle se ressaisit comme histoire de son propre mythe, se choisit et se fait dans l'espace fracturé d'une Europe à la fois écartée comme différence et reconnue comme identité. Mais j'aurais mieux fait de continuer à citer Jean Le Moyne jusqu'au bout dans sa méditation de la lecture d'Henry James :

L'Europe invente constamment l'Amérique et c'est confronté à son type originel, contemporain et toujours en devenir, que se fera l'Américain. Les techniques ayant raccourci le temps, la dialectique de son histoire le mène

très tôt à la dissociation de sa conscience et de son expérience ; plus il s'affirme et se distingue, moins il paraît coïncider avec lui-même ¹⁰.

Le sol de l'Amérique est cette incertitude qui mine la surface d'une histoire enfin délestée du fardeau d'enracinement où l'Europe des découvreurs l'avait crue enlisée. L'Amérique a désorbité cette histoire pour s'engouffrer dans le vide vertigineux du présent. L'Amérique a tué l'éternité de son recommencement. L'actualité universelle est devenue son temps et son frisson, sa fin et sa passion. Là je ne suis plus très sûr de l'à-propos de ma prochaine citation. Mais je la risque quand même. Au fond, je crois qu'elle tombe assez bien : « [...] l'Amérique est une conquête de l'Europe sur l'Asie ¹¹. » Et j'ajoute : une victoire du temps sur la durée. Je retiens encore la dichotomie, l'éclair fragile de la rupture, la vitesse accrue de l'instant où s'annulent les deux pôles d'une opposition. C'est cela donc que je voudrais poursuivre dans cette sommation qui nous est adressée de juger de deux choses, non pas l'une, mais la fugitive rencontre de leur altérité, la pure consommation de leurs mouvements contraires. Il y a une leçon de l'Amérique. La tâche en est ardue, mais nous y sommes engagés, me semble-t-il, ne serait-ce qu'à lire ceux que je citerais encore ici pendant des pages, n'étaient-ce ma promesse d'être bref et la consigne serrée de la rédaction. Allons donc au coeur, au fait, au but.

Ces deux races (l'anglaise et la française) représentent les deux grandes civilisations mères du monde moderne, dont l'une incarne la pensée et l'autre l'action ¹².

C'est Errol Bouchette qui s'exprime ainsi et il écrit ceci dans la *Revue canadienne* vers 1900. Nous voilà revenus

¹⁰ *Ibid.*, p. 200.

¹¹ Jacques Ferron, dans *Liberté* 90, « Roman des Amériques », *op. cit.*, p. 171.

¹² Errol Bouchette, *L'Indépendance économique du Canada français*, Montréal, La Presse, 1977, p. 56.

cette fois du paradoxe vers la plus simple et la plus limpide contradiction. Ce qui me frappe dans une telle phrase, c'est le couple parental qui s'y profile avec indiscretion. Dilemme effroyable, brutal, presque freudien entre la pensée et l'action. C'est le mélodrame de notre orphelinage national. Jacques Godbout entend à merveille la langue des économistes et il traduit pour nous la donnée culturelle qui se cache derrière un discours si raisonnablement dualiste :

Ma mère se nommait Hollywood. Mon père Saint-Germain-des-Prés. [...] Pour moi les écrivains étaient tous, par définition, Français. Les idées étaient toutes françaises. Mais les acteurs, les industriels, les millionnaires, les héros, les hommes politiques et les femmes perverses étaient tous Américains. Toute technique était américaine. [...] Un *écrivain* socialiste est aujourd'hui Président de la France, cependant qu'un *acteur* dirige le gouvernement des États-Unis. J'aurais pu le prédire quand j'avais seize ans¹³.

Il est étonnant de constater que Godbout attribue à l'Amérique le rôle maternel, alors que la France se voit confier la parole du père. Mais la base oedipienne de son analogie est un vaste lieu commun de notre impuissance, c'est-à-dire de notre quête d'identité. René Lapierre en a résumé efficacement le fonctionnement :

Sans la possibilité d'un recours *de principe* à la culture française les États-Unis nous balaièrent semble-t-il aussitôt, et sans notre rapport quotidien à la puissance du mythe technocratique américain nous n'éprouverions plus devant la France qu'un épouvantable complexe culturel¹⁴.

¹³ Jacques Godbout, « Place Cliché », dans *Liberté* 138, vol. 23, n° 6, novembre-décembre 1981, p. 33 et 40.

¹⁴ René Lapierre, « Les desperados de l'Amérique », dans *Liberté* 138, p. 7.

Dans la logique de cette analyse, le père, admirable, violent, secrètement envié, ouvertement détesté, est américain. Sa présence définit et bloque le domaine du réel. La mère, raffinée, lointaine, inaccessible, est française. Son absence occulte la culture et obsède l'imaginaire. La question cruciale de ce drame passionnel a été formulée, il y a quinze ans, par l'auteur de *Klondyke*, nul autre que Jacques Languirand :

Comment expliquer le sentiment complexe d'amour-haine que nous entretenons pour tout ce qui est américain ? Se pourrait-il que le Canada français soit, dans une certaine mesure, anti-américain au plan du conscient et pro-américain au plan de l'inconscient ¹⁵ ?

La solution de cette situation névrotique n'étonnera que les esprits absolument réfractaires à la psychologie analytique :

La seule chance pour le Québécois de sortir de cette triple contradiction entre la langue qu'il parle, le pouvoir qu'il désire et la culture qu'il rejette, c'est de donner du champ à sa conscience américaine, d'entamer une *pratique* du pouvoir. Se permettre en d'autres termes de structurer ses rapports — même élémentaires — au réel sur la base d'une référence consentie au mythe américain plutôt que sur celle d'une relation négative (honteusement refoulée) à la France ¹⁶.

Je n'ignore pas qu'il pourra sembler discutabile de me livrer à un tel exercice de montage, faisant dialoguer à distance des auteurs et des textes que je prends le parti de considérer tous contemporains. Je néglige pour l'instant la justification méthodologique d'un procédé dont je

¹⁵ Jacques Languirand, « Le Québec et l'américanité », dans *Études littéraires*, *op. cit.*, p. 156.

¹⁶ René Lapierre, *op. cit.*, p. 12-13.

reconnaîtrai, avec mon impertinent lecteur, la plate insuffisance. Je précise cependant où je veux en venir. Justement à ceci que l'Amérique est contemporaine de tous les temps, qu'elle est précisément cette dilatation ou cette rétractation de l'histoire, qu'elle actualise sans cesse des énoncés historiquement ou proprement utopiques. En ce sens, elle supporte parfaitement l'accusation que lui adresse, dans un livre prophétiquement ajusté à la mesure de sa taille, l'essayiste Pierre Vadeboncoeur. Dans *Trois Essais sur l'insignifiance*, ce dernier déplore que l'Amérique ait consommé la mort philosophique de l'idée, la réduction de la conscience au factuel et la perte irréversible de la pensée. Il parle des États-Unis comme d'une puissance fatale, une véritable bouche d'ombre, ce qui n'est pas sans rappeler les psychodrames anti-maçonniques de la fin du siècle dernier, remplis de terreur satanique. Vadeboncoeur parvient à hausser sa lecture de la civilisation nord-américaine au rang d'un événement sans précédent, d'une grande fracture historique. « L'Amérique est-elle donc [...], écrit-il, en train de tourner l'entier regard de l'humanité hors du sens¹⁷ ? »

Les éléments du dossier par lequel Vadeboncoeur tâche de répondre à la question sont les suivants : *The Postman Always Rings Twice*, roman des années trente, effrayant de violence et de vulgarité ; la rencontre d'une jeune californienne entichée d'alimentation naturelle et vouée au prosélytisme de la « self-assertion », comme une nouvelle religion ; l'exposition montréalaise d'une oeuvre d'art féministe, *Dinner Party* de Judy Chicago ; enfin le royaume du fait divers et du crime publicisé, la brutalité des moeurs américaines, d'après le souvenir d'un voyage à New York relaté dans quelques pages du *Journal* de Julien Green. Tant de trivialité ne peut pas aller de soi. Elle constitue le phénomène spécifique d'un nouvel exil de l'homme et de la conscience.

¹⁷ Pierre Vadeboncoeur, *Trois essais sur l'insignifiance*, Montréal, L'Hexagone, 1983, p. 29.

Dans ces trois exemples (Cain, Green, Chicago), si différents soient-ils, une loi unique : la pensée, qui par nature devrait commander quelque chose, abdique au contraire au profit du règne de l'aléa¹⁸.

La question est un peu de savoir s'il existe une vérité humaine hors de la culture, ou encore si le besoin de faire retour à la nature peut nous affranchir du fardeau d'avoir un héritage de la part de la pensée. Tout l'essai de Vadeboncoeur travaille ici dans le sens d'une idée directrice qui organise le discours. Quelle est donc cette idée ? On peut répondre, je crois, non sans trahir il est vrai la richesse inimitable de l'expression : l'humanisme, la tradition philosophique et chrétienne de l'Occident, son art, son histoire et par-dessus tout cela, la France, admirable synthèse de l'Europe par la langue et par l'esprit. Tel est, du moins l'ai-je ainsi compris, le critère du jugement de l'essayiste. Les États-Unis représentent donc pour lui le Léviathan moderne, monstre informe qui menace l'humanité de mort spirituelle. Et les phrases du prophète se font drues comme la pluie de feu qui condamne l'opprobre des malheureuses cités bibliques. On se demande : mais enfin d'où vient cette nécessité de damner l'Amérique ? Quelle est la vengeance tutélaire qui réclame contre elle l'exemple d'un tel châtement ? J'ai parfois l'impression que ce dénouement furieux conclut un raisonnement qui commence en littérature avec Chateaubriand, celui du *Voyage en Amérique*, jeune écrivain qui allait engendrer *René*, ce précoce vieillard.

Enfin les Américains sont-ils des hommes parfaits ? n'ont-ils pas leurs vices comme les autres hommes ? sont-ils moralement supérieurs aux Anglais, dont ils tirent leur origine ? Cette émigration étrangère, qui coule sans cesse dans leur population de toutes les parties de l'Europe, ne détruira-t-elle pas à la longue l'homogénéité de leur race ? L'esprit mercantile ne les dominera-t-il pas ?

¹⁸ *Ibid.*, p. 106.

L'intérêt ne commence-t-il pas à devenir chez eux le défaut national dominant ¹⁹ ?

On sera frappé peut-être, tout comme moi, de l'étonnante modernité de ces questions posées par un gentilhomme à la fin du XVIII^e siècle. De quoi l'Amérique est-elle donc accusée ? Non pas du génocide des peuples amérindiens. Chateaubriand consacra un chapitre de son *Voyage* à réhabiliter les missionnaires jésuites. Ils en avaient besoin à la fin du siècle des Lumières et à la veille du Concordat. Non, l'Amérique n'est pas accusée de ses défauts les plus visibles, mais bien de l'usure historique de l'Europe qu'elle a pour mandat de régénérer. C'est parce que cette terre promise aura méconnu le signe de son élection divine qu'elle sera impitoyablement anathémisée.

Je voudrais encore ajouter quelque chose, moi qui ai pourtant juré d'être bref. Dans le sillon récemment retracé par Vadeboncoeur, on peut par exemple lire ceci, sous la plume pourtant sans charisme de Gérard Tougas ;

L'homme d'action, le véritable créateur du Nouveau Monde, déteste instinctivement l'intellectuel et écarte du pouvoir le philosophe en chambre. Il y aurait, dans cette perspective, incompatibilité absolue entre la marche en avant de la société américaine et l'influence des théoriciens ²⁰.

La thèse de l'essai d'où ces lignes sont tirées promet à la littérature québécoise de devenir la deuxième littérature de langue française au monde. Elle repose sur l'analyse de l'histoire de la littérature américaine. Or le destin littéraire des États-Unis tient à la création d'un langage, sinon d'une langue, création elle-même tributaire

¹⁹ François-René de Chateaubriand, *Voyage en Amérique*, Paris, Gabriel Roux, 1855, p. 230.

²⁰ Gérard Tougas, *Destin littéraire du Québec*, Montréal, Québec/Amérique, 1982, p. 87.

de l'évolution socio-culturelle du gigantesque laboratoire-creuset où se malaxent les premières différenciations des peuples qui forment les contingents de l'immigration nord-américaine. Gérard Tougas parle de ce qu'il appelle « la double série métaphorique », traduction libre du « middle American style », niveau de langue qui se définit par l'exclusion de la littérature appartenant à l'Angleterre pour assumer les habitudes sémantiques, syntaxiques et rythmiques propres à cette pseudo-langue que serait la parlure ordinaire de l'homme moyen. L'élément spécifique de cette invention littéraire se trouve être dans « la réduction de l'écart entre langue écrite et langue parlée ».

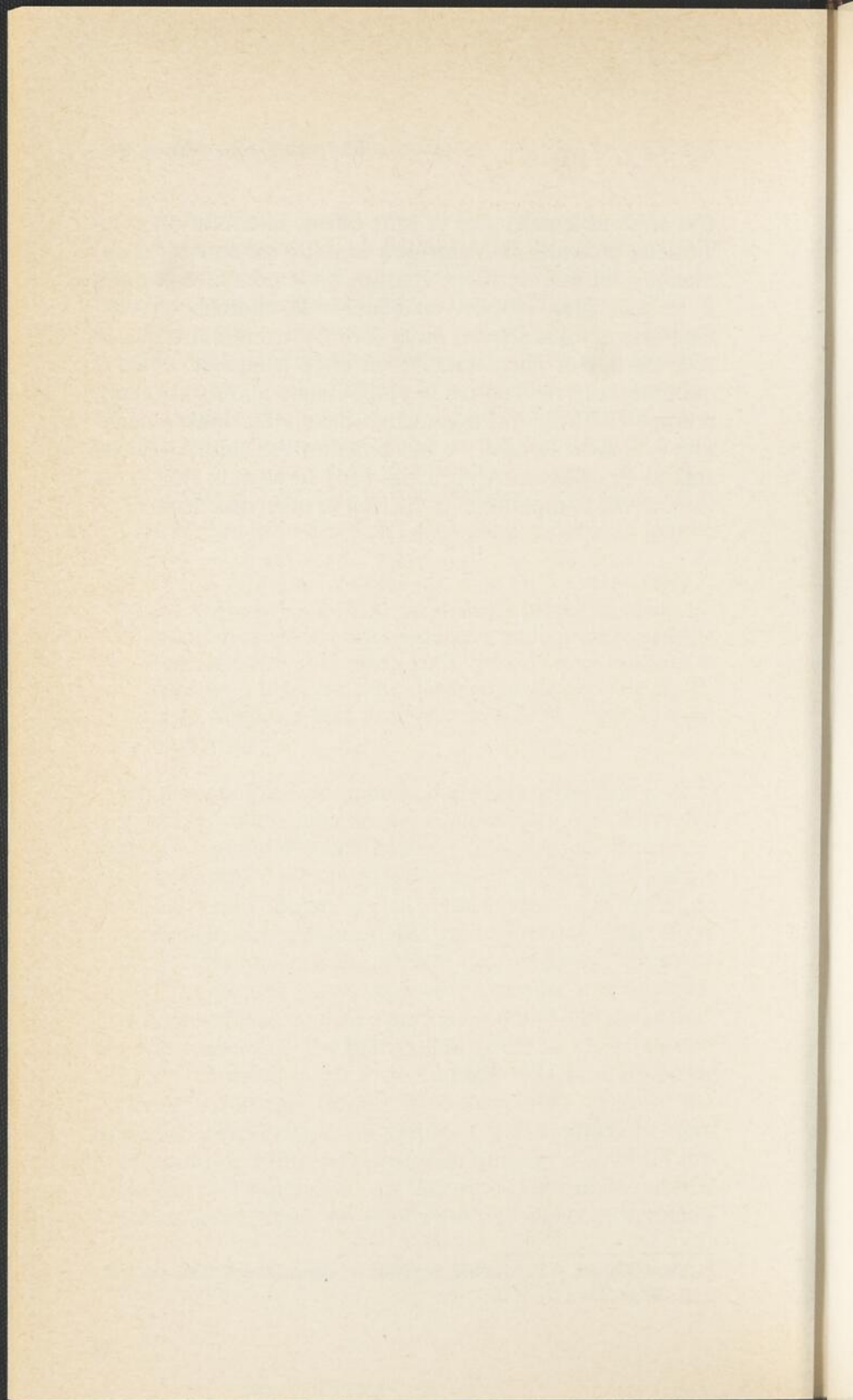
En Angleterre, en France et dans les principaux pays littéraires européens, cette distance a traditionnellement été considérable. Aux États-Unis, tout l'effort collectif a consisté à oblitérer cette distance, pour que la piétaille fasse entendre, dans le mouvement de la prose, le bruit de ses pas²¹.

On reconnaîtra évidemment dans cette direction le sens des efforts convergents de nombre de nos écrivains depuis la décennie 1960. Mais ce que je voudrais remarquer à propos de la pertinence et de l'envergure même de l'analyse de Tougas, c'est la consternante ambiguïté de sa référence américaine, d'une part proposée en quelque sorte comme un modèle, d'autre part dénoncée en sous-main comme une perversion. Il en résulte une aggravation du complexe oedipien partout connoté dans la collection de textes que j'ai hâtivement (c'est le mot) rassemblée ici. Comme si, au total, le prix de la réussite ou de l'accomplissement devait nécessairement passer par l'odieuse perpétration du crime. C'est toujours le tombeau sacré de l'Europe spirituelle qui sert d'autel à l'immolation de l'Amérique. Au lieu de céder à la culpabilité morbide de ce rituel, ne vaudrait-il pas mieux y reconnaî-

²¹ *Ibid.*, p. 101.

tre, en toute conscience et sans effroi, la condition existentielle et le terrain historique de notre modernité. Il me manque ici une dernière citation pour conclure comme il se doit mon rapport en beauté. Je cherche en vain l'aphorisme nietzschéen ou la formule exemplaire que je rêve de puiser chez Bataille ou chez Blanchot. Mais à quoi bon rouvrir d'autres livres, puisque je trouve à point nommé l'affirmation manquante dans « La double négation » d'Yvon Rivard : « Ma position est simple : je ne suis ni Français ni Américain. [...] Je ne suis rien et ne veux ni me complaire dans ce rien ni m'en détourner ²². »

²² Yvon Rivard, « La double négation », dans *Liberté* 138, *op. cit.*, p. 24 et 27.



Tocqueville aux U.S.A.

L'Américain lutte contre les obstacles que lui oppose la nature ; le Russe est aux prises avec les hommes. L'un combat le désert et la barbarie, l'autre la civilisation revêtue de toutes ses armes : aussi les conquêtes de l'Américain se font-elles avec le soc du laboureur, celles du Russe avec l'épée du soldat.

Pour atteindre son but, le premier s'en repose sur l'intérêt personnel, et laisse agir, sans les diriger, la force et la raison des individus. Le second concentre en quelque sorte dans un homme toute la puissance de la société. *L'un a pour principal moyen d'action la liberté ; l'autre la servitude.*

Leur point de départ est différent, leurs voies sont diverses ; néanmoins, chacun d'eux semble appelé par un dessein secret de la Providence à tenir un jour dans ses mains les destinées de la moitié du monde.

Alexis de Tocqueville,
De la démocratie en Amérique (1835),
Paris, 10-18, 1963, p. 225.

Souvent identifiés à l'Impérialisme qui par la force de son pouvoir économique nivelle les cultures, soumet les peuples et entraîne l'humanité vers la décadence, les États-Unis apparaissent aussi comme le rampart et peut-être le dernier rampart contre le despotisme et la barbarie. D'un côté, l'Aigle aux larges ailes déployées, symbole de l'agressivité et de la violence ; de l'autre, l'Ange protecteur, la Statue de la liberté que regarde avec émotion chaque immigrant à son arrivée dans le port de New York et qui contre « vents et marées », semble lui garantir ses droits et libertés.

Longtemps mal-aimés des intellectuels, les États-Unis redeviennent actuellement « à la mode ». Tout comme d'ailleurs Alexis de Tocqueville, auquel des universitaires français et américains consacrent de nombreux ouvrages et une revue savante, *The Tocqueville Review/La Revue Tocqueville*.

Est-ce là une manifestation du (néo)-conservatisme qui fleurit dans divers milieux ? La situation est plus complexe : tout, de la conjoncture politique internationale aux états d'âme des écrivains, oblige aujourd'hui à une réévaluation de la démocratie comme mode de vie en société.

Mieux que tout autre, le voyageur attentif qu'était l'aristocrate français Alexis de Tocqueville a observé, à la fin du siècle dernier, les forces et les qualités des États-Unis d'Amérique : éminemment démocratique, cette « nouvelle » société, tournée vers le progrès, fournit à sa population l'égalité dans les conditions de vie (loi des successions, circulation rapide des fortunes, accès à l'instruction), la souveraineté (rôle des communes ou municipalités, mise sur pied d'une administration publique, présence du jury, etc.) et enfin la liberté (de conscience, de presse et d'association). Que faut-il de plus à un peuple pour qu'il soit heureux ? Mais devant cette terre de grandes promesses, Tocqueville lui-même trahit son enthousiasme par la manifestation, ici et là, d'inquiétudes et la formulation de plusieurs avertissements : fondée sur l'intérêt et passionnée par la recherche du bien-être et l'acquisition de la richesse, la société américaine risque d'être entraînée dans d'innombrables conflits et de recréer un monde d'inégalités ; les idéaux d'égalité et de liberté n'ont pas fait disparaître tous les préjugés raciaux, en particulier à l'égard des Noirs, dont « la présence est la source du plus redoutable des maux qui menacent l'avenir des États-Unis ; enfin, la loi de la majorité peut susciter le développement d'un conformisme esclave de

l'opinion et permettre le règne de la médiocrité. Tout est dit... ou presque !

De la démocratie, Tocqueville avait, il le faut reconnaître, une conception assez floue, mais il eut le mérite de ne pas la réduire au seul système représentatif. Pour évaluer la situation actuelle, nous distinguerons pour notre part deux facettes ou axes de la vie démocratique : d'abord celui de la *représentation-délégation* (des pouvoirs) qui caractérise le système électoral et ensuite celui de l'*association-participation*. D'un côté, l'ordre politique (avec ses partis, ses oppositions officielles), de l'autre le mouvement social (ou mieux : le mouvement de la société) et entre les deux, un jeu continu de contrepoids.

Sous le premier aspect, les États-Unis n'ont un système représentatif ni meilleur ni pire que celui de l'U.R.S.S. avec son parti unique et ses milliers de délégués : non seulement il y a une manipulation de l'opinion publique et fabrication « commerciale » des hommes politiques, mais aussi il y a centralisation de la vie politique nationale autour du Président et de la Maison Blanche. Mais aux États-Unis, contrairement à ce qui se passe dans la société soviétique¹, la vie sociale échappe, pour une bonne part, à l'organisation politico-administrative. Certes, il ne faut pas négliger la C.I.A., le F.B.I. et tout le système de surveillance (police, etc.), mais les groupes d'individus et les collectivités locales se sont dotés de nombreux organes de presse (journaux, revues, postes de radio et de télévision) et se sont regroupés dans une multitude d'associations volontaires, de groupes d'entraide et d'organisations communautaires. Ce sont là, à la base même d'une société fortement différenciée, réunies les

¹ Ou dans d'autres pays de l'Est. Pour une démonstration convaincante, il faut lire les romans de Kundera, soit *La Plaisanterie*, soit tout récemment, *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, Paris, Gallimard, 1984.

conditions d'une large mobilisation qui dans d'autres sociétés n'est souvent possible qu'« orchestrée par en haut ». Ni la forte opposition contre la guerre au Vietnam, ni le scandale du Watergate n'auraient été pensables ailleurs qu'aux États-Unis : voilà, pour une société démocratique, des signes de santé ! Cependant, que ce soit dans l'action politique ou même dans les diverses activités de création, rien n'échappe totalement au grand et irréversible processus de commercialisation-industrialisation de la société américaine : tout, y compris la contestation politique et l'avant-garde artistique, peut devenir une simple *marchandise*.

Les passions qui agitent le plus profondément les Américains sont, notait Tocqueville, des passions commerciales et non des passions politiques, ou plutôt ils transportent dans la politique les habitudes du négoce.

(*De la démocratie en Amérique*, *op. cit.*, p. 167)

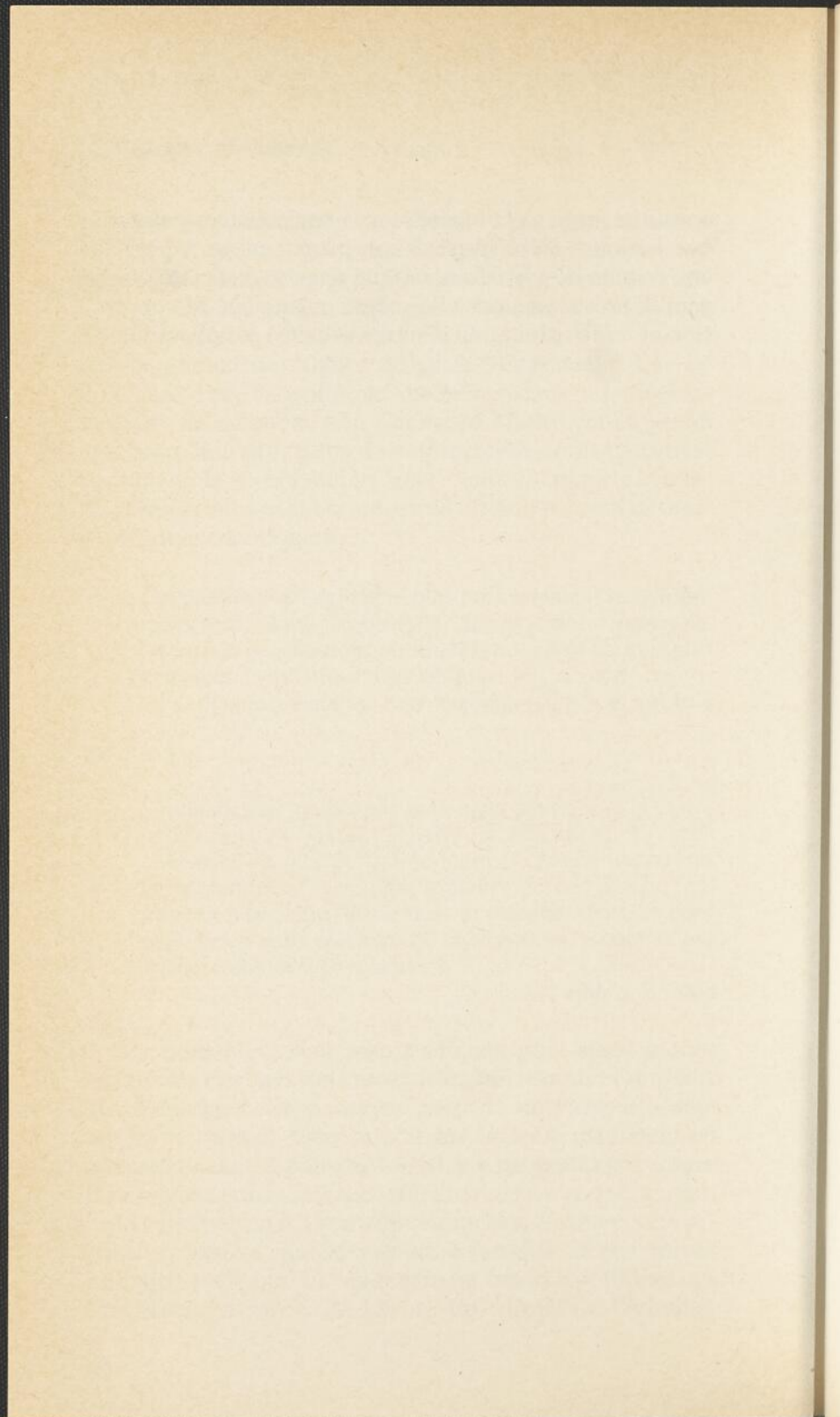
Et aussi :

La démocratie ne fait pas seulement pénétrer le goût des lettres dans les classes industrielles, elle introduit l'esprit industriel au sein de la littérature [...]. Les littératures démocratiques fourmillent toujours de ces auteurs qui n'aperçoivent dans les lettres qu'une industrie, et pour quelques grands écrivains qu'on y voit, on y compte par milliers des vendeurs d'idées.

(*Ibid.*, p. 255)

Les États-Unis sont manifestement plus aptes à conquérir des marchés qu'à envahir des territoires et imposer des idéologies : la politique passe là où l'argent a déjà ouvert les postes. Que ce soit sur la scène nationale ou internationale, le pouvoir américain ne peut rien contre les mobilisations massives et il cherche à s'en prémunir : habituellement par la manipulation des forces économiques et, parfois, par le recours à la peur (et aux forces militaires). Ce qui fait actuellement la force politique des États-Unis, à savoir la défense des droits de l'homme,

constitue aussi sa faiblesse, car la société américaine risque toujours d'être prise à son propre piège : que vaut une minute de vie démocratique dans une société qui ne peut la préserver pour elle-même qu'au prix de l'oppression et de l'exploitation d'autres sociétés et collectivités ?



Montréal, New York et les autres...

Il est certain que New York n'est pas les États-Unis : mais elle en fait partie. À titre d'un des principaux points d'énergie se concentre là, dans cette ville aux rues défoncées, bordées de poubelles dont on ne sait plus si elles sont là par commodité ou par absence d'organisation des services. On a souvent décrit avec fascination la promiscuité de ses rues huppées aux maisons construites sur le modèle des hôtels particuliers parisiens du siècle dernier, avec ces autres rues dont on hésite à dire si elles sont des rues ou bien des couloirs d'évacuation de toutes sortes : êtres humains, animaux, objets. La dégradation et l'empire du déchet se manifestent là comme la face non occultée de l'aigle américain frappé dans l'acier rutilant. « Tout se passe à New York » ou encore « Tout passe par New York » dit-on, en arts actuels et dans les domaines qui leur sont périphériques. Les États-Unis se réduisent donc en grande partie à cette petite île vers laquelle tout converge.

Il y a d'autres centres aux États-Unis qui exercent une fascination pour diverses raisons et sur des gens différents : dans le « Nouveau Sud » tout se « passe » à Dal-

las. Le pétrole, l'informatique, la finance. Los Angeles, San Francisco exercent une influence déterminante dans les domaines culturels ; cela tient autant pour les États-Unis que pour les pays limitrophes qui ont les moyens de se payer les mêmes frocs culturels. La musique rock à ce titre n'a pas de frontières pour les pays sous influence. Ainsi, en attendant un train en retard au café de la gare d'un village du sud de Paris, j'étais fascinée par deux adolescents, écouteurs sur les oreilles, qui n'en finissaient plus de faire l'éloge de la « musique californienne » ; la seule appellation d'« américain » est encore une garantie d'authenticité, de puissance, de « tout ce qu'il y a de plus nouveau » malgré l'impopularité grandissante des politiques américaines en France et ailleurs.

On peut considérer le Québec comme un point centripète donc périphérique à la France, sur le plan culturel faut-il préciser ; plutôt que la France, Paris, cette dévoreuse des régions nationales ou extra nationales ; Lyon se trouve davantage d'affinités, à cause de ce rapport périphérique, avec le Québec. On trouverait aussi de nombreux points communs, sur le plan artistique, avec les artistes colombiens d'Amérique du Sud, par exemple. Mais nous sommes davantage tournés vers l'Europe que vers l'Amérique centrale ou l'Amérique du Sud. L'Europe même est vue à travers ses métropoles : Berlin, Paris, Milan. On questionne cela rarement. Les régions — dont nous sommes — sont obnubilées par ces forces d'attraction et cherchent avec difficulté à s'interrégionaliser c'est-à-dire à établir des liens, des échanges entre elles. Le temps consacré à prendre connaissance et à assimiler les « nouveautés » des métropoles accapare la totalité de l'attention et de l'intérêt des gens des « régions ». Comme on dit que la force des hommes est faite de la faiblesse des femmes, on peut dire que les régions sont victimes de l'attraction de New York ou d'autres capitales ; mais elles contribuent à faire une partie de la force des capitales et à faire la faiblesse des régions mêmes, en s'ignorant mutuellement.

Pourquoi sommes-nous tellement braqués sur New York, sur Paris ? On peut amorcer ici quelques réflexions sur les fondements de notre propre fascination pour les modèles dominants dans le domaine de la création artistique. On peut constater d'abord qu'un modèle — prenons celui de New York — que ce modèle, plus qu'il ne nourrit ses disciples, les dévore. En même temps et paradoxalement, le point d'attraction devient matrice, lieu propice à l'éclosion d'innombrables entreprises artistiques.

Sans s'attacher à la valeur des productions artistiques comme telles, il est un fait qu'une ville comme New York est un lieu de bouillonnement générateur, sur le plan intellectuel, sur le plan artistique. La force génératrice va de pair avec une force égale de destruction : force nourissante ou force destructrice selon le type de rapport entretenu avec les modèles. La puissance destructrice de New York peut être à ce titre exemplaire ; je n'ai jamais vu une telle ruine urbaine qui soit en même temps le centre intellectuel d'un pays, d'un continent, d'un hémisphère. Cette ruine vivante continue chaque jour à sécréter ses tours miroitantes, ses amoncellements innommables de détritrus ; elle est en même temps le lieu de définition des courants dominants en arts. Les artistes des écuries d'un Sperrone ou d'un Castelli (deux grands marchands d'art qui modifient au gré de leur volonté les courants, les mouvements d'art actuel) — sont eux-mêmes surpris de s'y trouver et si vite.

Se fabriquent là les vedettes en art actuel, comme Hollywood a fabriqué celles du cinéma. Ces vedettes brillent, obnubilent, intéressantes ou pas. Pour qui est artiste en arts visuels, le rapport à New York n'est pas simple ; il s'impose, qu'on le veuille ou non. Il s'agit dès lors de voir comment se vit ce rapport, comment s'identifient les références. Il y a plusieurs scénarios possibles : soit on rattrape le « train en marche » et on s'enlignait le plus exactement possible dans les voies définies par les courants dominants — les feux des grands brillent pour

un temps à l'avantage des petits qui les miment et qui s'éteindront comme des lunes lorsque le soleil se déplacera hors leur champ ; ou encore, un artiste se référera plutôt à une conception d'un art international défini hors l'influence exclusive new yorkaise ; ce peut être alors une référence à une histoire de sa pratique : des références à la Renaissance, à l'expressionnisme du début du XX^e siècle en Allemagne ; ces références constituent chez lui des réservoirs formels, picturaux ou plastiques, des contenus qui l'alimentent. Encore là, bien malin qui voudra internationaliser une « histoire de l'art » qui ne soit pas délimitée par l'influence d'une métropole... L'histoire se construit et se re-construit selon les idéologies et les pouvoirs en place. Enfin, un artiste peut se référer à son contexte socio-culturel particulier, à sa propre histoire, délaissant une histoire et un contexte universalistes dont les temps forts et les temps faibles sont établis selon le point de vue des autres.

* * *

La notion de « régionalisme » dans le contexte de l'art actuel, se pose de diverses manières selon la position des artistes ou des groupes d'artistes concernés. Ainsi, au Québec, plusieurs artistes de Québec (la ville) et d'autres régions se posent contre un certain « modèle » proposé à Montréal, pour se tourner davantage vers des expériences allemandes, italiennes, américaines. Certains artistes montréalais établiront des liens avec des villes de province françaises : Grenoble, Lyon, Bordeaux. Les stratégies se ressemblent, permettant toutes de se différencier par rapport à une attraction (courant, groupe, lieu géographique) trop focalisée sur un seul point — New York, Paris par exemple — et qui les menace dans leur identité. D'où l'importance d'affirmer ses différences propres face à cette attraction des métropoles. Ces stratégies qui visent à se détacher des forces artistiques et culturelles hégémoniques ou dominantes est une preuve de santé. On

peut dire en général que les nombreux « régionalismes » qui se sont affirmés en arts visuels, du moins depuis plus de dix ans, sont en général fondés sur une communauté d'intérêts entre les artistes d'une même région géographique ou idéologique ou culturelle et sur une volonté de s'appropriier la gestion de ces intérêts. D'autre part on constate que la force des mouvements régionaux vient en grande partie de leur capacité à constituer des réseaux qui font le saut de puce au-dessus des zones majeures d'influence. Ainsi les femmes se sont-elles liées à travers des réseaux leur permettant, entre autres, de diffuser l'art qu'elles produisent — je pense à ce propos aux réseaux qui assurent une bonne partie de la diffusion artistique des femmes américaines : galeries, festivals, librairies. De là est venue leur force plutôt que dans l'adhérence à un discours unifié par un centre autoritaire. De tels réseaux n'assurent pas cependant une homogénéité entre les individus de ces réseaux mais plutôt ils sont basés sur des points communs, dans des ensembles qui sont souvent hétérogènes les uns par rapport aux autres. Cela permet un passage, des échanges et des mises en commun qui n'étaient pas autrement possibles : au-delà des différences de classe sociale par exemple, les femmes ont souligné des éléments qui leur étaient communs sans pour autant se situer dans un absolu transcendant. Elles n'ont pas revendiqué un style commun en arts visuels, ni n'ont constitué un mouvement artistique ; mais elles partagent des conditions de travail et de diffusion, des types de rapport aux milieux et intervenants artistiques qui sont propres au fait d'être femmes dans une société donnée.

Il y a résistance, opposition des « régionalismes » en général à la force centripète des courants dominants des métropoles grâce à des liens interrégionaux qui forment des courants, des groupes et dont les objectifs critiques s'exercent contre l'autoritarisme unificateur qui prétend gérer globalement la vie artistique. En réalité plusieurs artistes québécois entretiennent des liens avec des groupes d'artistes d'autres pays en dissidence avec leur propre

milieu. Leur communauté d'intérêt vient souvent moins du fait d'être de là ou d'ailleurs que du fait de partager des points communs au sein de leur milieu artistique respectif. Il ne s'agit donc pas là d'une recherche d'un *modèle* proprement dit, mais la recherche de points communs qui lie les intervenants d'un tel échange. Pour un artiste québécois, prendre intégralement comme modèle une forme d'art actuellement dominante à New York, signifierait que la situation artistique dont il fait partie ici est la même ou similaire à celle qui prévaut dans cette mégalopole — d'où un même comportement artistique. Or la traversée des frontières socio-culturelles et politiques par les courants artistiques ne se fait pas mécaniquement et comme allant de soi comme on dit que « l'art n'a pas de frontières ». Un art « international » se fonde sur des situations économiques similaires d'un pays à l'autre, à tel moment donné ; sinon il s'agit de transplantation douteuse.

Un exemple « tout chaud » de l'ambiguïté qui sous-tend la notion d'art international et la (bonne volonté) à vouloir croire à une information dite objective en art et dans le domaine culturel plus généralement, c'est l'exposition *Via New York* au Musée d'art contemporain de Montréal organisée « grâce à l'aimable collaboration des galeries... » new yorkaises les plus puissantes sur le marché de l'art actuel. Ce n'est pas ici le lieu de parler des oeuvres comme telles ; on s'interroge plutôt sur le fait d'une exposition dont le choix des oeuvres est entièrement lié aux décisions des galeries commerciales qui les prêtent. Bien sûr, le but d'une telle exposition est, comme l'écrit le directeur du Musée, de présenter « l'art international tel que vu, véhiculé et marchandé à partir de New York, cette mégalopole de l'art contemporain ». Sa conservatrice insiste d'autre part sur le fait que cet art dit international a été défini depuis New York qui lui-même se serait fait l'écho permanent « de grandes expositions tenues à travers le monde lors des dernières années » ; l'exposition *Via New York* est à son tour l'écho de cet

écho... On se demande ce qui est à l'origine de l'écho, qui alimente l'écho ; on apprend que ce qui est « international » est en fait américain ou plutôt new yorkais. La mise au point faite, on se serait attendu à une présentation plus critique d'un ensemble d'oeuvres si intimement issu du contexte commercial, ce qui ne veut pas dire du coup que les oeuvres exposées là n'ont d'autre valeur que commerciale. Ce qui est dit, c'est que « l'art de pointe » à New York est identifié par le pouvoir financier strictement, et s'il y a là une « confrontation », elle n'est que financière. Tout ce que le pouvoir marchand new yorkais n'entérine pas est évacué et, par là, disparaît de la scène artistique officielle, tel que présenté dans cette exposition. Ainsi l'absence des femmes artistes de cette exposition est remarquable ; ce sont elles pourtant qui, au cours de la dernière décennie ont contribué à perturber considérablement cette même scène artistique. Apparemment. Il n'y a plus trace d'elles. Sont-elles toutes à la retraite ? ou ont-elles été mises à la retraite forcée ? On pourrait conclure de cette absence que toutes partageaient une même esthétique qui serait devenue périmée comme une mode — sinon, on comprend mal une si soudaine disparition qui redonne aux hommes l'entièreté de cette scène. Parlera-t-on maintenant d'un « art d'homme » ? C'est à suivre. Rappelons ici le « Mary Boone syndrome » (Mary Boone est la propriétaire de la célèbre galerie commerciale du même nom qui a contribué à organiser l'exposition au Musée), qui consiste à dire que si une femme est propriétaire ou directrice de galerie, elle éliminera de ce fait toute femme artiste de son « écurie » pour ne pas être sexiste... Comme quoi si l'argent n'a pas d'odeur, le sexe en a une et c'est ce qui prévaut de plus en plus.

Ce qui est alléchant pour les adeptes d'un art « international », c'est que lui est assurée en principe une circulation des oeuvres grâce à un marché très sélectif en fonction d'intérêts précis. Pratiquement, pensons au phénomène d'internationalisation de l'art abstrait dit « gestuel »

après la Deuxième Guerre en Amérique du Nord et en Europe. Les Automatistes québécois s'inscrivaient dans ce courant qui naissait simultanément en Europe et aux États-Unis ; ce furent pourtant les Américains qui s'assurèrent la maîtrise de ce marché et qui placèrent l'« Abstract Expressionism » au-dessus des autres groupes nationaux. Question de « qualité » ? de politique ? d'argent ? Paris se sortait alors péniblement de l'Occupation ; le Québec n'avait alors aucune voi(e)-(x). L'art américain, sous couleur d'internationalisme, triompha. Au Québec, le « Refus global » avait propulsé ses signataires et ses adhérents dans un univers délivré, croyait-on, des asservissements socio-politiques de toutes sortes, en particulier de ceux qui étaient propres à l'enfermement intellectuel, social et politique du Québec des années 40. Ces artistes ne jouirent pas pour autant internationalement des honneurs attribués à un art « international »... La pseudo unification de l'art contemporain dans un courant d'art abstrait « gestuel » tant louangé par la critique, se fit dans un ciel où claquait le drapeau US. C'est que les intérêts et les besoins des Québécois et des Français, des artistes du nord de l'Europe, n'étaient pas ceux des Américains d'alors. Aussi ce qui était hors norme, hors cadre, n'eut plus qu'à prendre la direction d'une marginalité fondée sur le droit à la différence.

Dans les années 70, ce fut l'éclatement des normes, des cadres, contre les hégémonies de toutes sortes, dans les milieux artistiques et culturels en général, pour ne pas parler des autres domaines. Entre autres, les femmes artistes affirmèrent leurs propres normes contre la NORME et cela, dans le bastion même de la domination culturelle qu'étaient et que sont toujours les États-Unis. Plus généralement, la volonté de vivre l'art comme conscience, comme expérience de soi dans son contexte propre, avait particulièrement entraîné la crise de l'*universel*. Les « régionalismes » — qu'ils soient géographiques, idéologiques, sexuels, ou autres — devenaient lieux d'interrogation critique ; les artistes ne s'enlignaient

plus obligatoirement sous la férule d'une esthétique, d'une conception de l'art, d'une idéologie artistique, vues comme aboutissement nécessaire et « allant de soi ».

Au Québec, les actions entreprises par des artistes qui ne travaillaient plus à Montréal seulement, mais à Chicoutimi, à Québec, à Sherbrooke, exprimèrent une position dissidente par rapport à la notion de métropole — Montréal —, et face à tout ce qui pouvait occulter les différences propres à chacun, dans son contexte propre. Il y a eu, dans cette perspective dite « régionalisée », davantage d'affinités entre certains artistes québécois et certains artistes allemands, italiens ou autres, qu'il n'y en a eu entre des artistes de Québec et des artistes de Montréal par exemple. Ainsi un artiste de Chicoutimi, Denys Tremblay, déclarait récemment la fin de l'histoire de l'art métropolitain dans une galerie parisienne et au Centre culturel canadien à Paris — affirmant les régionalismes contre l'autoritarisme des métropoles en général.

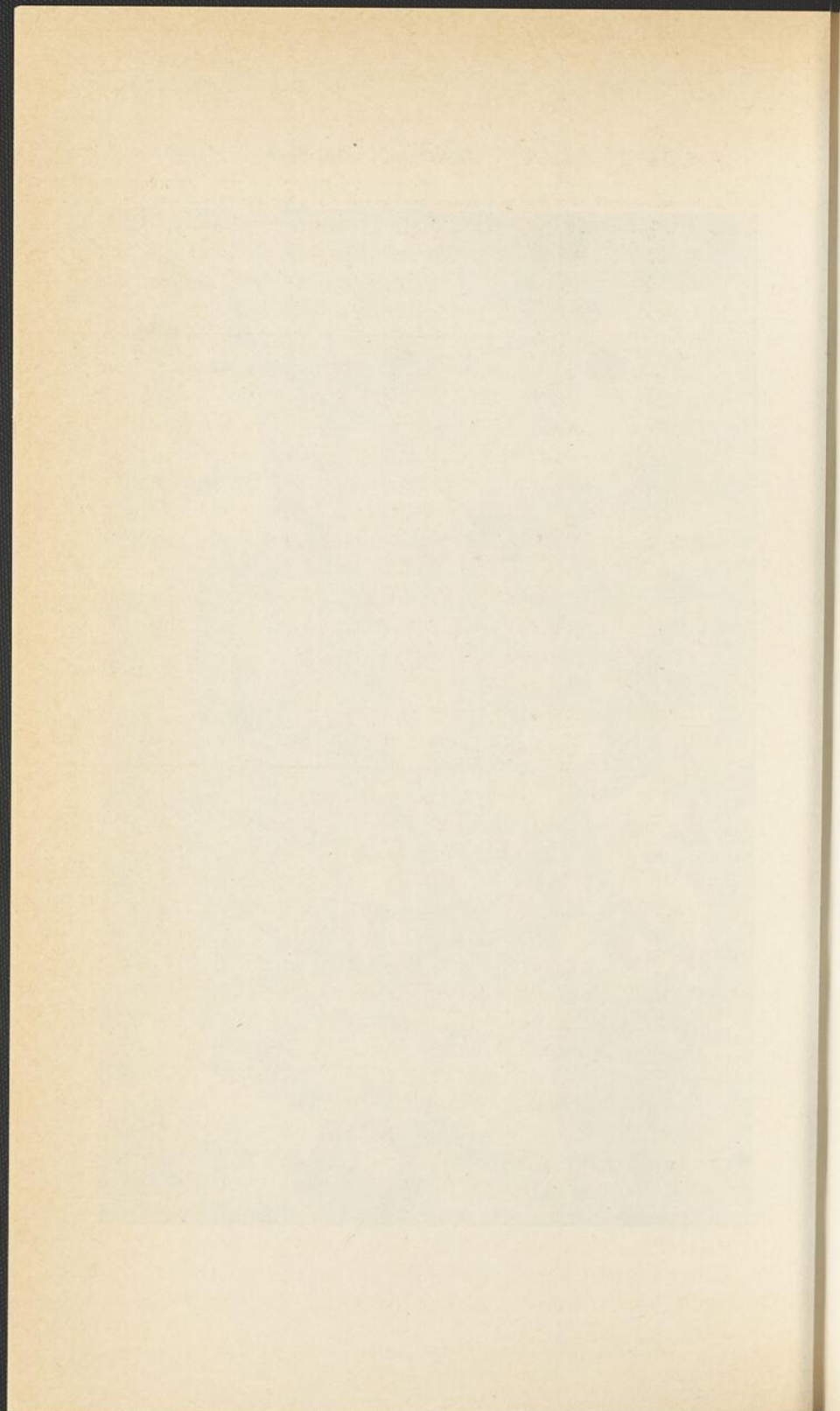
Depuis plus de dix ans, la tendance des artistes a été de faire co-exister plusieurs systèmes artistiques en même temps, s'opposant à une vision unifiante de l'art, à un art unifié qui, la plupart du temps, sont imposés par les lois des marchands. On pourrait croire qu'il y a éparpillement, mais l'éparpillement est permissif, laissant des voies libres pour rejeter l'autorité trop moralisatrice propre à une conception autoritaire de l'art, comme de la société en général.

Les rapports entre des créateurs du Québec et des créateurs américains en particulier — je dis « en particulier » car la proximité des États-Unis a toujours été culturellement menaçante pour nous - peuvent se construire et se dé-construire en fonction de cette notion que les entités nationales ne sont pas des unités homogènes, mais que ces unités (hétérogènes) sont regroupées dans une identité qui permet de les nommer comme groupe — que cette identité est constituée de différences de toutes sor-

tes. Ce sont les minorités culturelles comme la nôtre qui ont un besoin vital d'échanges pour respirer, pour se déployer. Des liaisons stratégiques permettent, entre autres, d'assurer aux créateurs un public, une réception de leur production motivée par des situations similaires, des caractères qui se rejoignent sans pour autant s'assimiler. Pour les minorités de toutes sortes, les réseaux d'échange deviennent alors essentiels, dont les points de jonction n'ont rien de commun avec une organisation pyramidale au pouvoir contrôlé par une autorité unique. En effet, dans un système réticulaire, les individus et les groupes se manifestent dans la prise en charge de soi face aux autres plutôt qu'au sein d'un tout unifié, sûrement plus sécurisant faut-il le dire, mais où les individus comme les places sont interchangeables.

* * *





Gabriel Gagnon

Love-hate

Autant j'aime vivre en Amérique, autant je déteste l'ombre qu'y déploient satellites, pluies acides et marines venus de l'Empire qui en occupe le centre.

C'est l'aventure cubaine de Castro et de Guevara qui m'a révélé, comme à beaucoup de Québécois de ma génération, la vulnérabilité revancharde d'un voisin dont la présence se faisait chez nous plus discrète. Depuis, malgré leurs erreurs et leurs maladresses, je me suis toujours senti fier de ceux et de celles qui combattent les fantoches de l'ITT, de la CIA ou du Pentagone. Les Brésiliens, les Chiliens et les Nicaraguayens d'aujourd'hui luttent aussi pour notre autonomie culturelle et notre liberté.

Voilà pourquoi j'ai peu visité les États-Unis. Je n'ai vu ni la Floride, ni la Virginie ni Atlantic City. J'ai visité plus souvent Paris, Dakar, Tunis et La Havane que New York où je ne suis pas retourné depuis 1956. De brèves missions universitaires m'ont conduit à Boston, Chicago, Washington et San Diego. Bien sûr, j'y ai rencontré des chercheurs compétents et affables, visité des musées et des bibliothèques largement pourvus, acheté des livres

utiles et bon marché. Si j'avais été astronome ou biologiste, la tentation me serait sûrement venue de suivre la voie de nombreux compatriotes préférant les immenses moyens et la vie scientifique intense des campus californiens aux universités québécoises encore si fragiles et si peu compétitives.

Mais, les beaux campus studieux sont la plupart du temps des îlots d'intelligence et de verdure dans un monde dont je ne parviens à apprécier ni les fêtes, ni les médias ni une vie quotidienne saturée de publicité vulgaire, d'agressivité latente ou d'amabilité stéréotypée. La parade de Noël à San Diego n'aura jamais pour moi la couleur de la St-Jean sur le Mont-Royal ou de la fête de mai à Sclos de Contes dans les Alpes-Maritimes. J'y vois l'effet profond de cette spécificité culturelle qu'il est à la mode de nier lorsqu'on ne la retrouve pas sur l'écran de son micro-ordinateur.

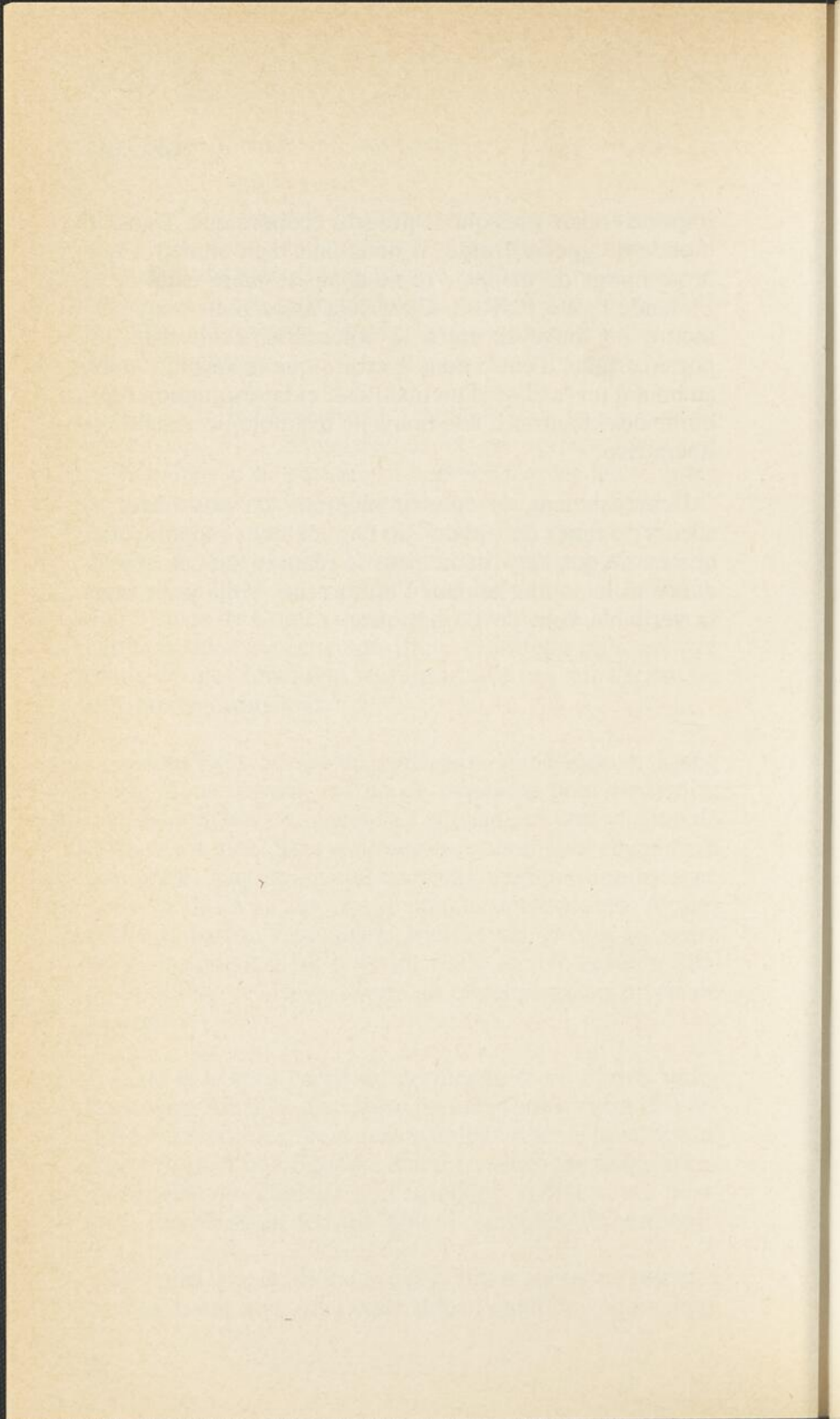
Il nous faut cesser de confondre Amérique et États-Unis. Nous n'avons besoin de personne pour nous dire comment habiter, transformer et chanter notre portion de terre et de mer. Sans innovation économique et création culturelle, aucune révolution technologique importée ne nous conduira à l'autonomie ou à la souveraineté. À quoi bon combattre Vancouver, Halifax ou Ottawa si notre télévision vient d'Hollywood, notre technologie de Silicone Valley et si nos hivers se dépeuplent au profit de Miami.

C'est là le sens caché du dernier livre de Pierre Vadeboncoeur. Au-delà des cibles précises qui servent de prétexte à ses colères, pourquoi n'en pas retenir la nécessité d'un effort, d'une rigueur, d'une transcendance qui n'ont en soi rien de religieux ni d'euro péen, même si ces horizons semblent en fournir plus d'exemples aujourd'hui.

Pas plus que les Indiens et les Inuits, nous ne referons à nous seuls une Amérique dont l'équilibre écologique

importe encore plus que le progrès économique. Dans un monde de guerre froide, il nous faut bien admettre que notre marge de manoeuvre ne dépasse guère celle de la Finlande face à l'URSS. C'est déjà assez pour nous permettre de louvoyer entre le volontarisme absurde qui porte certains d'entre nous à croire que la révolution est au bout d'un fusil ou d'un manifeste et la résignation tranquille des chantres d'une nouvelle technologie aimable et libératrice.

Heureusement, le combat incertain de nos frères et soeurs dominés du sud du Rio Grande nous rappelle chaque matin que l'égalité ne peut se réaliser dans la dépendance ni la solidarité dans l'uniformité. Voilà pour nous la véritable voix de l'Amérique.



Se resituer

Monsignor Tala

Ne voulant pas aborder la situation du Québec dans les Amériques avec les seules lumières de ma misérable subjectivité, j'ai d'abord consulté le responsable du dossier québécois au sein d'une institution dont le nom signifie « universel », c'est-à-dire rien de moins que l'Église catholique. Inconnu du grand public, homme d'appareil aussi discret qu'efficace, Monsignor Tala m'a aimablement accordé l'entrevue dont j'essaierai de tirer l'essentiel.

En dépit de la suavité de son sourire et de la mansuétude de ses gestes, l'éminent ecclésiastique se montra soucieux, je dirais même pessimiste :

La place du Québec dans les Amériques, mon cher fils, je crains bien qu'elle soit en chute libre. Votre petite nation, si chère, n'en doutez point, au coeur du Saint-Père, n'a jamais pu prétendre aux grandeurs fragiles de la puissance économique et du prestige politique. Son titre de gloire le plus évident reposait sur des bases plus solides, c'est-à-dire son rôle actif dans l'avènement du Royaume, son implication privilégiée dans l'oeuvre de la propagation de la foi.

Desiderata

J'espère ne pas avoir trahi en traduisant la pensée de mon illustre interlocuteur. En effet, nous avons dû dialoguer dans la langue que nous avons en commun, soit le latin. Un certain nombre de lecteurs de *Possibles* ayant poursuivi leurs études après l'abolition des collèges classiques, j'ai cru opportun de traduire en français vernaculaire les propos que j'avais à relater.

Mais je fus pour ma part envoûté par cette immersion dans la langue de ma jeunesse studieuse. C'est ainsi que me retrouvant quelques instants plus tard sur les trottoirs de la partie profane¹ de la ville éternelle, ma pensée ne pouvait encore fonctionner qu'en latin. Mes aspirations de Québécois cosmique prirent donc plutôt la forme de *desiderata*. Je les reconstitue ici, devenant cette fois mon propre traducteur².

1. « Jusqu'à quand, Monsignor Tala, abuserez-vous de notre patience ? » Nous ne voulons plus entendre parler de notre passé de zouaves pontificaux. Les expressions tant d'amertume que de nostalgie en cette matière ont été définitivement consignées au début des années 60. Tout retour de la mémoire sur ces réalités dénoterait une immaturité suspecte. Le Québec actuel est une création *ex nihilo* de la *Révolution tranquille*.
2. « La mort et la nature seront stupéfaites quand ressuscitera la créature. » Le Québec étonnera le monde, que ce soit par son « son » rock, la saveur de son joul, son théâtre de création collective, ses techniques d'animation sociale, ou ses coopératives autogérées. Il s'étonnera d'ailleurs lui-même, jusqu'à la fascination inclusivement.

¹ À vrai dire, la plus étendue et la plus peuplée.

² Les phrases originales par ailleurs sont toutes empruntées au répertoire des citations — clichés de la tradition latine.

3. « Il marchera sur l'aspic et le basilic. » Aucun obstacle ne saura l'arrêter, qu'il s'agisse de la force économique américaine, de l'hégémonie culturelle française, de l'impérialisme spirituel hindou ou de la méfiance des Yvettes à l'endroit des jeunes « smattes ». Il pourra se précipiter au bas d'une montagne, et les anges viendront le recueillir de peur que son pied ne heurte la moindre pierre.
4. « Les dés sont jetés. » À défaut d'un accès suffisant aux marchés financiers internationaux, il s'autofinancera par des jeux de hasard. Bref, l'autonomie par la lotomanie.
5. « Qu'il cueille le jour présent, en étant le moins crédule possible envers les propos sur le futur. » Des charlatans babyloniens font circuler des augures selon lesquels les grandes puissances nucléaires seraient engagées dans une escalade de confrontations sans limite, le féminisme et l'écologie tendraient à mettre en question le sens même de l'action politique, un déferlement démographique des populations du sud vers le nord serait la seule possibilité pour cette planète de ne pas exploser et la production culturelle serait en voie de devenir une industrie mondiale. Il saura s'emplier les oreilles de cire d'abeille pour ne pas succomber à l'attrait pernicieux de ces sornettes.
6. « Ô temps ! Ô moeurs ! » En un acte de volonté, quelques livres et quelques conférences, il effacera complètement de son caractère national les anciens conditionnements d'humilité, de valorisation par le rôle de victime, de méfiance du plaisir, de xénophobie et de querelles entre villages.
7. « Qu'il me soit fait selon votre parole. » Le Québec se construira par des analyses sociologiques, des livres blancs, des objectifs clairement définis, en un mot par un projet de société. En ce siècle de pragmatisme éhonté, il témoignera de l'efficacité magique du verbe.

Mes desiderata me gonflèrent la poitrine d'allégresse. Les propos alarmistes de Monsignor Tala avaient cessé d'opérer sur mon identité québécoise leur travail de sape sournoise. De fait, il était bien révolu le temps où le Québec empruntait sa présence sur le continent à l'expansion triomphante de l'Église apostolique romaine. Mais c'est qu'il était prêt maintenant à voler de ses propres ailes, et à porter à l'hémisphère un message encore plus séduisant, celui de la souveraine beauté, de la souveraine vérité et de la souveraine originalité de la québécutude. En échange, le nouveau monde n'hésiterait pas à lui reconnaître la plus belle, la plus vraie et la plus originale des souverainetés.

Dulie jaillit...

Ceux qui ont connu le Québec à son époque de grandes dévotions savent à quel point la pratique « dulie » y était active et florissante. Évidemment quelques lecteurs à la culture religieuse déficiente croiront que je fais allusion ici à la fringale de reproduction ou aux interminables gripes qui tenaient fréquemment nos ancêtres alités. Tous les autres se souviendront sans peine qu'on appelait dulie le culte rendu aux anges et aux saints. La toponymie des rues et des villages témoigne encore qu'on n'y allait pas de main morte.

Le Québec laïcisé et autocentré n'a pas perdu sa vénération ardente et spontanée envers les êtres qui s'élèvent au-dessus du vulgaire par l'héroïcité de leurs vertus. C'est par ce biais qu'il conserva une ouverture certaine, une capacité d'accueil, envers le reste des Amériques.

L'opération fut facilitée par un saint de transition, John Fitzgerald Kennedy. Apparue dans notre ciel comme saint catholique, il se transforma peu à peu en saint politique, grâce à un symptôme qui ne trompe pas, le style de ses discours (la pratique est trop complexe et trop difficile

à vérifier pour être un critère de sainteté politique suffisamment opérationnel). Les Québécois ont eu d'ailleurs du mal à comprendre comment lui et un autre saint politique de l'époque, soit Fidel Castro, ont pu donner certains signes de mésentente... même les saints sont perfectibles !

D'autres élus vinrent conférer à l'Amérique un réel intérêt à nos yeux : du côté latino, mentionnons dom Helder Camara, le Che, Allende, Paolo Freire, sans oublier le front sandiniste au grand complet. Même les États-Unis ont su nous donner Martin Luther King, Angela Davis, Castaneda, Buckminster Fuller et... Carl Rogers. Quant au Canada anglais, notre oecuménisme n'allait quand même pas tomber dans la complaisance laxiste : Terry Fox n'eut droit qu'au titre de vénérable.

Ainsi, un culte de dulia dépassant les frontières de l'Outaouais jaillit dans le Québec sécularisé, occasionnant un renouveau... charismatique. Hélas ! le terme finit par être galvaudé et récupéré. Et je crains que l'authentique recherche de figures charismatiques capables d'inspirer nos idéaux politiques soit maintenant tout à fait absente dans les groupes qui ont réussi à usurper le nom de « mouvement charismatique ».

Coups de théâtre (et point tournant de l'article)

Soudain mon exaltation se relâche. Je me sens au contraire envahi par une pesante solitude. Je nous vois comme des gens dont les rapports de voisinage sont empêchés par des tiers qui abusent de notre hospitalité. La visite prend tout notre temps, tout notre espace, et entend régir nos réactions avec nos voisins.

Je suis tout à coup comme un joueur de monopoly qui a l'impérieuse envie de liquider quelques maisons et hôtels afin d'occuper un peu plus de terrains.

Les hôtes que je propose de mettre à la porte sont la conception mystique de notre identité, notre appartenance fantasmatique à l'Europe, et notre illusoire identification au Tiers-Monde.

Depuis le début de l'article, j'ai surtout tourné autour de la première de ces présences. Au moment de mettre quelqu'un à la porte, il est décent de formuler des griefs plus clairs et plus directs.

Notre définition de nous-mêmes comme un oasis de l'esprit dans un désert de matérialisme (l'Amérique anglo-saxonne) n'a pas changé d'un poil. Seul le langage s'est transformé. On ne parle plus de catholiques et de protestants. Là où les évêques d'antan dénonçaient l'incroyance, nos prêcheurs d'aujourd'hui accusent l'inculture. Il y a cinquante ans comme aujourd'hui, on croyait que notre société francophone se distinguait de son entourage par des valeurs beaucoup plus élevées. En particulier, nous n'avons jamais cessé de nous voir comme le seul lieu vraiment humaniste en Amérique du Nord (quelques-uns concédant une exception pour la lointaine Californie).

Dans les formes le plus modernes de cette mystique, nous aimons percevoir notre jeune théâtre, nos chansonniers comme les seuls vraiment créatifs sur ce continent — nos cafés-terrasses comme le seul lieu nord-américain où on soit chaleureux envers les étrangers — nos groupes alternatifs comme le début de l'Amérique conviviale et non capitaliste. Nous rêvons d'exercer une influence unilatérale, alors que dans la réalité quotidienne l'influence circule plutôt en sens inverse.

Ceci étant, nous recevons sans choisir parce que nous recevons à notre insu, notre attention étant retenue dans une imagerie d'autosuffisance fictive. Et nous donnons très peu parce que nous acceptons très peu notre propre réalité ; nous essayons de donner uniquement ce qui

relève d'une projection idéalisée, angélique, de nous-mêmes. Et si les gâteaux Vachon et Ginette Reno faisaient aussi partie de notre présence dans le voisinage ?

Nous ne sommes pas un peuple choisi, parce qu'il n'y a pas de peuples choisis. Aucun peuple n'a une mission spirituelle privilégiée. Tous ont une vie tant spirituelle que matérielle. Nous ne sommes ni supérieurs ni inférieurs : nous sommes différents. Ces différences sont autant matérielles que spirituelles, et nos échanges peuvent jouer dans les deux sens aux deux niveaux. Ces deux niveaux sont d'ailleurs difficiles à dissocier et dans l'histoire, les peuples commerçants ont souvent été des peuples de culture.

On passe à l'Europe ! Faut-il encore rappeler que nous ne sommes plus des Européens, et depuis longtemps ? Depuis l'origine, en fait ! Nous descendons tous de gens qui un jour ont tourné le dos à l'Europe. Tous y compris les Néo-Québécois d'origine européenne. Les départs peuvent avoir obéi à des raisons variées, ne serait-ce que le manque de travail et d'espace.

Justement, l'espace, parlons-en. Les quelques fois où j'ai mis les pieds en Europe, j'ai toujours été désemparé par un rapport à l'espace radicalement différent et, pour les mêmes raisons, on reconnaît assez facilement dans les lieux publics montréalais les Européens d'arrivée récente. Le rapport à l'espace déteint sur le rapport au discours : on dramatise moins les différences quand il y a plus d'espace pour chacun. On argumente moins. On parle davantage pour s'informer que pour se convaincre. Le langage est moins élaboré, plus concret, plus direct. La grande majorité de nos écrivains ont une construction de phrase, un vocabulaire, une articulation de pensée, qui portent la marque directe de notre expérience américaine de l'espace et de la communication.

On a souvent accentué notre proximité avec l'Europe en comparant le comportement du touriste québécois et

du touriste américain en pays européen. Attention ! Selon que le territoire visité est la France ou l'Angleterre, l'aisance des uns et des autres peut varier... nous prenons plus souvent nos exemples en France, n'est-ce pas ! Et puis, même en France, nous comparons volontiers les comportements de l'écrivain québécois et du parvenu américain. Il faudrait nuancer les analyses si on prêtait également attention aux écrivains américains et aux parvenus québécois (sont-ils moins américains et moins québécois que les précédents ?). Enfin, les contacts locaux peuvent changer de couleur selon qu'ils mettent en scène des écrivains français ou des parvenus français... si on veut compliquer un peu l'exercice, on peut même supposer que dans un pays ou l'autre, certains individus puissent être à la fois écrivains et parvenus.

Marquer nos distances face à l'Europe, est-ce encore une fois tomber dans l'inculture ? Des analyses à grands coups de hache le donnent à entendre. Un peu d'observation modifie les choses. Je m'arrête au cinéma. Parmi les films français présentés à Montréal depuis un an, il y a bien eu quelques idioties, et certains films américains ne manquaient pas d'intelligence.

Il peut faire plus mal de mettre en cause notre identification au Tiers-Monde. Il est moralement confortable de se situer dans le camp des victimes : dans les visions tant catholiques que marxistes, ce camp jouit du monopole de l'innocence et des promesses de l'histoire.

Seulement, un tel confort moral ne peut se bâtir sur de grossières distorsions de la réalité : nous sommes non pas un pays sous-développé mais une région développée dépendante. Ce n'est pas le grand luxe, mais ce n'est pas la misère non plus. Sortir du sous-développement et sortir de la dépendance sont des objectifs à distinguer : il en va de la crédibilité interne et externe de nos discours politiques.

Nous nous battons pour le contrôle de notre développement. D'autres se battent pour accéder au développement. Cette différence permet complicité et coopération. Elle ne nous autorise pas à revendiquer un leadership, ni à parer nos luttes économiques et politiques de la défroque des autres.

Les limites de l'archéologie (second point tournant de l'article)

Ces vieilles « bibittes » à nous étant soigneusement déterrées, je veux maintenant tempérer l'emportement pessimiste des paragraphes qui précèdent. Si on les regarde froidement, ce sont des « bibittes » fossiles. Visitant un jour un musée archéologique et passant devant un fossile de bélémnite, petit mollusque céphalopode de l'ère secondaire, je me suis demandé avec frayeur si c'était là un de mes ancêtres³. Le calme me revint progressivement en prenant conscience que depuis ce temps-là, on avait quand même passablement changé.

Dans la vie concrète des Québécois réels de 1984, les identifications mystique, européenne et tiers-mondiste ne sont plus ni un moteur vivant des conduites ni un thème inspirateur de pensées nouvelles. Elles sont des clichés pétrifiés, conservés au musée de nos mythes. Ce serait tout réduire à l'archéologie de définir un terrain uniquement par ses fossiles.

Un humus récent, enrichi de pleurs et de déceptions, est en train de recouvrir le sol québécois d'une terre arable, où le principe de réalité semble tenir une plus grande place que dans les sédiments fossiles précédents.

³ En vue d'économiser ma créativité, j'utilise la même analogie pour parler des anciennes blessures affectives dans un livre qui vient de paraître. On a les chemins de Damas qu'on peut !

Objurgations à la plume québécoise

Ceci m'amène au passage le plus pathétique de mon article. J'adresse à la plume québécoise un appel déchirant.

Ô plume de mon pays,
Tu as gagné en quelques décennies
Une capacité plus grande à modeler ta propre
forme.

Je t'en prie, je t'en conjure,
Ne te la modèle point en forme de plume d'oie
En ces jours où se répandent
Les machines à traitement de texte.

Pour parler de notre coin de la planète,
La plume d'oie a déjà été suffisamment usée
Par Monsieur de Chateaubriand
Il y a quelque temps déjà.

Vois ta métropole remplie d'émigrés,
Tes petits salariés qui ramassent toutes leurs
économies
Pour rechercher les plages où il fait chaud,
Tes patenteux qui voudraient élargir leur marché.

Et essaie pour voir si disquette à l'appui,
En pensant à ces contemporains bien en chair,
Tu ne pourrais pas inventer une poésie nouvelle,
Fidèle non seulement à son territoire
Mais aussi à son époque.

Tu t'impatientes. Tu me dis que je suis en train de parler sur le même ton que ceux qui naguère t'ont donné toutes les missions mythiques dénoncées plus haut. Bon, d'accord ! Je vais t'aborder plus simplement.

Je souhaite que tu te laisses imprégner par des objectifs, des relations, une ambiance, qui émergent du pay-

sage où tu vis : une Amérique multiple, où les complications possibles et les sources d'irritation s'entrecroisent de la façon la plus déroutante, où il est impossible de ne pas voisiner, où ta propre identité tantôt se fond dans le paysage et tantôt contraste avec éclat.

Ta présence sur ce continent comme toute présence quelque part n'est ni un destin surnaturel ni une punition infamante. Tu n'y es ni miraculeusement protégée, ni fatalement condamnée. C'est une tâche, une question, un problème, une contrainte, une opportunité. L'échange est un jeu où le hasard, la nécessité et la débrouillardise ont une sorte de relation à trois aux rebondissements inépuisables.

Je ne te demande pas de renoncer à l'imaginaire. Au contraire : les mythes simplistes donnent un imaginaire appauvri, redondant, déclamatoire, ampoulé. Les défis concrets du commerce, de l'art, de la migration, du tourisme et des modes de vie, à côté d'un voisin gigantesque, tour à tour écrasant et débonnaire, plein de fantaisie et désespérément conformiste, familial et repoussant... avec, plus au sud, des voisins éloignés, révolutionnaires et féodaux, chaleureux et machos, confiants et susceptibles, complices et impénétrables... tu ne crois pas que voilà de quoi t'inspirer ?

[The page contains extremely faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the document. The text is too light to transcribe accurately.]

Suzanne Martin

Les deux visages de l'Amérique

God, guts, guns made America.
Let's keep them three*.

Ne me parlez pas de la Californie (couleurs pastels des affiches, charme rétro, Chevrolet 65, palmiers, parasols, orangeade, un zeste de zen ?). Parlez-moi des après-midi qui s'étirent dans une petite ville du Sud, entre le snack-bar et la pompe à essence, des bas-fonds de New York et des banlieues-dortoirs où des chiens policiers protègent les pelouses des citoyens modèles.

Parlez-moi de la bonne conscience et du conformisme qui suintent de partout, des thérapies qui vous aident à vous sentir bien dans votre peau à condition de laisser votre âme à la porte, du nouveau peuple élu auquel un Dieu, qui ressemble à Ronald Reagan, a promis l'empire du monde.

Parlez-moi de l'éclat des fusils, de la faim des laissés-pour-compte de l'opulence, de la violence tapie dans les rues sales des grandes métropoles, des vertus de la « *Moral Majority* » et des états d'âme de Pinochet.

* Vu sur une plaque d'auto, Gloucester, Mass.

Redites-moi les charmes de l'« *American way of life* » dans les bidonvilles de Sao Paulo, le miroitement de ce paradis du clinquant promis aux peuples dociles que l'on a la délicatesse de nourrir de traductions du Reader's Digest.

Racontez-moi les rêves en carton-pâte, sur écran technicolor, qui dépouillent les peuples de leurs propres rêves, le mépris des autres cultures et ce mélange d'arrogance et de stupidité qui règne au pays de Dallas. (Parfois le Mal, celui qui obsédait Hawthorne et Melville, revient hanter les descendants des Puritains mais Jaws a remplacé Moby Dick...)

Parlez-moi du déracinement des vagues successives d'immigrants, de ce pays sans mémoire où les bulldozers nivellent la conscience historique, de la course éperdue sur les autoroutes, de Jack Kerouac à Easy Rider, et de tous ces écrivains qui ont fui en Europe le « cauchemar climatisé ». — Que cherchait donc Henry Miller sur les routes poudreuses de Grèce ?

Parlez-moi de cette matrice et de ce point d'aboutissement de la folie technologique de l'Occident, de cette idéologie omniprésente qui nous fait prendre nos réalités pour des désirs, de ce vaste supermarché des contestations à rabais où le dernier prêt-à-penser est déjà emballé dans le cellophane.

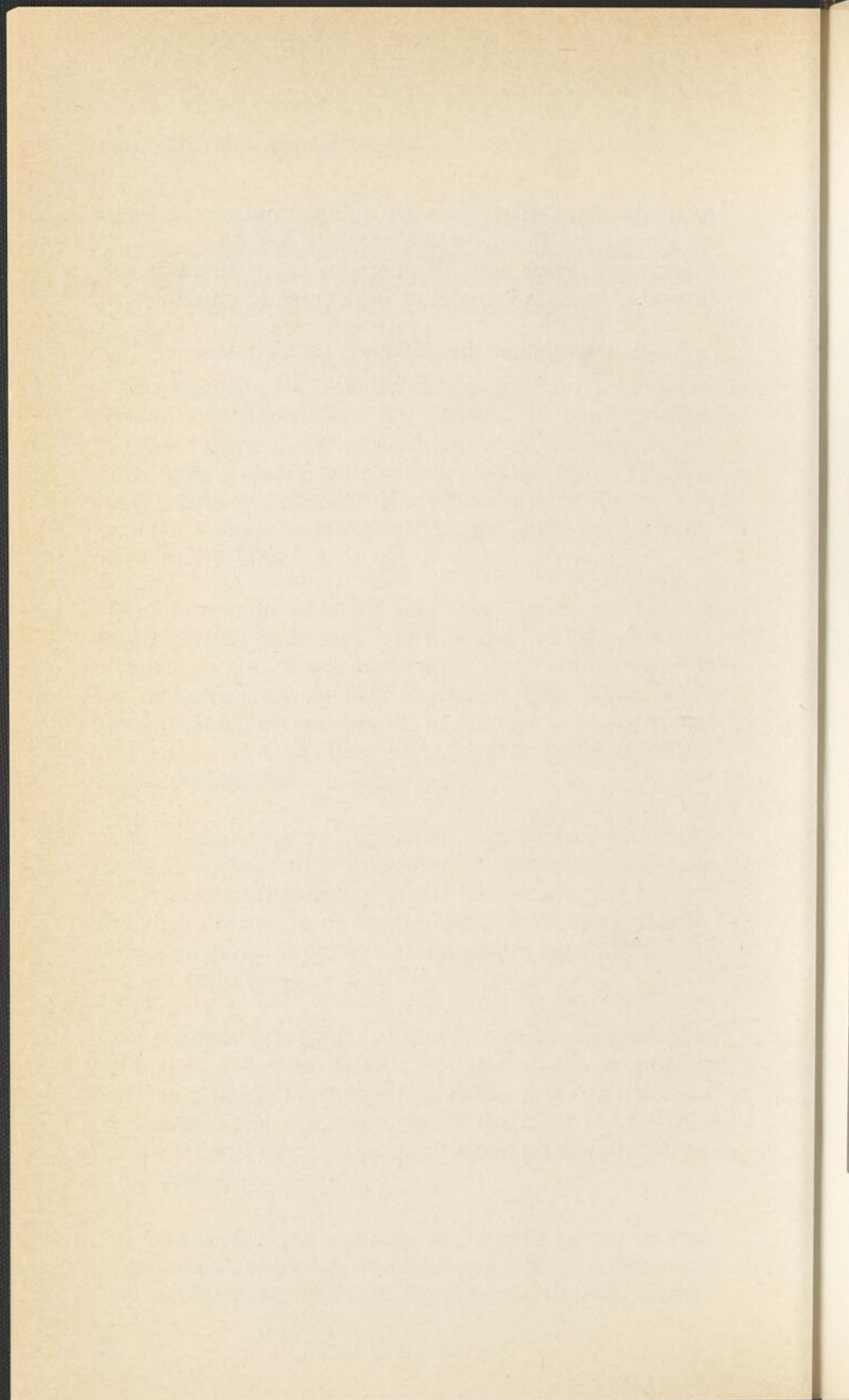
Là-bas même la mort, surtout la mort, maquillée sous les néons, a l'air artificielle. Qu'irait d'ailleurs faire la mort au pays de l'éternelle jeunesse ? À vie artificielle, mort artificielle. La mort maintenant c'est cette vieille femme en noir agenouillée au chevet d'un paysan d'Amérique centrale.

Il faudra plus qu'un sorcier yaqui pour sauver ce pays et nous avec, colonisés tranquilles gavés de consommation, admirateurs naïfs du Progrès, adorateurs respec-

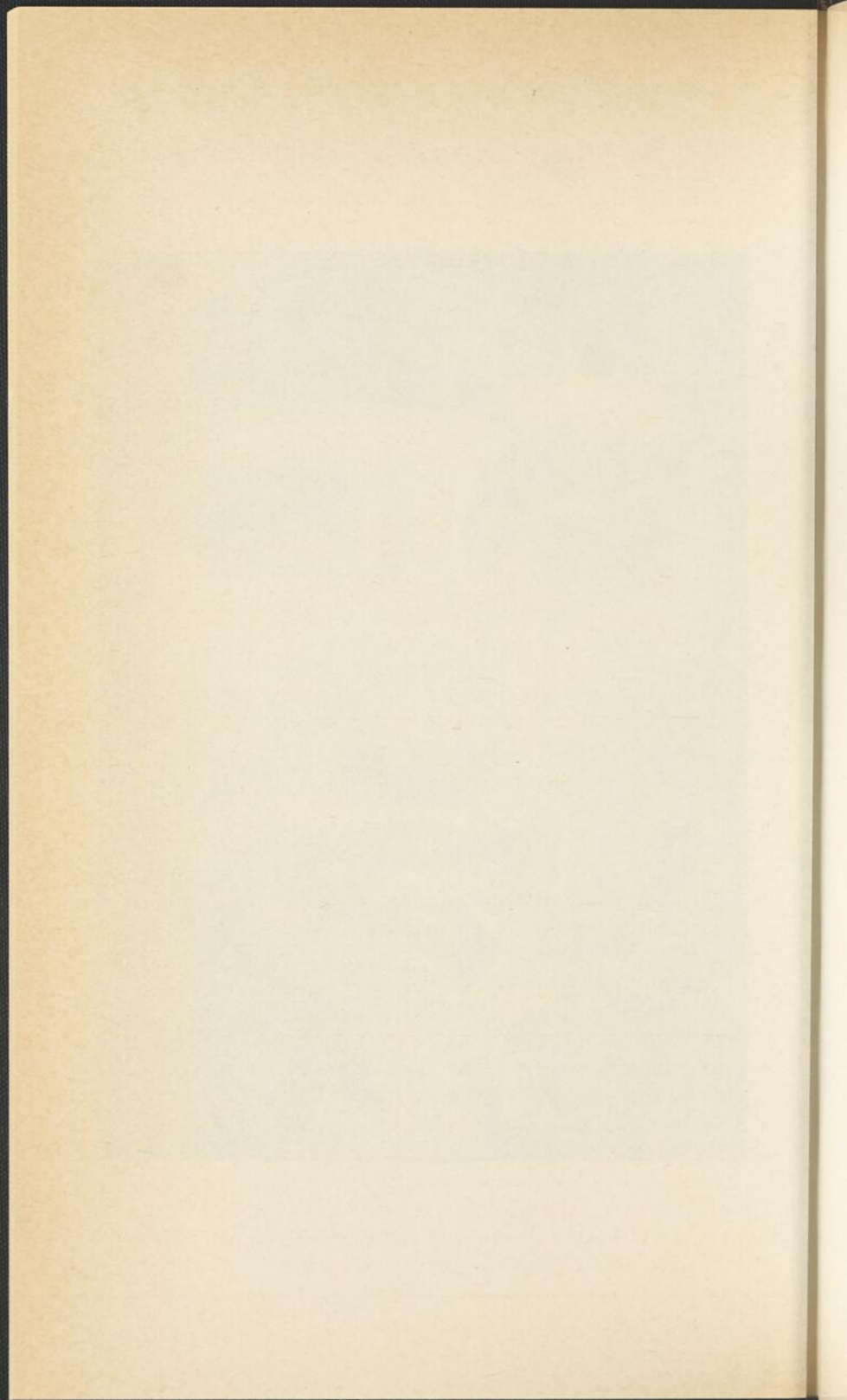
Les deux visages de l'Amérique

tueux du dieu Dollar. Peut-être qu'un grand vent se lèvera un jour et soufflera, de la Cordillère des Andes jusqu'à nos rivages, pour nous réapprendre la saveur de la vie, le vrai visage de la mort et la nécessaire pauvreté.

Au fait, comment disiez-vous ? La Californie...







Madeleine Monette

Le Maillot (extrait)

Deux vacanciers sont à la recherche d'une jeune femme qu'ils voient chaque jour sur la plage. Après avoir parcouru en tous sens un village de la côte est des États-Unis, ils la trouvent enfin.

Les rues du village étaient désertes, sauf ce tronçon de la rue principale où les voitures allaient et venaient, se garaient un moment devant les magasins puis repartaient. Les automobilistes y suivaient au doigt et à l'oeil les directives des agents de la circulation, de ces femmes aux uniformes mal coupés et aux cheveux tassés dans des casquettes trop petites, mais des coups de sifflet n'en transperçaient pas moins, à tout instant, la chaleur comme des vrilles. Les mains croisées derrière la tête, Louis se laissait conduire en promenant un regard désintéressé sur les trottoirs et les parcs de stationnement. Il n'avait, de toute évidence, pas envie de prendre part à une recherche intensive, et il se montrait juste assez attentif pour que son ami n'ait rien à redire.

« Tu crois qu'elle nous attend ? » a demandé celui-là, brisant le silence où il s'était enfermé jusqu'alors comme s'il avait réfléchi à quelque fantaisie ou stratagème.

Louis a détourné la tête, et pendant un long moment il a regardé par la fenêtre de la portière.

En quittant la plage ils avaient roulé droit devant eux, d'abord à pleine vitesse puis de plus en plus lentement. À la première bifurcation ils avaient hésité, choisi d'explorer le village plutôt que la campagne environnante et pris à gauche. Ils venaient maintenant de s'engager dans une allée transversale et, n'eût été le vent qui s'engouffrait dans la voiture, agréablement chaud, chargé de vapeurs d'eau et d'odeurs de sel, ils se seraient crus dans la banlieue quelconque d'une petite ville quelconque. Ayant traversé la voie de chemin de fer, ils sont arrivés par inadvertance dans le quartier noir qui alimente la région en domestiques et jardiniers. À peine y avaient-ils piqué une pointe qu'ils ont rebroussé chemin, pris d'une peur irraisonnée.

Ils ont tourné encore et encore, au gré de leurs impulsions plutôt qu'en quadrillant le terrain ou en suivant un plan systématique. Ils étaient un peu perdus et se demandaient s'ils avaient une chance de trouver la Volkswagen là où ils la cherchaient, mais puisqu'ils avaient déjà inspecté les espaces de stationnement réservés aux clients des hôtels, ils n'avaient plus qu'à explorer les parties non commerçantes du village où peut-être la jeune femme avait loué une chambre.

Les bungalows blancs et les *ranch houses*, ces longues habitations sans étage, au toit peu élevé, se succédaient en enfilades toujours plus dépaysantes à force d'uniformité. Ni haies ni clôtures ne bordaient les terrains, et les maisons étaient assises sur de vastes pelouses rasées, leurs façades entièrement exposées à la rue. On devait y

vivre au vu et au su de tout le monde sans avoir rien à cacher, ou alors en développant des ulcères.

Propulsés par des arroseurs automatiques, de longs jets d'eau tournaient à ras de sol, tracés aurait-on dit par des aiguilles en constante rotation, ou montaient en éventail puis se repliaient sur eux-mêmes en oscillant d'un côté et de l'autre ; se brisant en fine poussière sur l'herbe serrée, grasse et imbibée, ils remplissaient le silence de froissements irréguliers, cent fois plus doux que le cri stridulant des cigales mais ponctués ici et là de déclics rapides. Dans ces rues où ne circulaient que de rares voitures, il n'y avait pas d'autres signes de vie. Tout y respirait l'ordre et l'aisance, non pas la richesse mais le confort modéré, soigneusement réglé sur celui du voisin.

Bien qu'il y reconnût les paysages de son enfance, Louis sentait que sa présence était déplacée, constituait en elle-même une sorte d'infraction. À la fois rétif et résigné, il avait le sentiment de se laisser entraîner dans une situation douteuse et il appréhendait ce qui allait se passer. S'il avait l'air assombri de ces enfants qu'on trimballe sans leur demander leur avis, son ami avait plutôt la mine résolue et dégoûtée de ceux qui ont prétendu raffoler d'un mets nouveau et se croient ensuite forcés de tout avaler. Louis en avait assez des plaisanteries qui tombaient à plat, ne suffisaient pas à leur rappeler que cette équipée n'avait rien de sérieux et accentuaient leur malaise au lieu de le dissiper, mais il prenait patience en espérant qu'ils abandonneraient bientôt leurs recherches.

Ils ne comptaient plus depuis longtemps les Bambi de plâtre peint, les cygnes roses et les enfants noirs portant casquette et canne à pêche qui ornaient une pelouse sur deux, lorsqu'ils ont aperçu la Volkswagen jaune. Elle était stationnée devant une maison d'apparence plus ancienne que les autres, mais bien entretenue, aux bar-

deaux naturellement colorés par les intempéries et à l'arrière-cour fermée d'une clôture de lattes sans jour. Ils se sont arrêtés de l'autre côté de la rue à une bonne distance de cette maison, et Louis s'en est vaguement inquiété.

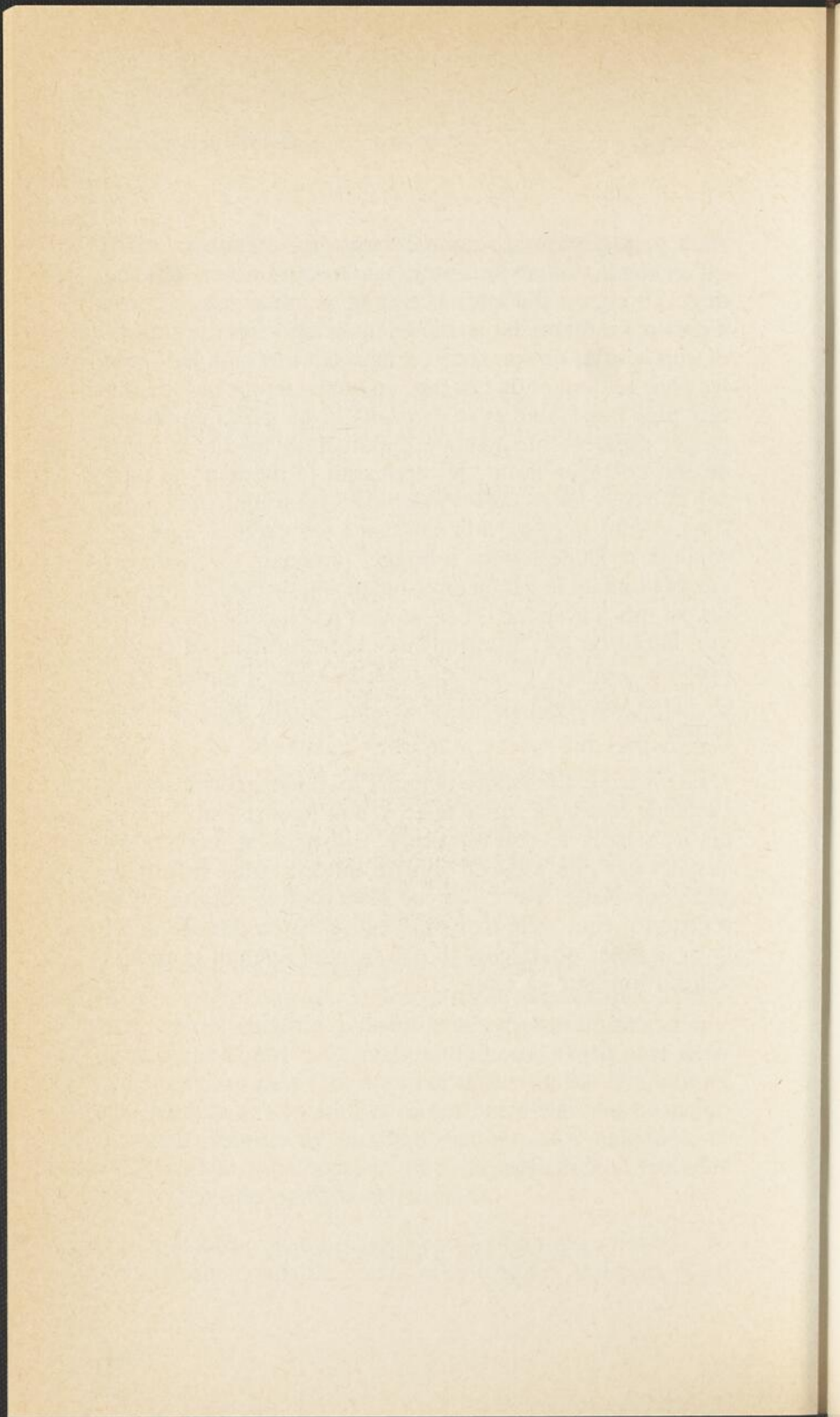
Brouillée par les crépitements d'une radio, une chanson d'amour aux notes traînantes et aux crescendo forcés montait d'un jardin des environs. Tandis qu'il marchait sur les talons de son ami et que son coeur se mettait à battre sans qu'il sût exactement pourquoi, Louis a eu l'impression que la musique se rapprochait. Au bout d'une échappée de gravier où plusieurs voitures auraient pu tenir pare-chocs contre pare-chocs, une petite porte était découpée à même la clôture. Elle a cédé sous une simple pression de la main, et du coup la jeune femme leur est apparue au milieu d'un carré de verdure bien tondu et bien peigné, bordé de plates-bandes mauves et blanches et odorantes. Elle était assise sur une chaise longue au matelassé épais, lourdement fleuri, une bouteille de Pepsi et une radio portative à ses côtés. Les jambes et les bras complètement détendus, les pieds écartés avec abandon et les mains ouvertes près de ses cuisses, paumes en dessus, elle ne s'offrait à leurs regards ni tout à fait de dos, ni tout à fait de profil.

Interdits, comme si après l'avoir cherchée tout ce temps ils avaient été surpris de la trouver là, tranquille ou peut-être même assoupie, ils sont restés un instant dans l'embrasure de la porte. Le menton de Louis s'était posé délicatement, un peu à la manière d'une feuille d'automne, sur l'épaule de son ami, et ce dernier n'avait pas bronché. Le jeune femme ne semblait pas les avoir entendus, et ils n'osaient plus respirer tant ils hésitaient à troubler cette scène de parfaite relaxation.

Louis aurait voulu qu'ils s'enfuient à toutes jambes, en échangeant coups de coude et bourrades amicales et en

riant peut-être aussi, comme lorsqu'ils étaient jeunes et qu'ils réussissaient un bon coup, mais son ami donnait déjà des signes d'impatience et ne semblait pas disposé à partir. Les mains ramassées dans les poches appliquées et trop courtes de son short, il haussait très haut les épaules pour se donner du courage en même temps qu'une stature plus imposante et se dressait sur les pieds en faisant passer rapidement, presque imperceptiblement, le poids de son corps en avant ; il repoussait le moment de faire son entrée et les os de ses mâchoires lui roulaient nerveusement sous la peau, à la naissance des oreilles. Lorsque soudain la jeune femme a bougé, ramenant un pied vers elle et pointant le genou en le balançant de côté et d'autre, il s'est mis à avancer : il ne voulait pas qu'elle les découvre, aurait-on dit, avant qu'eux-mêmes n'aient pu la surprendre. Louis a écarté les bras en signe d'impuissance et, après quelques secondes de flottement, lui a emboîté le pas.

La porte s'est refermée derrière lui dans un bruit sourd. La jeune femme a sursauté et, pliant le corps sur le bras de sa chaise, elle s'est retournée. Elle a dû les reconnaître aussitôt car elle a eu un sourire indécis, plus surpris et gêné que flatté. Puis, l'air de s'en vouloir comme si le réflexe lui était venu trop tard, elle s'est empressée d'enlever la pince qui dégagait son front et retenait sa frange toute droite sur sa tête.



Pierre Nepveu

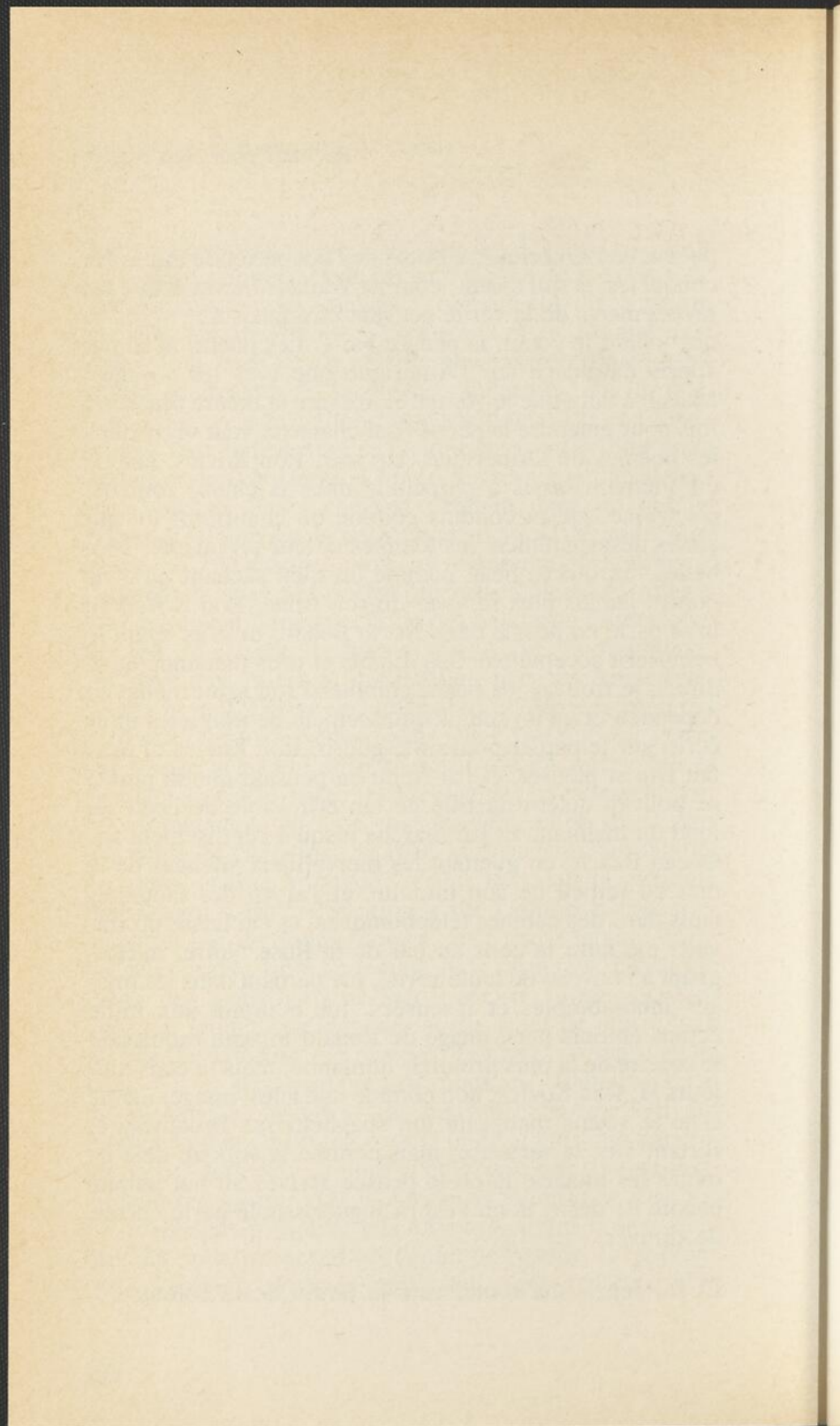
Récitatif pour Ron Kovics

This is America calling. Ronald Reagan fait un sourire à la caméra en actionnant le levier de son nouveau jeu vidéo Star Wars, et la gagnante du gros lot de « The Price is Right » entre en état de lévitation tandis que le public prie en battant des mains : « God Bless America ». C'est l'appel de l'Amérique mais j'entends d'autres voix, celles de la pensée qui chante et ne rompt pas, Emerson proclamant à Harvard, en 1837, le souverain pouvoir de l'esprit actif et créateur, celle de William Carlos Williams qui traverse la banlieue triste de Paterson et dit : « C'est l'esprit/l'esprit seul/qu'il faut guérir/avant que survienne/la mort/et la volonté/redevient un jardin », tandis que son jeune concitoyen Allen Ginsberg raconte qu'il a trouvé l'enfer au fond de l'esprit et s'écrie, parvenu à l'autre bout du continent, devant la baie magnifique de San Francisco : « Moloch ! Solitude ! Saleté ! Laideur ! » L'Amérique n'en finit plus de vivre le combat absolu du bien et du mal, de la manière la plus stupide quand il ne s'agit que d'un manichéisme idéologique, et de la manière la plus noble quand il s'agit de la vie et de la mort de l'esprit. This is America calling. « La terre est brève/et l'angoisse absolue/et les blessures nombreuses, et puis après ? », chante doucement la très ancienne et très neuve

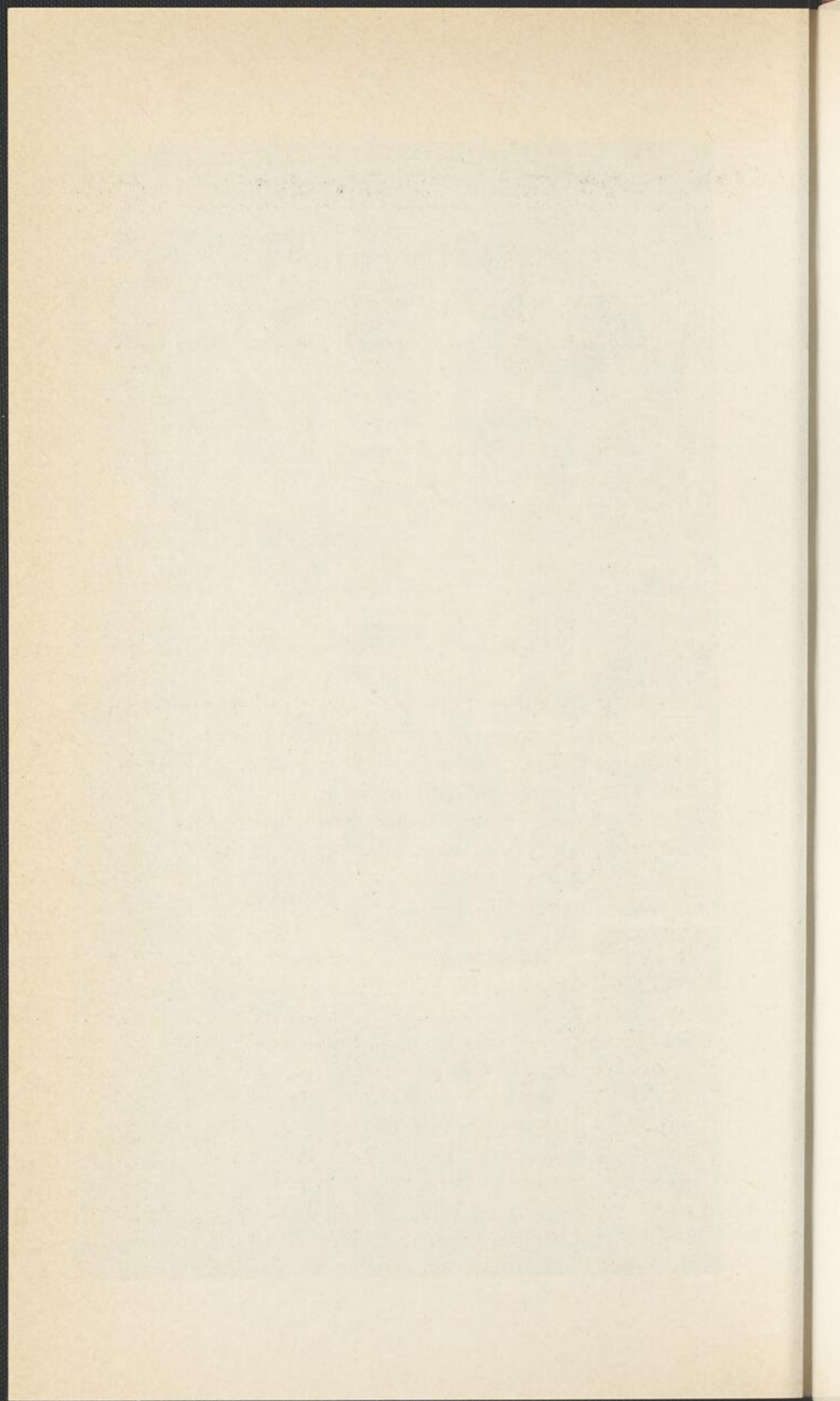
Emily Dickinson dans sa maison de Amherst. L'esprit guérira-t-il jamais ? Dans les montagnes de la région de San Francisco, des anciens combattants du Vietnam attendent encore l'ennemi, l'arme à la main. Le mal n'est jamais loin, aux U.S.A. Est-ce par hasard que les deux grands fondateurs de la poésie moderne y ont évolué, l'un, Eliot, vers le catholicisme traditionnaliste et l'autre, Pound, vers le fascisme ? Quelque part, au milieu de la laideur et de l'obscénité, l'Amérique rêve à la pureté perdue, absolue. Trois chevaux détalent dans un pré de l'Ohio, c'est janvier, la neige fond au soleil de midi. Une image de l'Amérique, pure, parfaitement insignifiante. J'entends la voix des poètes qui rassemblent ces images et construisent l'immense livre des haikus de l'Amérique. Recueil de choses, de faits divers. « De ces fragments, j'ai étayé mes ruines », disait Eliot, parti en Angleterre. Contre le mal, l'image est une solution. Mais ce n'est pas suffisant. J'ai traversé les images de l'Amérique et je n'ai pas trouvé la pureté et mon esprit n'a pas guéri. Sur la grande place d'El Paso, les Mexicaines se racontent leur vie ou méditent, ivres de vent, de sable et de soleil. Sur une route de l'Arizona, un Noir se détache d'une famille de cactus et lève le pouce, et plus tard, sur la plage de San Diego, il dit : « So, this is the California dream. » Dans un bar de Santa Monica, une jeune femme qui a bu m'embrasse frénétiquement puis disparaît. Devant le Palais des Beaux-Arts de San Francisco, étrange colonnade sur laquelle se languissent des filles de pierre, une femme de San José me parle de la mort, du mal qu'elle nous fait et des manières de nous en défendre. « J'ai dormi avec la beauté », dit Lawrence Ferlinghetti qui marche autour de l'étang sous la pluie et plus tard encore, sur la rue Jefferson, un mime embrasse une femme invisible et me sourit. This is America calling et je sais que les images ne prévalent pas toujours contre la bêtise, et qu'elles nourrissent parfois l'enfer de l'esprit. C'est pourquoi j'entends d'autres voix, qui sont l'interminable

poème de l'Amérique, au-delà de l'épopée et de toutes les conquêtes, et qui disent, comme Wallace Stevens, que les ravissements de la vérité peuvent être fatals à la vérité et que « dans le coeur, la pensée bat ». Les poètes m'en ont appris davantage sur l'Amérique que tous les voyages. Mais il a fallu que je voyage et m'égare et meure plusieurs fois pour entendre la pensée qui chante et veut vivre dans les poèmes de l'Amérique. Un soir, Ron Kovics, éclopé du Vietnam, assis à perpétuité dans ta chaise roulante électrique que tu conduis comme un chauffard, toi qui aimes désespérément les femmes et leur dit qu'elles sont belles, toi qui es beau comme un dieu sachant qu'il ne pourra jamais plus se lever de son trône, Ron Kovics tu m'as parlé en poésie dans North Beach, tu m'as tendu le manuscrit accepté par City Lights et m'as demandé de te dire si je trouvais ça beau, comme si ton salut même en dépendait et qu'un seul acquiescement de moi à tes mots écrits sur le papier pouvait te guérir, Ron Kovics tu m'as fait rire et pleurer, et j'ai frémi en pensant que ta pureté ne pouvait qu'être la fille de ton effroyable descente au fond du malheur. Et j'ai marché jusqu'à l'épuisement sur Ocean Beach, en guettant les merveilleux silences de la mer au milieu de son tumulte, et j'ai vu des fantômes tapis dans des cabines téléphoniques, et j'ai laissé un travesti me faire la cour au bar de la Rose Noire, m'éloignant à nouveau de toute vérité, me perdant dans les images innombrables et insensées, me heurtant aux mille écrans éblouis par l'image de Ronald Reagan esquissant le sourire de la plus profonde humanité, mais tu étais toujours là, Ron Kovics, non comme une autre image, même si je te voyais mangeant ton spaghetti sur Broadway et flirtant avec la serveuse, mais comme la voix au-delà de toutes les images, là où la pensée arrivée au but palpite encore de désir, là où l'esprit inguérissable parle encore de trouver.

Et j'ai repris ma route, vers le jardin de la volonté.







Un travail de taupe : écrire avec un stigmaté de migrant

Écrire, c'est dire. Dire, c'est d'emblée vouloir tout dire. Tout dire ne poserait pas tellement de problème, si on savait quoi dire et le saurait-on, il resterait un problème de taille : comment dire, tout dire quand ce que l'on a à dire, refuse le dire ? Peut-être, au bout du compte, n'écrit-on que pour essayer, maladroitement, de tenter de dire et s'apercevoir, dans le pire des cas, que l'on a absolument rien à dire, ou tout au mieux qui n'ait été déjà dit.

L'écrivain argentin Jorge Luis Borgès a écrit un texte, en 1939, qui fait partie d'un recueil de nouvelles, *Fictions* paru en 1957. Dans cette nouvelle, *Pierre Ménard, auteur du Quichotte*, Borgès imagine un auteur français qui s'efforce d'écrire un Don Quichotte et finalement n'a pu que réécrire le chef-d'oeuvre de Cervantès dans toute sa littéralité. En lisant ce texte, on a l'impression que Borgès remet en question la notion d'originalité. Pour lui, tout se passe comme si écrire ne serait que réécrire, écrire une nouvelle fois ce qui a déjà été écrit. Dans *Les Mots*, autobiographie partielle, Jean-Paul Sartre s'étend longuement sur l'idée selon laquelle on devient écrivain par pur et simple imitation.

En ce sens, écrire est à la fois pour moi lecture et réécriture. Aujourd'hui, je tenterai de dire un Antillais vivant au Québec depuis tantôt vingt ans et qui essaie d'écrire. Vivre le déracinement signifie avant tout être hanté par le pays natal et en même temps creuser inlassablement comme une taupe presque aveugle, d'interminables galeries pouvant éventuellement servir d'abri et de retraite. Élever une voix minoritaire dans une littérature elle-même minoritaire, c'est soulever le rapport ambigu que l'écrivain entretient avec la politique, c'est établir une démarcation fondamentale entre écriture de terroir et écriture de territoire.

Sur cette voie, nous ne sommes pas seuls et l'on connaît quantité d'écrivains qui vivent cette situation. On les entend souvent s'expliquer sur plusieurs facettes de leur vie et entre autres, sur cette forme de schizophrénie qu'est le déracinement, l'exil, la migration. Beaucoup d'entre eux, en ont fait le socle même de leur esthétique.

L'oeuvre littéraire ? champ d'exploration

Il ne faut en aucun cas considérer l'oeuvre littéraire comme une autobiographie. En ce qui me concerne, je trouverais cela indécent de raconter ma vie. D'ailleurs, je ne l'ai jamais trouvée assez intéressante pour qu'elle vaille la peine d'être contée. L'oeuvre littéraire, le roman surtout n'est pas non plus, une oeuvre sociologique. Bien que je sois sociologue de profession, les oeuvres de création qui me renvoient à une lecture primaire du social m'ont toujours ennuyé. Ce qui se passe actuellement en Haïti ou dans quelque'autre coin de la planète, la torture, la mort blanche, les camps de concentration, tout le monde aujourd'hui le sait et dans ce domaine, la télévision en direct, dame le pion, et de plusieurs coups, aux romanciers. Révéler une part inconnue de l'être tel devrait être l'objet de la littérature. Certes, l'écrivain est citoyen du monde ; il a droit de gueule, de vote, droit à

l'engagement, à l'enrôlement dans des partis ou des organisations politiques. L'époque de mon adolescence, je me réfère à la décennie 50/60, a été dominée par les discussions sur les rapports entre écriture et politique. Dans les profondeurs du sous-développement où je vivais je peux affirmer sans crainte de me tromper que cette question nous aveuglait au point de préférer la lecture d'écrivains mineurs engagés à Tolstoï, Flaubert ou Proust. Il a fallu attendre que Roger Garaudy, alors qu'il était encore membre du bureau central du Parti communiste, publie *D'un réalisme sans rivage* pour que nous commencions à fréquenter timidement Kafka ou St-John Perse. Bref, cette génération à laquelle j'appartenais pourrait se définir comme celle qui voulait que la littérature soit une arme au service de la politique et du social. Aujourd'hui beaucoup d'eau a coulé sous les ponts. Je me préoccupe encore de la chose politique, mais j'avoue autrement. Je ne brouille plus les cartes. Réfléchir sur les questions politiques, faire de la littérature constitue pour moi deux opérations nettement distinctes. Confronté à ces deux ordres de problèmes, j'ai tendance instinctivement à les séparer, encore que je me trouve face à deux inconnus : le vide d'un projet politique, la perspective d'un projet littéraire. Ce qui me porte à croire que je reste conscient du noeud constitué par les rapports entre politique et littérature, noeud contre lequel, j'ai achoppé pendant toute mon adolescence et qui est loin d'être dénoué. Mes pieds se prennent encore dans ces vieilles fibres enchevêtrées. À la réflexion, prétendre comme le faisait par exemple le romancier haïtien J.S. Alexis, que la littérature doit illustrer une vérité déjà possédée par la politique et le social, croire que l'ensemble des valeurs de la politique et du social vient avant, que la littérature doit simplement y puiser ses données, est erroné. Cette opinion impliquerait une conception de la politique et du fait social comme objet fixé une fois pour toutes, interchangeable. Cette conception serait désastreuse et pour le fait social et pour la politique. Elle l'est également pour la littérature qui dans cette perspective ne serait qu'ornement,

breloque. Et même quand on tente de sauver sa fonction de pédagogie politique, le risque est grand de perdre sur les deux tableaux : on fait de la mauvaise littérature et de la fausse politique.

Erronée serait aussi une conception de la littérature, recueil de vérités humaines éternelles que trop souvent la politique met au rancart. Le rôle de la littérature consisterait alors à les lui remettre en mémoire. Mais, répéter inlassablement, sous des formes variées des vérités dites éternelles, n'est-ce pas là, encore une fois, réduire la littérature à n'être qu'un instrument ? Cet aspect, à première vue, utile et séduisant, ne serait-il pas en fait nuisible et aliénant tant pour la littérature que pour la politique ?

À ce point de mon interrogation, il conviendrait de jeter un regard sur mon cheminement esthétique de faire la part de mes héritages culturels et de mes acquis personnels.

Mes racines littéraires ? Un rapide coup d'oeil sur la littérature haïtienne permet de comprendre, que, derrière le défilé des écoles, de 1804 à 1960, elle semble n'avoir qu'une prétention, celle de représenter la conscience de la formation sociale : refus de s'associer au cynisme des gouvernements successifs, critique féroce des classes dominantes et régnautes, exaltation de l'avènement d'un autre pays. À la mauvaise conscience des classes dominantes et régnautes, l'écrivain a opposé une autre vision : celle de la bonne conscience. Exemple, en ce sens, l'oeuvre de Fernand Hibert, de Cinéas, de Roumain, d'Alexis : moment nécessaire d'une littérature en quête d'elle-même et d'un autre pays.

Mes acquis ? À partir de 1960, la dictature de Duvalier, l'exil qui s'ensuit annonce une ère nouvelle, une prise de conscience que la littérature ne peut plus prétendre donner un enseignement positif sans être hypocritement con-

solatrice, désuète. L'écrivain ne peut être que témoin du moment présent, du point où nous en sommes. Des disciplines nouvelles, la linguistique, la théorie de l'information, la sociologie de la communication, l'anthropologie, la sémiologie ; l'étude structurelle des mythes, un usage nouveau de la psychanalyse et du marxisme, tels sont les instruments dont peut aujourd'hui disposer l'écrivain pour déconstruire et recomposer l'objet littéraire à partir de ses éléments premiers. Le nouveau roman nous a appris le langage de la rupture : rupture avec la linéarité de l'espace et du temps, rupture avec le populisme, rupture avec le héros moralisant... Que devient alors la littérature ? Qu'est-ce qu'elle peut faire ?

Tout ceci pose le problème de l'efficacité de la littérature, son pouvoir, sa capacité d'intervention. Que peut la littérature contre un enfant qui meurt de faim ? Sartre se l'est demandé pendant longtemps et avait fini par avouer à la fin de sa vie qu'il avait pris sa plume pour une épée mais qu'il était parvenu à mesurer l'étendue de son impuissance. Rumeur du vent mais aussi paroles des grands fonds. Là est le paradoxe de la littérature. À la conception de la littérature reflet du réel, expression naïve des sentiments personnels, outil de conscientisation, on pourrait opposer celle de la littérature comme jeu mais ce serait tomber dans l'excès contraire, méconnaître le pouvoir de l'inconscient qui souvent fait dire à l'auteur ce qu'il n'avait pas l'intention de dire. L'exemple de Balzac dans ce domaine est connu. De plus, l'oeuvre n'appartient pas totalement à son auteur. Il est constitué d'éléments empruntés à la collectivité. Avec d'autres mots, d'autres signes, une nouvelle construction verbale, l'auteur les lui restitue. C'est ainsi qu'une littérature parvient à faire entendre ceux qui sont muets, ceux qui restent anonymes que le langage politique se refuse à nommer et tente même parfois d'exclure.

Exploration donc de l'existence, écrire ce n'est pas seulement signifier c'est arpenter, cartographier des contrées

inconnues, capturer des codes secrets, augmenter leur plus-value, assurer un double mouvement de déterritorialisation et de reterritorialisation qui pousse toujours plus loin. Agencement et réagencement d'images, d'affects, de flux sociaux toujours en connexion avec d'autres agencements ; une machine, telle est l'oeuvre littéraire dans son achèvement. Une machine bien huilée, sans frottement de bielle, sans grincement.

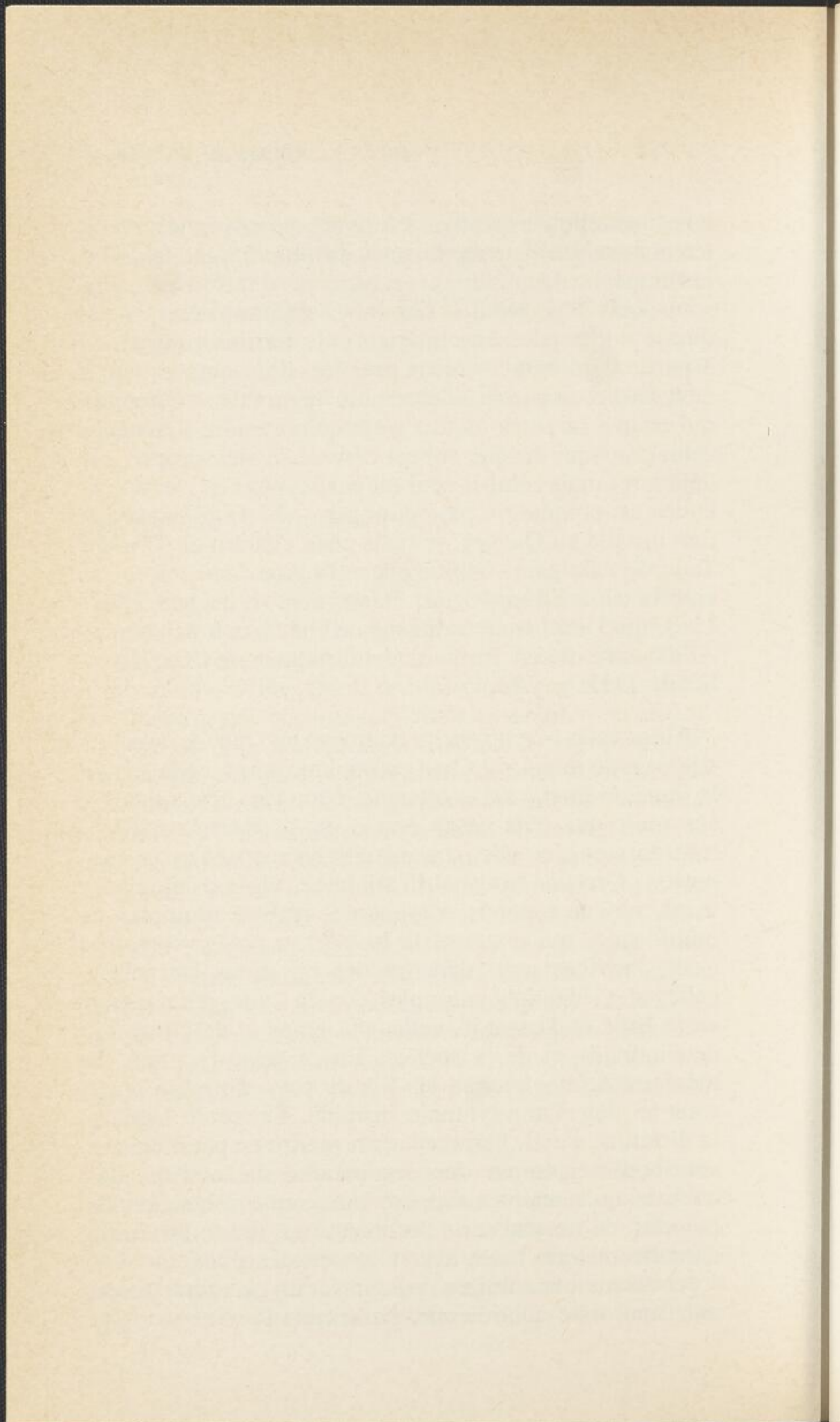
L'appropriation d'un territoire

L'oeuvre littéraire s'enveloppe de trois couches de significations qui réfèrent chez l'écrivain au savoir, à l'expérience vécue et à l'imagination. Sous un ensemble d'objets, d'évènements facilement identifiables, immédiatement perceptibles. Dans la configuration des lignes et des couleurs qui constituent l'histoire au premier degré dans un roman, se cache une série de significations secondaires. Par exemple, au sortir de l'adolescence, un jeune homme essaie de comprendre la mort de sa mère survenue, il y a une dizaine d'années. Cette image de la mère, il la cherche d'abord en lui-même et autour de lui. Ce jeune homme n'est autre qu'un nouveau Narcisse, image éternelle de la contemplation de soi, de la quête d'identité ; une suite d'images, d'allégories circonscrivent alors le roman. Mais ces références littéraires resteraient stériles si cette exploration iconographique n'était fécondée par des conditions historiques spécifiques. L'oeuvre devient ainsi un lieu de répercussions des attitudes, des façons de sentir, de penser et des manières d'agir d'une époque.

Le roman devient la recherche du temps perdu, temps individuel, temps collectif. Je ne connais pas de véritable romancier dont l'ambition n'ait été de tenter de saisir le lien entre le moment présent et le passé le plus lointain, entre l'instant du présent et les profondeurs abyssales du temps, de la tradition, des mythes et de la culture. Placé

dans une telle perspective, l'écrivain qui se replie sur son terroir tue son oeuvre, lui met du plomb dans les ailes et l'empêche de quitter la pesanteur pour retrouver « l'insoutenable légèreté de l'Être ». C'est pour cette raison que je milite pour une littérature de territoire qui étend à partir d'un enracinement premier, d'un humus matriciel, fertile, sa parole à l'ensemble du monde. « L'homme qui trouve sa patrie douce n'est qu'un tendre débutant ; celui pour qui chaque sol est comme le sien propre, est déjà fort ; mais celui-là seul est parfait pour qui le monde entier est comme un pays étranger ». Moi qui suis Haïtien installé au Québec, je tiens cette citation de Tzvetan Todorov, Bulgare habitant en France, qui, lui, l'a empruntée à Edward Said, Palestinien vivant aux États-Unis, qui l'avait trouvée lui-même chez Erich Auerbach, Allemand exilé en Turquie. (*La Conquête de l'Amérique*, Seuil, 1983, p. 253.)

Alors, qu'est-ce qu'écrire pour moi au Québec, avec un stigmate de migrant ? C'est en quelque sorte me tenir sur la ligne de fracture d'une langue ébranlée, déterritorialisée mais qui sans cesse essaie de se reterritorialiser, transportant avec elle, son incontinence et ses excès tropicaux. Certains trouvent là faiblesse, visée d'éblouissement, moi je réponds polyphonie, réalités multiples et multiformes qui convient le lecteur au rendez-vous des grands mythes pour débattre des questions éternelles, celles des identités multiples, de la lutte permanente entre Eros et Thanatos, celles du temps et de l'histoire, de l'individu et de la société. En ce pays d'accueil, la mémoire éclatée recoud les fils du pays d'origine placé sous le joug d'une tyrannie insipide. Écrire au Québec la dictature, l'exil, l'errance, c'est mettre en parallèle des sols bouleversés par des occupations successives, des cultures qu'à maintes reprises on a tenté d'étouffer, de museler, de normaliser. C'est mettre en relief, un destin d'intellectuel en butte à la violence des pouvoirs, une « pensée toujours obligée de se frayer un chemin à travers une contrainte quotidienne, harassante »...



Entrevue avec Flavio Aguiar

De Sao Paolo à Montréal : circuits littéraires

Écrivain et professeur à l'Université de Sao Paolo, Flavio Aguiar a séjourné deux ans à l'Université de Montréal, de 1980 à 1982, dans le cadre de recherches postdoctorales. Il termine actuellement une traduction de L'Homme rapaillé et a collaboré aux revues Études littéraires et Dérives (Nouvelles brésiliennes). L'entrevue qui suit a été faite à Montréal par Lise Gauvin en octobre 1983.

L.G. Quelle perspective de la littérature québécoise avais-tu avant de venir ici ?

F.A. Je dois avouer qu'avant de venir, je ne savais à peu près rien de la littérature québécoise, ni même du Québec. Le Québec était pour moi une montagne avec des sapins, une police montée à cheval, et un peu de neige. Au pied de la montagne, il y avait une ville — je ne savais si elle était petite ou grande — où avaient eu lieu les Jeux olympiques, l'Expo, et où des gars un peu fous faisaient sauter les boîtes aux lettres. J'avais aussi la vague impression que la

littérature y était quelque chose d'important car j'avais assisté à des conférences, à Sao Paolo, sur cette littérature. Je terminais une thèse sur la formation du territoire imaginaire national dans la littérature brésilienne et j'avais l'intuition que je trouverais ici des conditions analogues à celles du développement de la littérature au Brésil, malgré un cadre socio-politique et économique différent. Je me demandais comment était ou avait été perçu, au Québec, la situation de dépendance culturelle.

Identités

L.G. Est-ce que tu dirais qu'aujourd'hui le Brésil a vraiment réglé son problème d'identité comme littérature nationale ?

F.A. Je ne peux dire absolument que c'est une question réglée. Ce que je sais, c'est qu'au Brésil, il y a déjà un bon moment que personne ne doute de l'existence d'une littérature brésilienne. Quand nous sommes arrivés à la fin du 19^e siècle, la littérature brésilienne avait déjà réussi à arriver à sa maturité, si l'on peut dire. C'est le moment où les premières histoires de cette littérature sont écrites par des Brésiliens, où vraiment la littérature brésilienne se rend compte qu'elle est devenue une institution au sens complet du terme. La transformation d'une littérature coloniale — c'est-à-dire d'un chapitre de la littérature portugaise — en une littérature autonome s'est opéré au tournant du 18^e siècle et du 19^e siècle, avec le passage du néo-classicisme qu'on appelle en portugais l'arcadisme au romantisme ; quand le romantisme s'accomplit au Brésil, il cède le pas au réalisme et au naturalisme. Même si ça nous portait toujours à suivre une mode étrangère, importée, une mode qui venait surtout de la France à ce moment-là, il y avait déjà un réseau suffisant

d'oeuvres qui servaient de point de référence pour ceux qui allaient écrire. Quand les réalistes brésiliens ont « décidé » de faire le réalisme brésilien selon la mode française, ils avaient déjà des modèles romantiques brésiliens à qui s'opposer carrément, c'est-à-dire qu'il y avait déjà l'essence d'une tradition, même pour la nier.

L.G. Ce qui veut dire qu'aujourd'hui, ce qui se passe à Lisbonne n'a plus aucune influence sur ce qui se fait au Brésil ?

F.A. Je pense que la situation de dépendance qu'il y a eue par rapport au Portugal s'est invertie maintenant. Pendant la période coloniale, toutes les nouveautés intellectuelles arrivaient en passant par Lisbonne. Longtemps, les mouvements intellectuels au Brésil étaient des copies un peu décolorées des mouvements intellectuels qui se produisaient au Portugal qui, à leur tour, se produisaient à Lisbonne parfois parce qu'ils se produisaient ailleurs, à Paris, ou je ne sais où. Mais, au cours du 20^e siècle, cette situation s'est transformée à un point tel que maintenant, les Portugais se sentent trop envahis, avec raison je crois, non pas par la littérature brésilienne, mais surtout par la production culturelle de masse au Brésil, le téléroman brésilien, les bandes dessinées brésiliennes et aussi la musique brésilienne. Je dois dire que par rapport à la musique, je n'ai aucune honte de ce qu'elle envahisse d'autres pays, parce qu'elle est très bonne. Si maintenant nous connaissons très peu ce qui se fait au Portugal, nous restons toutefois très attentifs à ce qui s'est passé d'important dans la culture portugaise après le début du 20^e siècle. Les poètes du modernisme portugais sont des influences majeures dans la poésie brésilienne.

L.G. Qu'est-ce que tu as trouvé de significatif à travers tes lectures québécoises ?

F.A. J'ai été un peu frappé par l'insécurité des gens à affirmer la littérature québécoise, par l'insécurité avec laquelle on faisait des références à cette littérature. Je pense que cela vient d'une sensation que j'ai rencontrée ici que la littérature-mère, celle de France, est une littérature écrasante, parce que c'est une des grandes littératures du monde, et cela donne un peu d'insécurité à la littérature-fille. Ce qui est tout à fait le contraire de ce qui arrive au Brésil où parfois nous avons l'impression — je pense qu'il s'agit d'un préjugé — que nous sommes les fils d'une culture de « seconde main », d'occasion, c'est-à-dire de la culture portugaise qui n'est pas une culture majeure, comme la culture anglaise, la culture allemande, la culture française, etc. Je ne pense pas que ce soit un sentiment qui puisse donner des résultats très bons, très fins, mais ça existe. J'ai été frappé aussi par une sorte de fraternité culturelle avec le Québec, particulièrement dans les domaines de la poésie et du théâtre que j'ai étudiés un peu plus profondément. Fraternité d'abord au niveau d'un thème, celui de la quête de l'identité nationale : même si on a réglé la question de la littérature brésilienne en tant que telle, ça ne veut pas dire qu'on a réglé la question de l'identité culturelle. J'ai remarqué aussi une sorte de dédoublement de la modernité dans le domaine de la poésie, et notamment dans celle de Miron, que je retrouve chez les poètes brésiliens. Dans le domaine du théâtre, j'ai remarqué un goût très répandu pour la parodie, pour le comique, pour l'ironie, pour la satire, enfin tous ces genres qui, dit-on, ne sont pas sérieux, et qui dans les deux cultures, ont donné des résultats étonnants. On a une conscience très aiguë, de part et d'autre, du fait qu'on parle une sorte de langage second ; il y a toujours il me semble un autre texte derrière celui qui est dit. D'une certaine façon, on est condamné à faire de la parodie. Et c'est peut-être la façon la plus

créative dont beaucoup d'oeuvres ont été faites au Brésil et au Québec. Donc j'ai été frappé de trouver, si près de New York, un peu de l'Amérique latine. Quand je parle de la poésie québécoise, par exemple, je ne me sens pas trop étranger, comme quand je parle de la poésie française ou allemande.

L.G. Tu as parlé, à propos de la poésie, de dédoublement de la modernité. Peux-tu expliquer ce que tu entends par cela ? De quelles oeuvres s'agit-il ?

F.A. Le poète qui m'a surtout intéressé, c'est Miron. Je ne dis pas cela pour nier la qualité des autres, car il y a plusieurs poètes québécois que j'admire beaucoup. Je pense d'ailleurs qu'un des traits culturels du Québec est l'importance de la production poétique. Mais j'ai été captivé par l'oeuvre de Miron parce que je pense qu'il a trouvé dans sa poésie ce que Northrop Frye appelle « a ring of authority ». Expression qu'on pourrait traduire par « un anneau de connaissances ». C'est-à-dire qu'à un certain moment, selon Frye, quand un poète atteint sa maturité, il arrive à une conscience telle du langage qu'il ne décrit plus, mais il *dit*. La poésie émane alors d'un centre de connaissances et commence à devenir une forme de connaissance par elle-même. Elle n'explicite rien, elle s'explicite. À mon avis, Miron est arrivé très vite à ce stade, à cette forme, car il n'a au fond qu'un seul livre, *L'Homme rapaillé*. Il a su en faire une sorte de boîte de résonances. C'est cette diction multiple que je trouve riche dans sa poésie, où l'on entend aussi bien des citations et des hommages à des poètes québécois du passé qu'à ceux qui viennent d'autres pays. J'ai localisé dans ses textes des mots, des expressions, des vers qui me faisaient penser à la poésie de Rina Lasnier, d'Alain Grandbois, de Ruteboeuf, de Joachim du Bellay, ou qui me renvoient à des poètes latino-américains comme Neruda. Je trouve aussi

chez Miron une sorte de résonance du silence. C'est peut-être le trait le plus fondamental de sa poésie, cette cohabitation permanente avec le silence, avec ce que l'histoire ne dit pas, avec un deuxième sens de l'histoire, c'est-à-dire avec ce qu'elle pourrait être ou avoir été. Tout cela m'a donné l'impression, au moment où j'ai pris connaissance de cette poésie, que j'étais devant un poète enraciné aussi profondément dans la modernité poétique que dans la quête de sa culture, de son identité. C'est ce que j'appelle le dédoublement de la modernité. Il y a aussi au Brésil des poètes qui pratiquent cette dramatisation interne de la poésie par la transformation de celle-ci en une « boîte de résonances ».

L.G. Alors, pour toi, Miron serait un poète de la modernité ? Modernité dédoublée mais modernité quand même ?

F.A. Oui, bien sûr.

L.G. Il n'est pas nécessairement vu comme tel ici. Tu dois savoir que d'autres poètes sont plus nettement identifiés à la modernité ?

F.A. Je sais qu'on donnera plus volontiers en référence les noms de Lapointe, Gauvreau ou même Saint-Denys Garneau, pour ne citer que les aînés. Mais je pense aussi qu'on a du mal, en général, à donner le titre de moderne à une poésie qui traite d'identité, soit parce qu'on croit qu'on ne doit pas y penser, soit parce qu'on perçoit cette question comme dépassée et qu'on se sent soi-même déphasé en en parlant. On a alors l'impression d'être en retard par rapport à des pays qu'on reconnaît comme plus homogènes, plus développés. Je crois que cette sensation de retard appartient aussi à la modernité et que la question de l'identité est elle-même la question fondamentale de la modernité littéraire. Après

le romantisme et après Mallarmé, la littérature recherche son identité devant sa communauté linguistique et pour ce faire, c'est-à-dire pour délimiter son domaine, elle a recours à un jeu complexe. D'autre part, j'ai la conviction que dans le monde du capitalisme, la question centrale est celle de l'aliénation, d'une aliénation qui touche toutes les classes. Être aliéné, cela veut dire ne pas pouvoir s'identifier, soit parce qu'on se confond avec les objets, soit qu'on se regarde avec les yeux de l'autre. La dépendance économique, après la période coloniale, nous ramène à des questions d'identité collective. Il y a des pays entiers qui se regardent « avec les yeux de l'autre ». Pour en revenir à Miron, je crois qu'il est profondément enraciné dans la modernité poétique parce qu'il ne se perd pas dans un « nous » des utopies, qu'il reste très personnel, qu'il parle de lui-même, qu'il se cherche comme poète. Et puis à côté ou derrière le vers long mironien, qui semble si peu moderne, il y a tout un jeu avec la fragmentation du langage, qui est vraiment très moderne.

Parodie

- L.G.** Tu parlais tout à l'heure de théâtre et de parodie. Peux-tu préciser ?
- F.A.** La dimension parodique est très présente dans la culture brésilienne. Cela remonte au 19^e siècle, quand, au théâtre surtout, on a voulu copier les modèles européens, surtout parisiens, du romantisme ou du réalisme. On voulait faire un théâtre sérieux et former un répertoire national qui allait renvoyer aux grands thèmes de la société brésilienne. À côté de cela, il y avait la comédie mais on ne considérait pas cette activité comme très importante. Pourtant le genre sérieux a produit peu

de bonnes pièces alors que la comédie et la parodie ont vraiment fondé une tradition dans le théâtre brésilien.

L.G. Est-ce que tu as remarqué cela aussi dans le théâtre québécois ?

F.A. Je ne pourrais trop généraliser, mais j'ai découvert qu'on donne beaucoup d'importance ici à la parodie. Je suis allé aux spectacles de la L.N.I. et j'ai été emballé, non seulement par la qualité des acteurs dans l'improvisation, mais aussi par le fait que c'est une parodie d'une des artères principales de la vie culturelle au Québec et de la mythologie du hockey. J'ai trouvé là un contact très vif avec ce qui se passe en dehors de la culture savante, avec le quotidien.

L.G. Y a-t-il d'autres exemples ?

F.A. Dans le domaine du roman, j'ai vu cette dimension parodique dans les oeuvres de Victor-Lévy Beaulieu. Il veut produire un roman qui rendra compte d'un espace, d'un territoire québécois. Mais en même temps, il se heurte au fait que le langage littéraire contemporain se dirige surtout vers l'ironique, vers un jeu constant entre l'affirmation et la négation. Donc, ce qu'il arrive à faire au fond, c'est de créer des personnages qui vont parodier ses situations à lui, qui vont créer un roman parodique où on va avoir la parodie d'un espace, la parodie d'un Québec et la parodie d'un roman, *Moby Dick*. L'écrivain s'aperçoit qu'il est condamné à un langage second, à avoir toujours des références, à avoir l'impression que ce qu'il veut faire est déjà fait quelque part. Ce qu'il peut faire, c'est de reproduire en brouillant. Dans le cycle romanesque qui va jusqu'à *Monsieur Melville*, le personnage lui-même parodie Beaulieu : Abel Beauchemin est une paro-

die de l'auteur et Jobin est une parodie d'Abel Beauchemin, qui est une parodie de Victor-Lévy Beaulieu, qui est une parodie de l'écrivain québécois, etc. etc. On est dans la technique de la boîte à surprises, qui est une technique parodique.

Américanisation

L.G. Il y a un problème qui revient très souvent au Québec par rapport à l'identité, c'est celui de l'américanisation. Est-ce que tu as perçu une influence très forte de ce qu'on appelle « l'impérialisme culturel » américain (celui des U.S.A.) dans la culture québécoise ?

F.A. Je pense que oui. Même s'il y a des différences assez nettes, il y a aussi des ressemblances frappantes entre la vie qu'on mène ici et la vie qu'on mène un peu plus au sud. Je pense que c'est tout à fait naturel. Il y a un impérialisme américain au Québec comme il y a un impérialisme américain un peu partout au monde. Mais il y a le fait aussi que l'Américain est une sorte de cousin riche de la famille. Je crois que cela rejoint une forme de conscience frustrée. Dans l'oeuvre de Beaulieu, par exemple, *Moby Dick*, c'est le pays réussi, c'est l'image d'un pays qui prend pour soi le chemin du monde. Et je pense que ça hante un peu la conscience du Québec. C'est une sorte de deuxième invasion ; tout à fait comme au Brésil, on aurait envie parfois d'être américain, d'être allemand, etc., parce qu'on perçoit ces pays-là comme plus développés, plus réussis, plus homogènes que les nôtres.

L.G. Est-ce que vous sentez l'influence culturelle américaine comme une menace chez vous ?

F.A. Ça dépend. Je pense que la présence culturelle nord-américaine, des États-Unis plus particulièrement, nous a donné pas mal de choses. Je pense qu'il faut commencer par cela. Par exemple tous les romans sociaux brésiliens des années 30 sont jusqu'à un certain point les cousins du roman social américain de la même époque. Ce qui nous menace, c'est qu'à partir d'un certain moment, par le rapport commercial dans le domaine de la production culturelle, cela nous arrive comme une sorte d'imposition, notamment par la culture de masse ou par les bandes dessinées. Les gens arrivent à regarder leur paysage, leurs habits, leur culture, comme des choses d'occasion, par rapport à une autre culture qui ne serait pas simplement plus forte, mais plus accomplie que la leur. L'enfant qui passe sa vie à lire des bandes dessinées américaines finit par avoir un regard un peu décevant, d'emblée décevant sur son paysage. Pourquoi ? Parce que si on parle de Noël, il faut avoir de beaux sapins, de la neige, etc. Cela devient l'image du Noël bienheureux. Tandis que chez nous, c'est l'été, on va à la plage, on prend de la bière... Par contre, je pense qu'on a beaucoup à gagner en échangeant la musique brésilienne avec la musique américaine : le jazz a eu une grande influence dans le développement de la musique brésilienne ces dernières années et cela, je ne le sens pas comme une menace.

L.G. N'est-ce pas parce que vous avez une tradition assez forte pour assimiler et transformer ?

F.A. Oui, et ce que je veux dire, c'est que les États-Unis heureusement n'exportent pas seulement des marines, ou des déchets.

Institutions

L.G. Peux-tu esquisser un parallèle entre la situation de l'écrivain et la situation de l'édition au Québec par rapport à celle du Brésil. Est-ce que tu crois, d'après tes perceptions, que c'est plus facile d'écrire et d'être publié au Québec que chez vous ?

F.A. Je pense que c'est beaucoup plus facile de publier ici que là-bas, pour des raisons très très concrètes. D'abord parce que comparativement, les Québécois lisent plus que les Brésiliens. Il y a moins d'illettrés ici que là-bas. Le réseau scolaire est également plus étendu au Québec qu'au Brésil. Il faut dire aussi que pour des raisons historiques, il y a ici plus de subventions à l'édition qu'au Brésil. Il y a enfin le fait que je pense que la littérature occupe un espace beaucoup plus grand dans vos habitudes culturelles que chez nous. Si je dois parler de quelque chose qui ait la même valeur que la poésie québécoise ici, je dois entrer plutôt dans le monde de la chanson ; très souvent on arrive même à dire que la poésie brésilienne, la vraie poésie brésilienne, n'intervient que dans le domaine de la chanson. Je ne crois pas ça, mais évidemment le monde de la chanson a une importance inimaginable dans le Brésil contemporain. Quand on publie des revues chez nous, ce sont plutôt des revues régionales, centrées sur une ville ou un groupe. Ce sont des productions liées à des circonstances qui disparaissent généralement assez vite.

L.G. Finalement, le fait d'avoir un grand territoire n'aide pas nécessairement à la diffusion des livres ?

F.A. On rêve tous d'une grande diffusion à l'échelle nationale, mais la moyenne des éditions au Brésil, pas seulement dans le domaine de la littérature, est de 2 à 3 000 exemplaires. Un livre à succès peut

aller jusqu'à 5 ou 10 000 ventes. Un grand best-seller peut atteindre 100 à 150 000 exemplaires. C'est un phénomène très rare.

L.G. Et Clarisse Lispector ?

F.A. Je n'ai pas de chiffres exacts, mais comme son oeuvre atteint le réseau scolaire, on a dû vendre autour de 20 à 30 000 exemplaires de certains de ses textes.

L.G. En terminant, peux-tu rappeler comment s'est effectuée, dans la littérature brésilienne, la relation avec le portugais ? La problématique de l'identité qui est présente partout se traduit-elle aussi au niveau de la langue, par rapport à la langue de l'ex-métropole qui est le portugais ?

F.A. Il y a longtemps que les enjeux de la langue dans la littérature brésilienne ne se font plus par rapport à la langue de la métropole. Au Brésil, on dit qu'on parle carrément le portugais... d'une façon brésilienne. Dans le domaine de la littérature, le jeu de la langue se fait plutôt au niveau de différents parlers qu'on utilise. Il y a toujours eu une ambition de reproduire littéralement les différents parlers populaires, les parlers régionaux, les parlers des classes sociales, les parlers des villes, même parfois des quartiers. À ce niveau-là, je trouve même qu'on jouit d'une « informalité » très grande, qui favorise la créativité.

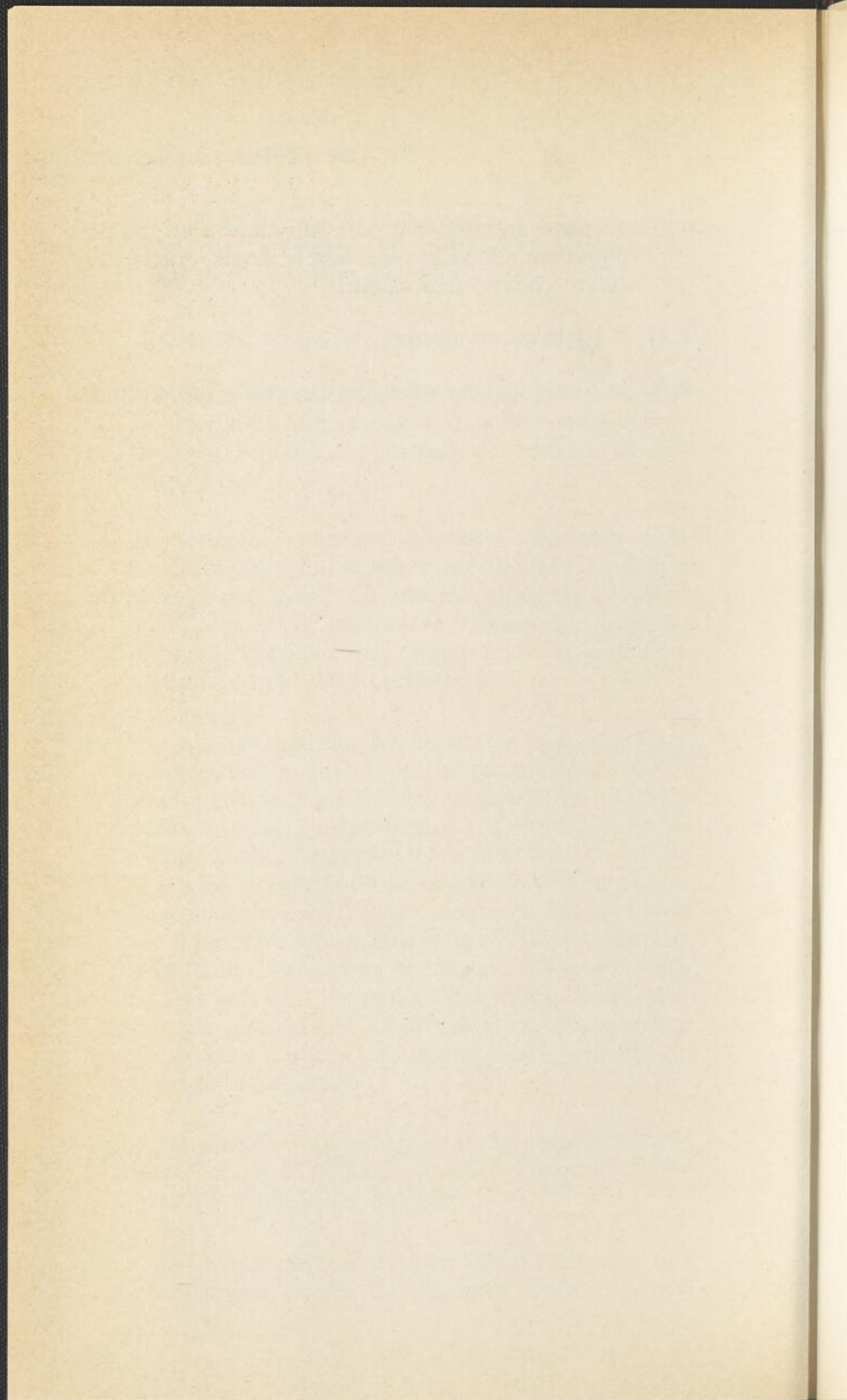
L.G. Tu as dit ailleurs que cela se traduit jusque dans la poésie et que la poésie au Québec a toujours un ton plus élevé que celle du Brésil.

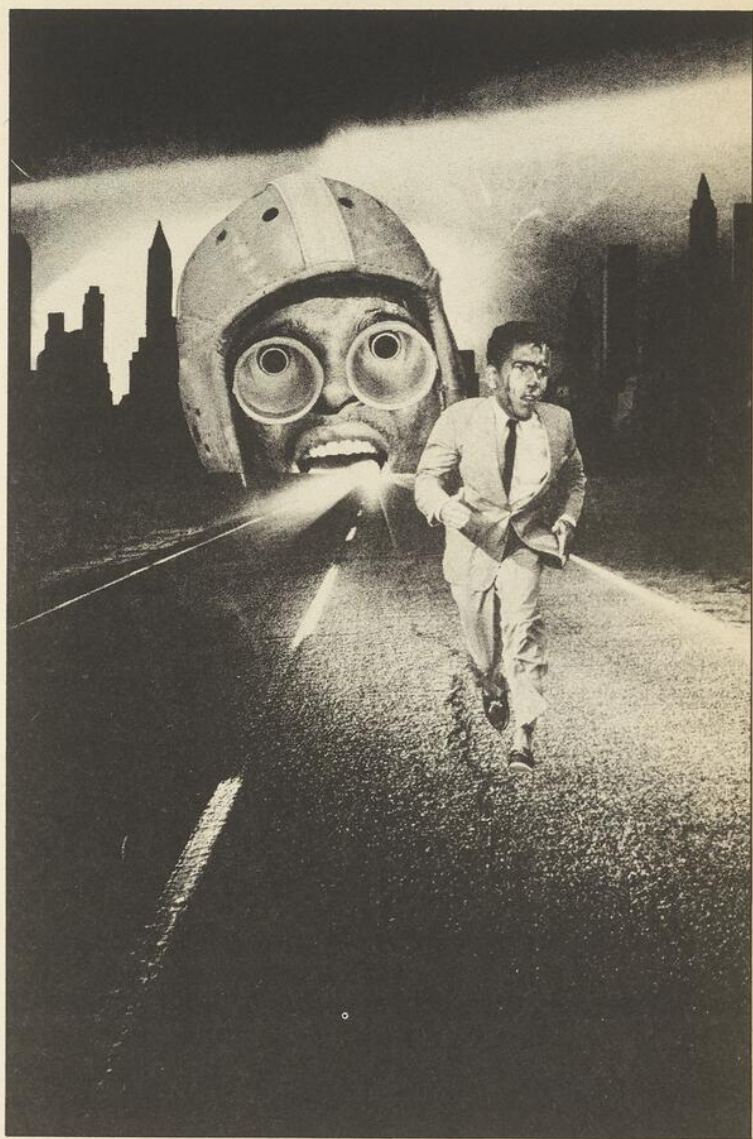
F.A. Oui, on accorde beaucoup de valeur stylistique aux changements de ton, aux ruptures. Dans la poésie,

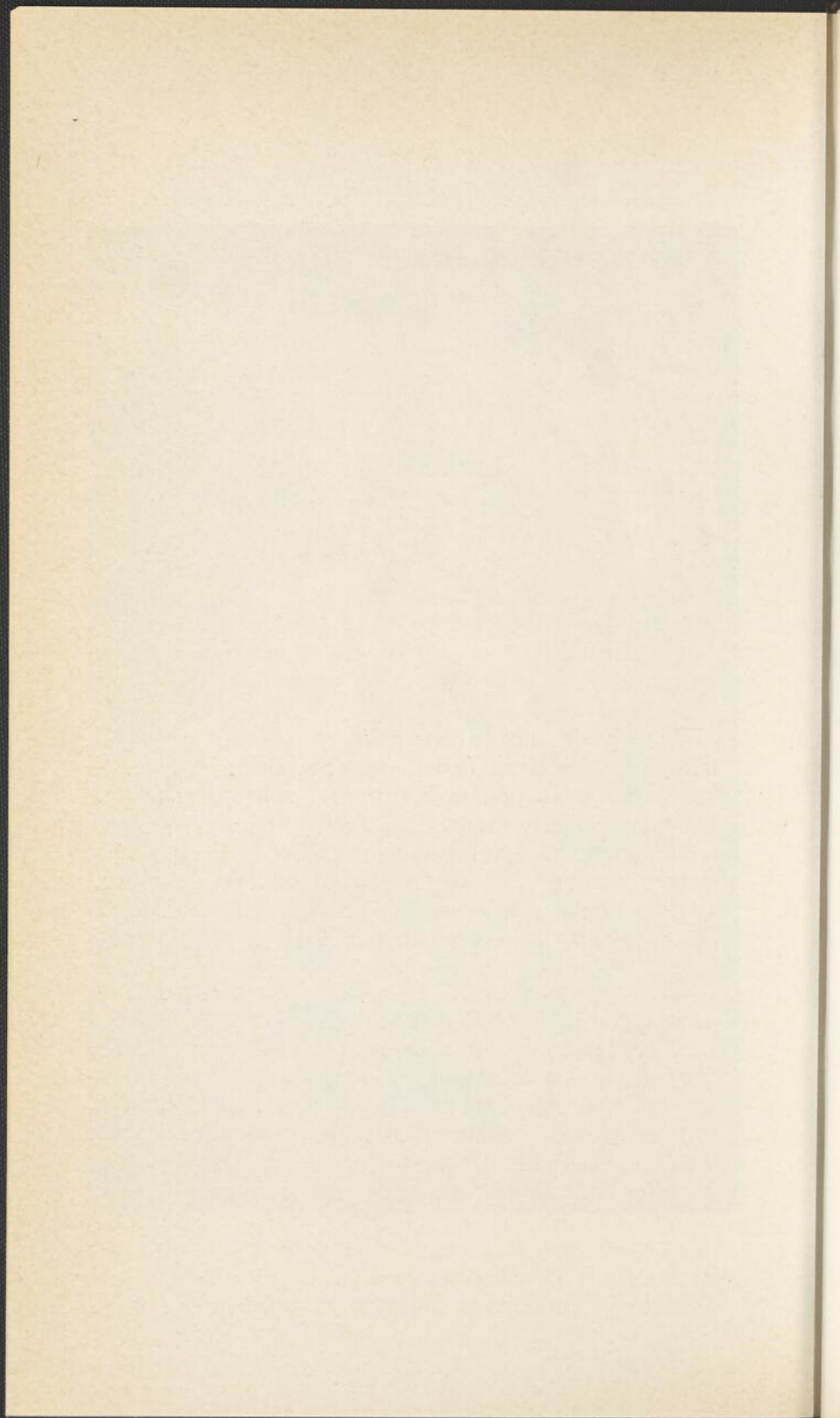
on passe très souvent d'un ton élevé à un ton plus populaire. On va et vient tout le temps, et c'est considéré comme une valeur.

L.G. C'est le carnavalesque.

F.A. Je dirais qu'on carnavalise un peu « par nature ».







Domination ou échange ?

L'important pouvoir économique et culturel américain n'impose-t-il pas aux artistes québécois une inévitable confrontation au modèle de l'art américain qui, depuis la Deuxième Guerre mondiale, a prétendu de façon exclusive marquer le développement de l'art contemporain ? Cette proximité d'un voisin disposant d'une telle puissance n'est pas sans poser quelques questions quant à la place de l'art québécois dans l'histoire de l'art.

Durant les années 30, l'Amérique est perçue par le milieu québécois de l'art comme un lieu de perdition : l'art « américain » est considéré comme étant « décadent ». (Il est à noter que cet art alors dit « américain » était en fait celui d'artistes européens fuyant les répressions politiques.) À titre d'exemple, je cite ces paroles de Charles Maillard, ancien directeur de l'École des Beaux-Arts de Montréal qui, en 1931, déclarait à propos de cet art « américain » : « Il existe un mouvement artistique qui a une influence néfaste sur la production des oeuvres et ce mouvement est déclenché par les Juifs qui n'ont jamais produit d'oeuvres vraiment artistiques et qui

se donnent pour mission de dire le dernier mot en art¹. » Charles Maillard tenait le discours des défenseurs de l'idéologie nationaliste de conservation qui, à l'art moderne préférait et se portait à la défense d'un art inspiré des traditions de la production artisanale, de la représentation de la nature et du monde rural.

Or, on sait que cette vision conservatrice de l'art a été mise en question de manière radicale par les artistes et les intellectuels qui ont voulu inscrire la pratique artistique dans la problématique de la modernité. Les conceptions modernistes de l'art impliquent une défense de l'indépendance de l'art face aux divers pouvoirs, indépendance que rejetaient les conceptions artistiques de la résistance clérico-nationaliste. New York devient-elle alors, dans cette perspective, un lieu convoité, un lieu doté d'un public, d'un vaste réseau de diffusion et de publication assurant la réalisation d'un tel projet artistique. Pour un bon nombre d'artistes québécois, les « Maîtres de l'art contemporain », ce sont les artistes abstraits américains des années 40 et 50. D'ailleurs, aujourd'hui, le réseau de diffusion américain, et surtout new-yorkais, n'exerce-t-il pas un pouvoir d'attraction, peut-être encore plus grand encore qu'il y a quelques années, sur les artistes québécois qui voient dans un éventuel accès au marché de l'art américain une possible solution à leurs problèmes de survie ?

Le plus récent débat sur la question de l'art américain est celui qui a eu lieu au début des années 70 concernant la peinture des Plasticiens. Cette peinture québécoise avait-elle mimé ou pas celle des peintres américains de l'après-guerre ? Certains déniaient la pertinence de poser une telle question soutenant l'idée que les artistes québécois contemporains étaient soucieux de contribuer au

¹ « L'art canadien et l'école d'art canadien, intéressants aperçus exposés par Monsieur Charles Maillard dans sa causerie de samedi soir », *Le Devoir*, 26 janvier 1931.

développement de l'art international en poursuivant des recherches entreprises par les peintres européens (par exemple, Kandinsky et Mondrian), et ce projet s'est réalisé simultanément à celui des peintres abstraits américains. À cette explication, on opposait l'urgence de l'engagement des arts visuels pour l'affirmation d'une culture spécifiquement québécoise. Le champ des arts visuels a été divisé sur cette question : certains artistes s'opposaient à ce projet politique l'interprétant comme une façon de contenir l'expression artistique ; par contre, d'autres artistes se sont engagés dans ce débat en produisant des oeuvres (dont certaines présentaient des affinités avec le Pop Art) qui posaient la question d'un art national.

À cette dernière position peut s'ajouter une autre attitude artistique attentive principalement à questionner la neutralité et l'innocence idéologique de l'art. Dans les années 70, cette attitude intéressée à questionner la relation entre l'art et l'histoire se plaçait en contrepoint de l'art moderniste tel que formulé par les peintres et les théoriciens américains. On pourrait peut-être dire que certains représentants québécois de cette position artistique avaient plus d'affinités avec des pratiques artistiques européennes ayant tissé des liens plus ou moins serrés avec les mouvements politiques anarchiste ou socialiste plutôt qu'avec des pratiques américaines. Bien que de tels mouvements aient existé également aux États-Unis, on a peu senti leur présence dans les musées et les galeries d'art, lieux surtout de la valorisation d'un art autoréférentiel. Par contre, dans les milieux artistiques européens, on a pu observer pendant les années 60 et 70, lors d'événements ou même d'expositions tenues dans des musées et des galeries la présence d'objets d'art questionnant leur inscription sociale et historique. Je pense aux expériences de l'Internationale situationniste, de Fluxus, aux débats tenus sur le rôle idéologique de l'art par certains peintres de la Nouvelle Figuration ou de Sup-

port/Surface, et, plus récemment, aux expériences de l'art sociologique.

L'appropriation de ce modèle « d'art engagé » issu des pratiques européennes n'a pas semble-t-il été très « rentable » pour les artistes québécois qui se sont engagés dans cette voie. Certains ont abandonné toute pratique, d'autres ont opté pour une pratique plus orthodoxe, soit une pratique affirmant le caractère auto-référentiel de l'art. On sait que les artistes québécois les plus reconnus sont ceux-là qui se sont inscrits dans la problématique du formalisme défendu par les musées et les galeries américains. Le milieu québécois des arts visuels n'est pas vraiment marqué par une continuité du questionnement politique comme on peut l'observer dans d'autres secteurs de la production intellectuelle par exemple, (celui de la littérature ou des sciences humaines). On peut même se demander si poursuivre aujourd'hui une réflexion sur l'insertion sociale de l'art n'est pas allé à contre-courant. Cette question brûlante en 68 et dans les années 70 n'est-elle pas jugée déplacée en 1980 ? La professionnalisation accrue du champ des arts visuels, et par conséquent son autonomisation, ne rendent-elles pas cette question de plus en plus difficile à poser étant donné qu'elle s'intéresse aux rapports que l'art entretient avec les autres pratiques sociales ? Le champ des arts visuels n'est-il pas maintenant une machine bien rodée où les rôles sont de plus en plus définis ? Et en période de crise économique où les ressources sont limitées chacun ne s'applique-t-il pas à bien jouer son rôle afin d'obtenir une partie du maigre gâteau offert ?

Québec/Amériques... musique

— Ouais, tout un contrat, évidemment, il y aurait lieu de parler en termes généraux et universels (comme pour la gravitation, ou l'attraction des corps) de l'influence de l'Amérique sur le Québec. Il s'agirait alors de dire si on considère l'Amérique comme un corps *étranger* ou si l'on voit là une entité à laquelle nous participons, régionalement, à part entière (!?).

— C'est bien beau, mais la musique était-tu bonne au moins ?

— Il y a la question de l'origine de cette musique, le JAZZ, qui est le produit artistique américain par excellence, mais alors en remontant bien, on se retrouve en Afrique, peut-être est-ce déjà trop loin et qu'on s'empêtrera dans des considérations internationalistes ou bien en arrivera-t-on à des évidences du genre « la musique est un langage universel, comme le sourire... »

Les rapports du Québec avec l'Amérique (celle des USA) différente, puissante, dominatrice ne sont particuliers, à vrai dire, qu'en fonction de la proximité géographique. Autrement, on n'est ni plus ni moins colonisés

que les Japonais ou les Européens, culturellement parlant. Évidemment, nous ne sommes constitués ni en État-nation, ni en marché intérieur (suffisant) autonome, et c'est là le véritable problème. Fussions-nous situés dans le Sud-Atlantique ou dans les steppes d'Asie, nous éprouverions le même sentiment de perte, de manque, au plan (ethno-)culturel dès le moment où l'on songe à comparer le destin (commercial, dans la sphère de la circulation aussi bien des idées que du produit/marchandise) de nos oeuvres avec celui des oeuvres intégrées à L'industrie américaine. Il s'agit du marché intérieur le plus grand du monde, qui bénéficie d'une auto-suffisance totale et dont l'idéologie « impérialiste » s'impose avec une suffisance invariable.

Y aurait-il lieu de tenir un procès d'intention aux artistes ou aux historiens ou à la réalité, lorsque celle-ci fait dire ou dit (dans une notice biographique) à propos de Marcel Duchamp : American artist, born in France !!! L'attraction des corps, universelle, inéluctable se fait toujours dans le sens du déplacement du plus petit vers le plus grand... c'est à faire pleurer une pierre, de tristesse, face à la perte de spécificité ou au tragique manque de reconnaissance dont souffrent plusieurs en fonction de ce rapport (économique) qui n'a rien à voir avec la « qualité » ou la signifiante, ou la portée « historique » de certaines créations.

— Moi, parfois j'aime le blues quand ce n'est pas trop triste...

Les prescriptions du marketing le plus agressif (lire le plus efficace) veulent que, sur un même « créneau », les concurrents s'affrontent ouvertement, directement. C'est ce qui nous vaut ces merveilles de l'environnement suburbain que sont les intersections « garnies » à la fois de Villa du Poulet *et* de Mac Donald's *et* de Harvey's *et* de Wendy's *et*... *ad nauseam*. C'est aussi la raison pour laquelle les deux vidéo-clips les plus populaires, les plus

souvent en nomination pour tous les prix de Granny Award ou de la Video Academy (des institutions américaines bien entendu, qui, un jour, « ouvriront » des catégories best video on the south shore of the St-Lawrence, west of St-Rémy) ont été de tels concurrents directs. Je me demande d'ailleurs si les producteurs ne faisaient pas affaire avec la même agence promotionnelle. Il s'agit, vous le savez probablement, de ROCK IT de Herbie Hancock qui a dépassé (tout juste) au fil d'arrivée le BEAT IT de Michael Jackson.

— Pourquoi pas « eat shit » ou « fuck it » un coup partis, de toute manière on nage dans l'insignifiance formalisée la plus complète.

Le titulaire de tant d'honneurs (Herbie H.) en a tout de même surpris plus d'un avec son boniment de réception des trophées lorsqu'il a livré une tirade faussement naïve.

— « I don't get it. All of this, all of a sudden... » (Je me permets de traduire entre les lignes : pourquoi m'honorer à un tel point pour cette merde ridicule...)

— « I'm a piano player, I've been playing jazz for 25 years... (avec les plus grands maîtres du genre d'ailleurs, Miles Davis notamment, sans que vous — qui que ce soit dans *votre* industrie — ne l'ayez jamais remarqué, tandis que dans le cas de cette petite toune niaiseuse au synthé, à laquelle a été greffée une chorégraphie flyée...)

— « I don't get it... »

Pour tous ceux qui don't get it, sachez que le marché du disque et du vidéo-clip (Boy George et tutti quanti) ne cède qu'un seul petit pourcent (1 %) de sa lucrativité au jazz (de Louis Armstrong à Sun Ra, de Miles Davis à Jean-Luc Ponty et dites-moi donc un peu quelle est la destinée des disques de René Lussier ou de Pierre St-Jack et n'est-il pas triste que Robert Leriche et/ou Jean Beau-

det ne « sortent » pas de disque, cela ne contribuerait-il pas à la relance de l'économie *québécoise* en stimulant la création d'emploi dans le secteur hautement technologisé de la « haute fidélité » sonique... Blaupunkt/Sony/Sanyo, etc.) ???

Le jazz (mais dites-moi, pourquoi des Québécois s'intéressent-ils à cette musique, est-ce vraiment parce qu'ils se prennent pour les nègres blancs de l'Amérique, personne ne m'a jamais convaincu qu'il puisse s'agir de la forme musicale la plus passionnante disponible pour s'engager dans une pratique quotidienne et répétée *pour toute la durée d'une vie*) souffrira toujours (?) de la définition fabriquée par d'autres de production « culturelle », « intellectuelle », « avant-gardiste » ou quelque autre qualificatif débile et inapproprié pour « expliquer » que l'industrie ne s'y intéresse pas ou peu, très peu. Pourtant, vous souvenez-vous que le premier film parlant (dans les années 20), l'ancêtre de tous les vidéo-clips, relatait l'histoire d'Al Jolson, **Le chanteur de JAZZ**. Oui, c'est bizarre que ce soit à cette époque que l'Amérique ait accepté que le jazz sorte du ghetto noir et devienne effectivement une des productions les plus authentiquement américaines reconnues partout au monde. D'une part certains artistes de couleur (Béchet, surtout, qui vivait en France, mais aussi Duke et Satchmo) obtenaient à l'étranger une crédibilité que les bigots (WASP) du pays ne savaient pas leur attribuer. Mais il y a aussi que cette histoire de chanteur de jazz est très instructive, car Al Jolson était blanc, enfin parfois, dans la vie privée, car pour faire sa carrière de chanteur de jazz, il s'enduisait la figure de cirage à chaussures (ou tout autre maquillage), se dessinait d'immenses lèvres blanches et chantait : « I'd walk a million miles/for one of your smiles/MAMMY. » Ainsi donc, comme pour les Québécois ou tous autres nègres aux teintes variables, les Noirs américains ont dû emprunter le détour de la reconnaissance internationale et s'appuyer sur la collaboration de vedettes blanches pour voir leur génie propre apprécié par la société américaine (le mar-

ché, l'industrie) qui, en plus d'être très ordinairement bête et méchante, était spécifiquement raciste. (Serait-il très ou trop osé de suggérer que peut-être il n'est pas besoin d'être ouvertement raciste pour que règne une obtusité et une misère intellectuelles savamment cultivées par cette industrie, intimement liée aux valeurs, à l'idéologie de la domination ???)

— Mais peut-on parler de classicisme dans ces formes de musique dont l'origine et/ou l'élaboration n'ont pas de racines institutionnelles ?

Pour vous parler de musique quand même un peu, je vais vous parler d'une soirée fantastique de poésie sonore et d'improvisation musicale à laquelle j'ai eu le rare privilège de participer. Je serais tenté de dire, mais en vous prévenant bien que je ne cherche pas la mystification mystique, que la musique existe, là, quelque part, un peu partout dans l'univers et que parfois (oh ! qu'il est doux d'être musicien) les musiciens accèdent à la musique, à un état à proprement parler privilégié, serait-il « inspiré » (la musique ne serait-elle pas le chant des Muses ?) le qualifierais-je d'état de « grâce » (ah ! non, cachez ce saint que je ne saurais voir !!). Pour le public qui n'entend (tiens, quel mot approprié) rien aux résolutions 2-5-1- et qui, à juste titre, n'en a rien à foutre c'est seulement la manifestation ressentie de cet état partagé entre les musiciens, de ce dévoilement d'une VÉRITÉ autrement inaccessible qui constitue le plaisir de l'écoute. Ça me fait de la peine de vous dire ça, mais vous êtes pas dans le coup. De toute façon, ce n'est pas grave, moi par exemple ça m'a jamais fait triper la mécanique et pourtant l'industrie automobile suit son développement...

Ce qui se communique dans la musique n'a rien à voir avec le solfège, avec l'analyse musicale. Ce type de préoccupation, assez malsaine, est l'apanage des gens qui n'aiment pas vraiment suffisamment la musique pour en

faire d'une façon irrépressible ou de s'y abandonner comme pour l'amour, totalement. Ceci dit, il faut avoir l'oreille très hautement développée — en rapport avec les standards de notre époque qui, statistiquement, est la plus sourde de toute l'histoire et historiquement pas plus éclairée que les précédentes ce qui laisse craindre rien moins que le pire pour la suite — pour saisir, si cela nous/vous intéresse néanmoins (petite perversion que je concède facilement à quiconque), la richesse et la subtilité des effets musicaux à l'oeuvre (rythmiques, harmoniques ou mélodiques) lors de bonnes sessions d'improvisation. Avec les poètes Spatola et Blaine, en mai dernier, à l'Espace Global la magie opéra. Après une première improvisation musicale par le trio de R. Gélinas au piano, André Pappathomas à la basse et « Mike-T » Tremblay à la batterie, pièce qui découpait l'espace en couches « cool » et chaleureuses à la fois, qui définissait bien clairement un lieu d'écoute sensible dans le registre d'un jazz relax et tendre, le piano roula d'un blues (pour tout vous dire c'était un retour aux racines les plus fondamentales, un blues de 12 mesures en do mineur) « sympathiquement harmonisé » (il s'agit de considérations musicales) à la mélodie exprimée d'une voix rauque, avec des accents arabes par le poète italien Adriano Spatola : **Al Capone poem**, un hommage à ce grand promoteur de la liberté éthylique dans un pays en proie à la loi de la prohibition, un ardent défenseur des droits de la personne, Al Capone... Enrobée d'humour, de la sorte, une chanson fondamentalement « heavy » qui touche au coeur. Une des raisons pour laquelle ça a cliqué, ce soir-là, tient sûrement au fait que ces deux poètes ont une sensibilité toute « musicale » face à l'univers. Julien Blaine nous a livré son magnifique **essai sur le « S »**, qui est une réflexion métaphysique sur le temps, matière première et idée fixe de tous les musiciens. Ce poème révèle admirablement les trois dimensions du temps : l'instant, la durée et l'éternité. Le « S », centre de gravité phonétique du poème se situe à mi-chemin entre le « P » qui s'articule « passé » et le « F » qui s'articule « futur », ce der-

nier « sonnant » aussi comme « fuite » ou « foutu ». Le « S » en question procède du jour « J », de l'heure « H », de la minute « M » (durées de grandeurs variables) il s'agit de la seconde « S » (qui ne dure pas plus que cela même), instant fugitif, objet évanescent de contemplation de ce poème portant sur la matrice universelle : l'éternité — le Temps Global au sein duquel navigue toute poésie, toute musique, toute vie. Pour finir cette soirée, nous avons interprété **Ethyl sérieux ?**, composition de Gélinas pour trois voix et trois instruments. Pièce procédant par voie d'addition, et de répétition de certains motifs rythmiques infiniment variables (ad lib) ; comme dans la vie, on a vu y ressurgir pendant une vingtaine de minutes, et avec un plaisir évident, diverses pulsions désirantes, après quoi on ramassait les bouteilles vides...

when the music is over, it's gone... in the air,
you can never capture it again.

Eric Dolphy, 2 semaines avant sa mort.

— Moi, pour tout vous dire, je ne vais jamais à des concerts...

Je pourrais vous laisser sur cet axiome, qui est une invitation à la méditation, d'ici à ce qu'un article futur en fasse la « preuve », s'impose comme discours de justification dans le grand champ de la crédibilité intellectuelle : la musique, produit immatériel (seulement vibratoire), est le résultat de l'activité de musiciens en présence d'auditeur(s). Par voie de comparaison je dirais que toutes les cartes postales du monde vendues dans les musées ou ailleurs ne feront jamais un seul tableau. La re-production n'est pas la production. Le syndrome schizo-dolbyen quadra-phrénique n'a jamais donné à qui que ce soit le goût, l'envie, le plaisir, le bonheur de chanter. Ce message de *participation* n'est pas subventionné par le ministère concerné.

Possibles — L'Amérique inavouable

La seule consolation(?) : il y a de nombreux Américains que j'ai rencontrés qui ne savent pas qui est Charlie Parker et, de plus, j'ai déjà entendu Harmonium à la radio alors que je somnolais sur une plage de Floride...

Denis Bachand

Le Nouvel Âge québécois

Culture californienne et « québécité »

La Société Radio-Canada mettait récemment à l'horaire de la série « Les Beaux Dimanches » le dernier film de Jacques Godbout et Florian Sauvageau : *Comme en Californie*. Les auteurs y passent au crible d'une lecture critique certaines manifestations de la culture québécoise contemporaine pour y déceler les traces de l'influence californienne. À l'heure où les États-Unis jouissent d'une vogue sans précédent — à preuve toute l'importance que leur accordent en ce moment les revues et les médias en général — il me semble particulièrement indiqué de prendre appui sur ce film pour analyser (encore !) notre allégeance américaine.

Il ne viendrait aujourd'hui à l'idée de personne de soutenir que la géographie, à elle seule, soit responsable des influences étrangères en matière de culture. Les technologies de communication, on le sait, ont profondément contribué à l'accroissement des échanges interculturels. Mais s'il est juste d'admettre que la seule proximité physique n'explique pas totalement l'ascendant que peut avoir un pays sur ses voisins, il semble, par ailleurs, inconcevable de n'y voir là aucun facteur déterminant.

Le Québec vit depuis longtemps à l'heure « américaine » (comprendre : états-unienne) ; on répète à satiété combien imbriquée dans les maillons de celle de nos voisins fonctionne *notre* (sic) économie ; on déplore l'érosion de l'écoute de nos télévisions nationales au profit des réseaux d'outre-frontière ; nos amis européens ne ratent jamais une occasion de nous rappeler notre « américanité ». Eh bien oui, nous sommes d'Amérique, et depuis fort longtemps ; cela n'a cependant jamais empêché (au contraire) que se développent des sentiments particuliers d'appartenance à un territoire spécifique en ce pays, en ce continent, en cette Amérique dite du Nord.

L'authenticité d'une culture ne se mesure pas uniquement à la saveur folklorique de son patrimoine. Mais ce dernier agit en tant que repère dans l'élaboration des formes nouvelles que prend l'expression d'un peuple. C'est pourquoi l'on peut, à juste titre, affirmer que les apports étrangers doivent subir l'épreuve de la sélection avant de faire partie intégrante des manières de vivre d'une collectivité. La nouveauté, en d'autres mots, n'élit pas domicile en sol vierge ; les structures d'accueil des nouvelles façons de voir, de faire, de sentir et de penser sont celles que la tradition, dans ses multiples avatars, a constituées et enrichies. Si l'on observe maintenant que l'imaginaire québécois est fondamentalement façonné par des apports venus de France et des États-Unis, nous en déduisons que sa spécificité est hybride. Cette caractéristique contribue, du reste, à faire du Québec un carrefour interculturel privilégié.

Les styles de vie, les habitudes et les goûts que peuvent adopter les individus sont devenus si nombreux que leur complexité interdit l'homogénéité culturelle. On ne peut plus décemment parler d'une culture unique à propos d'une collectivité ou d'une nation. Plusieurs sous-groupes possèdent des codes et des rituels qui les associent souvent à des réseaux qui dépassent les frontières nationales. Cette identification à des valeurs trans-

nationales a des répercussions évidentes sur la matière même de la quotidienneté. Les références se déportent à l'extérieur des repères nationaux et l'imaginaire, ainsi, s'assimile aux structures des organisations qui ont le plus d'emprise sur lui. C'est ainsi que l'on devient Californien au coeur de Montréal, en s'intéressant davantage à ce qui se trame à San Francisco qu'à Ottawa !

« Travailler » le corps

Godbout et Sauvageau développent leur vision en déployant leur argumentation à partir de deux axes : les thérapies nouvelles et les technologies nouvelles. On sait combien profondément ces deux phénomènes ont marqué la société québécoise de ces dernières années. Ce que l'on sait moins cependant, et que le film démontre, c'est qu'ils originent d'un même lieu : la Californie. L'une des principales préoccupations du document consiste à interroger cette prévalence californienne sur les « nouveautés » tout en explorant les traces laissées sur le tissu social québécois par ces deux mouvements.

L'un des traits caractéristiques de ce que l'on a appelé le *Nouvel Âge* consiste en l'importance grandissante que l'on y accorde au corps. Sans doute trop longtemps relégué aux censures d'une morale puritaine et passiste, celui-ci reprend maintenant ses droits et occupe les devants de la scène. Ce joggeur que l'on aperçoit dans le film en train de traverser à grandes enjambées un parc urbain n'a rien d'un « promeneur solitaire » ; son esprit est entièrement concentré sur ses pulsations cardiaques et ses mouvements respiratoires. L'hédonisme contemporain s'emploie à favoriser la jouissance de l'appareil physique jusqu'aux frontières de la torture. Il ne s'agit plus ici de contempler le paysage, mais bien plutôt de s'astreindre à un dur labeur de musculation et d'exhalation.

Mêmes préoccupations pour cette jeune fille, adepte du « workout » popularisé par l'actrice Jane Fonda, jadis *sex symbol*, convertie depuis Barbarella au « big business » de l'aérobique. Cette dernière-née des techniques du corps a connu un développement prodigieux ces dernières années. On prétend que c'est une entreprise de quelque 30 milliards de dollars par année aux États-Unis. C'est dire l'importance du phénomène.

Sans être des manifestations avant-gardistes de la révolution de l'*Ère du Verseau*, le jogging et la danse aérobique constituent des versions recyclées des nouvelles valeurs issues de la Californie. Aux questions existentielles posant le pourquoi, les solutions américaines prônent le pragmatisme du comment. Si l'être est une entité psychosomatique, alors faisons en sorte que la biologie fonctionne parfaitement, nous permettant ainsi d'atteindre à l'éveil de toutes les synapses de notre cerveau ! C'est ainsi qu'un ami m'affirmait ressentir un bien-être quasi euphorique lorsqu'il s'adonnait à la course à pied : « Pendant ce temps-là, on ne pense plus... on rêve ! » devait-il m'affirmer pour me décrire son état. C'est également cet espèce de doux vacuum méditatif que recherchent ceux et celles qui fréquentent les centres de massage et de relaxation en tout genre.

Détendre l'esprit

Dans une salle légèrement éclairée par une lumière tamisée, des individus baignent dans le son du mantra ; le OM mystique enveloppe les participants au rituel ; bientôt le bonheur apparaît à la commissure des lèvres. La magie a opéré une autre fois ; le calme et l'harmonie ont réintégré les corps. Voilà que l'être s'apaise. Les douleurs de l'existence se sont envolées pour un instant, avec le souffle, sur des airs venus d'Orient. Ces mêmes airs, du reste, en ont inspiré plus d'un. À preuve ce musicien recyclé à la musique de relaxation. Il nous expliquera

longuement sa technique, en insistant sur l'attitude méditative requise pour composer de telles mélodies. C'est dans une luxueuse villa de la côte ouest, en plein « party » *Nouvel Âge*, qu'il nous expose sa théorie des trois zones corporelles visées par différents rythmes. Car s'il y a ceux qui consomment les dernières modes culturelles, il y a aussi ceux qui les produisent et qui en vivent. On retrouve souvent parmi ceux-là d'anciens contestataires du « système » des années psychédélics ; les hippies d'hier sont devenus des entrepreneurs en bonheur, et ça marche !

Récupération pour certains, juste retour des choses pour d'autres, il n'en demeure pas moins que le temps a fait son oeuvre de transformation. La génération contestataire d'hier impose progressivement son système de valeurs par les voies que lui autorise le système nord-américain de production. En cela, elle ressemble étrangement à toutes celles qui l'ont précédée. Mais poursuivons plutôt...

La synthèse : une spiritualité hédoniste

Confortablement installé dans un spacieux studio, Jacques Languirand est surpris par les caméras en pleine émission (c'est arrangé avec le gars des vues !). Écrivain converti à l'animation et à la cause des « enfants du Verseau », ce dernier s'est fait promoteur des valeurs du *Nouvel Âge*. Depuis plusieurs années, Languirand intrigue et séduit une population bien particulière, curieuse et avide d'insolite. Qu'il s'agisse de récentes expériences en relaxation ou des dernières trouvailles concernant le cerveau, l'animateur de *Par quatre chemins* est là, toujours à l'affût du neuf, du bizarre, de l'avant-garde scientifique et spirituelle.

Languirand ne manque pas de souligner au passage l'aspect narcissique de toute cette vague de renouveau. Le

risque qu'il voit poindre est celui d'une désaffection du social au profit d'un nombrilisme stérile.

L'engouement croissant pour les recherches sur les états de conscience témoigne malgré tout d'un profond désir de connaissance — pour ne pas dire de sagesse — de la part des adeptes de l'humanisme « écologique » prôné par le mouvement du *Nouvel Âge*. Une désaffection certaine envers les voies de la rationalité cartésienne des pouvoirs dominants caractérise également les différents groupes qui expérimentent ces « changements de paradigmes ». Le rôle central et déterminant de l'intuition est revendiqué en toute chose. On prétend de plus — et ceci me semble fondamental — que la situation du monde est intrinsèquement liée à celle de notre propre être ; voilà bien pourquoi il importe au premier chef de « travailler sur soi » afin de transformer le monde. Voilà le coeur du credo du *Nouvel Âge*.

Le support privilégié de cette transformation, on l'a dit, c'est le corps ; mais un corps distillé par les ondes d'un cerveau « spiritualisé ». Les exercices de méditation, qu'ils prennent appui sur la pensée ou sur le physique, visent toujours et essentiellement à une rééquilibration des forces dans le but d'harmoniser les tensions de l'être. Je ne peux toutefois m'abstenir ici d'observer que la soi-disant nouveauté revêt parfois des formes connues ; à preuve ces exercices de « méditation active » des disciples de Rajneesh qui me rappellent étrangement certains comportements matinaux dans l'intimité de la salle de bain. Mais la *cure* ici est sans doute fondée sur le passage du privé au public ! ?

La quête d'absolu est caractéristique de l'ensemble des mouvements physico-spirituels du *Nouvel-Âge*. Le stress de la vie moderne et l'abandon progressif des religions traditionnelles, trop orthodoxes et institutionnalisées, ont fait place à la redécouverte des fondements biologiques de la spiritualité. Cette tendance a pour conséquence de

générer un nouvel individualisme fondé sur la réalisation hédoniste.

Le principe de plaisir, si longtemps séparé du sentiment religieux, revient en force par les voies conjuguées d'un renouveau des enseignements traditionnels et par une mystique du corps articulée par l'hédonisme consommationnaire contemporain duquel la publicité n'est évidemment pas étrangère : « C'est dans la tête qu'on est beau ! » « Let's get physical ! »

S'exploiter « corps et âme »

Ce qui me frappe dans tout ceci, c'est l'aspect *travail*. Comme si à l'inverse de la productivité du travail effectif — le taux de chômage — un dispositif compensatoire était mis en place pour que les pulsions productrices se détournent sur le corps en tant que ce dernier est « exploitable »... ?

Ce qui, par ailleurs, me fascine tout à la fois, c'est de penser — en accord avec l'aristotélisme qui fait du corps une forme de l'âme — que l'individu, en sa volonté consciente, est maître d'oeuvre de sa conscience (et de la conscience qu'il a de sa conscience...). Autrement dit, l'âme est constructible, par l'intermédiaire de la conscience que l'on prend, des dispositifs multiples de son organisation biologique.

C'est ce type de conviction qui a animé Anne Gagnon dans la création de son centre de massage intégral : « vas-y avec le corps et tu vas te retrouver », telle a été son intuition de départ. Ses études sémiologiques en théorie du texte littéraire l'auront ramenée à la conscience des relations entre les différentes parties du corps. Ses propos feraient sûrement frémir plus d'un docte de la discipline ; il n'empêche cependant que la cohérence de son argumentation est percutante : comment en effet ne pas

constater que les diverses régions du corps entrent en communication les unes avec les autres, et que ce tout constitué par l'ensemble de ces liaisons représente justement la conscience de la conscience, ou encore l'âme...

Même entreprise pour débusquer les tensions inscrites dans l'anatomie chez Jack Pinter, inventeur de l'*intégration posturale*. Florian Sauvageau a goûté à sa « médecine » et l'on voit ce dernier au bord de la panique, ce qui ne manque pas de m'interroger sur la volonté de puissance de certains de ces « nouveaux » thérapeutes en tout genre. Je vous avoue parfois ressentir de l'inquiétude devant les propos de ces personnages qui insinuent comprendre le moindre de nos blocages corporels ou affectifs... On se demande qui exploite quoi ou qui ? Suis-je paranoïaque ! ?

Mais le personnage qui aura le plus retenu mon attention dans ce film-catalogue aura été sans conteste ce beauceron du nom de Georges Lacroix. Cet homme est un industriel du textile qui, en plus de s'adonner à des lectures ésotériques, a transformé son sous-sol en salon de culturiste. De la culture physique à la culture métaphysique...

Sa femme et lui pratiquent tous les exercices physiques possibles et imaginables afin d'*exploiter* totalement leur potentiel. On voit combien la logique de cet industriel millionnaire s'emploie à ne rien laisser se gaspiller. La logique du discours capitaliste s'applique point par point aux investissements énergétiques consentis pour exploiter pleinement les ressources de son être. Il ne reste plus à Georges Lacroix, appuyé fermement en ceci par son épouse, qu'à affirmer que « les crises économiques sont des maladies mentales » pour que le tour soit joué. Cette formule est importante car elle synthétise à elle-seule le déplacement suggéré par la philosophie du *Nouvel Âge*, diffusé, rappelons-le, depuis la Californie, U.S.A. L'angle d'observation est ainsi déplacé du social au psycholo-

gique d'une façon radicale. Le nouveau paradigme renverse en quelque sorte la prééminence d'une analyse faite en fonction des classes sociales pour insister sur la responsabilité individuelle. Cela ne nous rappelle-t-il pas le concept du « self-made man » si cher à nos voisins du sud (peut réussir qui le veut vraiment) ?

D'une révolution, l'autre

Il n'y a pas que les thérapies qui s'affublent du qualificatif de la nouveauté, les technologies — en particulier celles de la communication — se sont emparées elles aussi de l'épithète « nouvelles » pour se *faire valoir*. La dissémination des machines oblige à un véritable marketing entrepris sur la base d'une valorisation du progrès technique et de l'efficacité économique. Et à ce titre-là, la Californie sait se vendre !

Tout le monde a plus ou moins déjà entendu parler de la *Silicone Valley*, la Mecque des microprocesseurs... L'un des scientifiques interrogés par les auteurs du film, français d'origine, nous expliquera longuement pourquoi la Californie est un lieu privilégié pour la recherche. À son avis, les budgets, en permettant la concentration nécessaire à l'atteinte d'une « masse critique » de chercheurs, permettent de faire progresser les champs de recherche. On mentionnera au passage l'influence déterminante des militaires sur ces budgets, mais pour finalement constater que les fruits de ces recherches serviront également à des fins civiles... La démonstration tourne court, et l'on n'est pas tout à fait convaincu de l'altruisme militaire. Il n'empêche cependant que l'on est bien obligé d'admettre que les micro-ordinateurs, développés dans la foulée des projets militaires concernant la cybernétique, font de plus en plus partie de la panoplie des appareils domestiques. Ainsi la recherche de pointe (la haute technologie), finit, un jour ou l'autre, par se retrouver dans notre cuisine... Les lieux du quotidien domestique sont

envahis par l'intelligence artificielle des robots de toute sorte.

Le « virage technologique » investit totalement l'espace de la prospective sociale. Il n'est plus une conversation, une émission de radio ou de télévision, un colloque ou un congrès qui ne traitent du sujet. L'effet premier de « l'informatisation de la société », selon l'expression consacrée, est de solliciter une totale mobilisation des énergies de réflexion. On n'a pas le choix ! Nous devons nous adapter. Ceci est l'impératif premier du discours des promoteurs de la nouvelle technologie. Discours saturant et univoque, s'il en est, ce dernier interdit la dissidence au risque de passer pour analphabète. Du même coup, les priorités des « penseurs » et des « décideurs » sont déplacées, réorganisées et « ré-alignées » sur le nouveau paradigme technologique dominant ; ainsi l'imaginaire d'une collectivité prend un virage, nécessaire sans doute, inévitable surtout, mais d'abord dictée par les impératifs d'une logique de production décidée par les « maîtres » de l'économie mondiale.

Thimoty Leary, célèbre pour ses prises de position sur le L.S.D., affirme que l'ordinateur est aux années 80 ce que la drogue a été aux années 60. Qu'on se le tienne pour dit ! Et si ces propos sont justes, nous devons prévoir la création de centres de « dé-programmation » ! Les intoxiqués commencent déjà à halluciner... à preuve ce Gordon Sheppard, grand prêtre du micro-ordinateur, qui officie en lieu et place de la croix, sur l'autel de l'intelligence artificielle ! N'affirme-t-il pas du reste avoir souvent plus de stimulations en présence de son ordinateur qu'en présence d'êtres humains. Admettons que ce soit un passionné, mais il témoigne tout de même, d'une manière fantaisiste (peut-être ! ?) de cette fameuse déshumanisation tant décriée que l'on attribue à l'informatique.

Questions en suspens

Les propos d'un tel document ne manquent pas de soulever un bon nombre d'interrogations. Parmi celles-ci nous retiendrons celles qui s'adressent tout particulièrement à l'identité des Québécois.

La première remarque qui vient à l'esprit au visionnement de *Comme en Californie* concerne la place qui est maintenant allouée à la politique dans les préoccupations des citoyens (et surtout des jeunes). L'on ne peut que constater ici une désaffection profonde envers cette dernière au profit d'un engouement croissant pour les pratiques « parallèles » d'inspiration orientale.

Nos frontières territoriales ne sont pas des remparts infailibles, fort heureusement, mais cela fait également en sorte que nous sommes partie prenante du grand tout nord-américain, pour le meilleur et pour le pire. Il n'est pas question ici de prétendre que nous sommes les seuls à ce chapitre, mais notre situation géo-politique est déterminante en cette matière.

Pendant la dernière série de la Coupe Stanley j'ai réalisé, plus profondément que jamais sans doute, à quel point nous étions synchronisés à l'heure américaine. Partisanerie mise à part, nos ambitions sont les mêmes ; nos habitudes se ressemblent étrangement ; nous adulons les mêmes vedettes et partageons les mêmes angoisses.

Il nous faut bien constater encore une fois que la langue est le seul facteur culturel déterminant qui nous distingue en Amérique du Nord. Et encore là... n'était-ce de notre regroupement sur un territoire spécifique, nous partagerions cette caractéristique avec d'autres ethnies du « melting pot » américain. L'idée qui a longtemps prévalu chez-nous faisant de la barrière linguistique une « assurance » contre l'envahisseur est désuète. On se rend bien compte aujourd'hui qu'il faut bien davantage qu'un

système linguistique pour activer la dynamique culturelle nécessaire au développement d'une collectivité. Il faut un ensemble de conditions sociales, politiques et économiques qui permettent le plein épanouissement des énergies créatrices. La langue, à elle seule, n'est pas une garantie de pérennité.

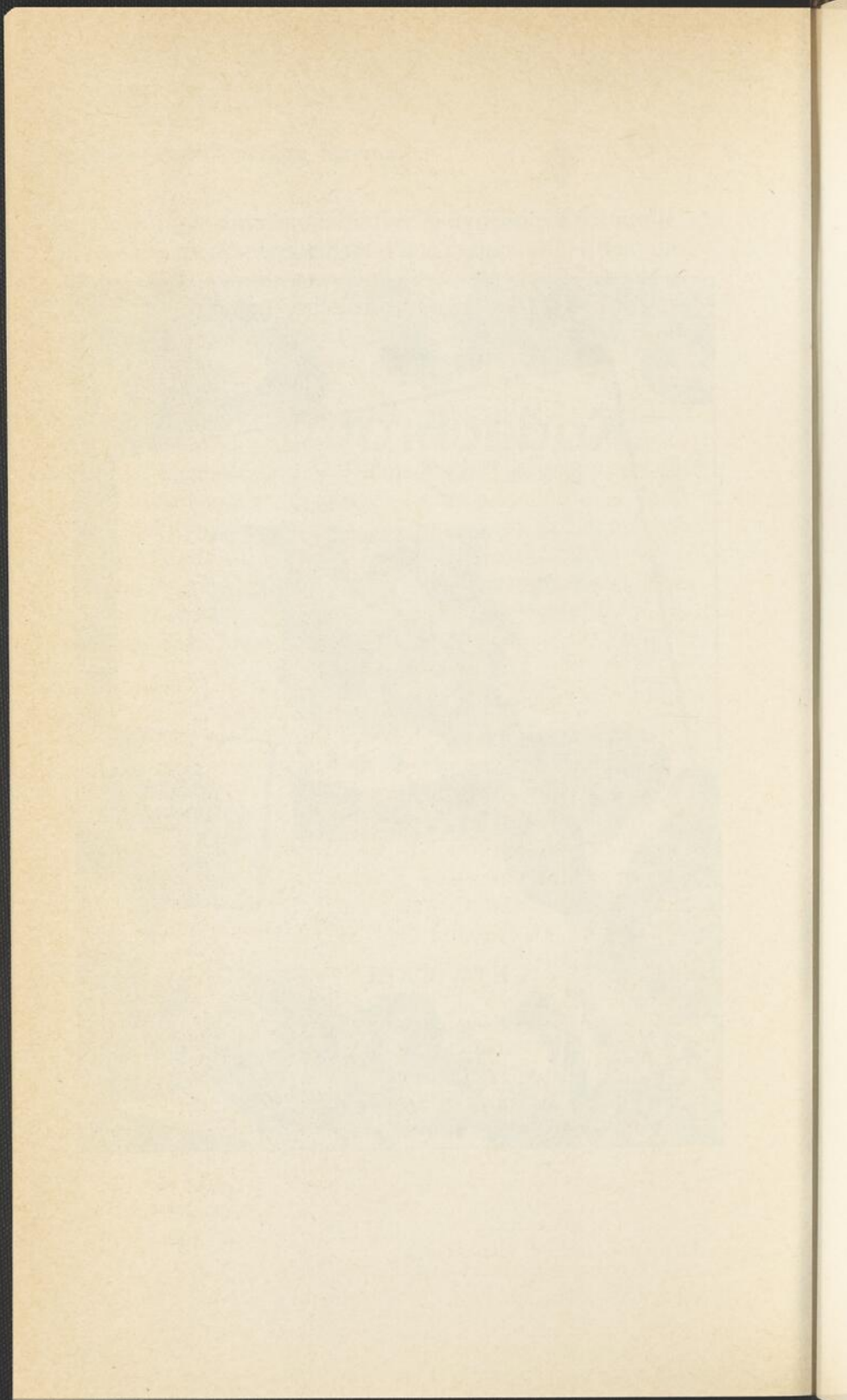
Les énergies catalysées par le projet national durant ces dernières années cèdent le pas à celles nécessitées par le « virage technologique ». L'imaginaire social est saturé par le discours sur le progrès technique comme si était résolue la question du pays... On nous promet une élection référendaire, mais on est toujours assis entre deux chaises. Cependant, ce dont on peut certainement être sûr c'est que le Québec, même séparé du reste du Canada, fera toujours partie des Amériques.



Kodachrome
DIAPOSITIV

+

ENTWICKELT VON KODAK



Ruth Major Lapierre

Le Soap opera américain : de si bien belles bulles *

L'attrait, la fascination même, que la télévision américaine exerce sur les téléphiles du monde entier ne cesse pas d'étonner les chercheurs. Quand on sait, par exemple, que le soir de diffusion de *Dallas* voit se vider les rues, les cafés et les bars en France, en Suède et en Angleterre, on s'étonne, vu la proximité, que les sociologues canadiens réagissent si violemment à l'invasion des ondes canadiennes. Quel que soit le type d'émissions proposé par les réseaux nationaux, le téléspectateur se tourne généralement vers ce que les États-Unis offrent le soir. Nos réseaux ont compris qui diffusent en traduction plusieurs de ces émissions. Or, les traductions de certaines séries américaines ont parfois un succès heureux (*Quincy*), parfois malheureux, voire lamentable (*Three's Company/Vivre à trois*), sans compter le fait que les traductions québécoises ont toutes à souffrir, du côté francophone, du problème de l'identité linguistique : on parle pointu ou on parle joual selon la classe de gens

* Merci à Madame Elaine Forand, supervisor-tv traffic and billing, de CFCF-12 Television, pour l'autorisation de consulter les cotes BBM du printemps 1984.

représentée et on en oublie même, quelque part dans les niveaux de langue, *de quoi* il est question !

Le choix qu'opèrent quasi systématiquement les spectateurs de regarder la télévision américaine continue — ou commence — à s'exercer tôt le matin : tandis qu'on propose ici des émissions d'information (*Première Heure*), une ribambelle de programmes pour enfants (*Passe-Partout*, *Animagerie*, *Capitaine Cosmos*), suivie des sempiternels conseils d'hygiène, de décoration et de cuisine (*De bien belles choses*, *Entre nous*), les postes américains offrent des reprises attendrissantes des comédies à succès passées (*I Love Lucy*, *The Beverly Hillbillies*, *Benson*, etc.), des séries dramatiques (*Facts of Life*), des jeux (*Definition*, *Tattletales*, *Dream House*, *Family Feud*) dont les invités sont les vedettes de *prime time shows* ou de *soap operas*.

Lorsque débute l'après-midi, il reste aux téléspectateurs québécois le choix entre les émissions de TVA (*Ciné-Quiz* et *La Petite Maison dans la prairie*) ou celles de Radio-Canada (*Allo Boubou*, *Au jour le jour*, *Le temps de vivre*) ou celles, américaines, que diffusent le réseau anglais de Radio-Canada (*All My Children*), et CTV (*Another World* et *General Hospital*) ou encore les postes de Cable-TV où *tous* les *soap operas* sont diffusés. On constate aisément que, pour l'individu qui ne comprend pas minimalement l'anglais, les réseaux télévisuels francophones stagnent dans la domesticité (conseils en tous genres) et la platitude caractéristiques des réseaux *radio-phoniques* d'avant 1925, année où les postes de radio américains ont entrepris la diffusion des *soap operas* (pour attirer, à la fin des années 30, plus de 40 millions d'auditeurs !).

À cause du silence systématique de la presse et de la télévision francophone au sujet des *soap operas*, on peut prétendre que l'intérêt du phénomène n'est supporté que par l'engouement des Américains, et que les Québécois,

les francophones plus particulièrement, ignorent jusqu'à l'existence de ce genre d'émissions. Or les cotes d'écoute des *soaps*, comme le tirage de leurs revues spécialisées (consacrées aux vedettes et aux différents shows) démentent implicitement ces allégations. L'examen comparatif des cotes prouve hors de tout doute l'importance, au Canada et au Québec, des *daytime dramas* (appellation polie des *soap operas*) : en 1983, on évaluait à plus de 70 millions le nombre de spectateurs américains des treize *soaps*. La télévision canadienne diffuse quant à elle trois shows : CBC propose à ses téléspectateurs *All My Children* (654 000 spectateurs), tandis que le réseau CTV offre aux siens *Another World* (1 254 000 spectateurs) et *General Hospital* (1 200 000). La Maison de Radio-Canada ne dispose pas semble-t-il des cotes exactes pour la région de Montréal ; en revanche, les statistiques de CFCF-12 indiquent qu'avec un auditoire constitué à cinquante pour cent de francophones, *Another World* et *General Hospital* vont chercher, à ce poste seulement (c'est-à-dire à l'exclusion des postes de Cable-TV, respectivement 121 800 et 128 000 spectateurs dont près de 30 % sont des hommes et 18 % des étudiants (contrairement à la rumeur qui veut que les *soaps* ne soient écoutés que par des femmes, seules à la maison).

On constate donc que les auditeurs n'ont pas vraiment de choix au cours de l'après-midi : « petits téléromans » comme on les appelle ici à tort sans les connaître, ou conseils. Il reste que les réseaux francophones doivent chercher leur solution, comme les réseaux américains ont trouvé la leur avec les *soaps operas*. Il est en effet impensable de traduire les *soap operas* dont le déroulement suit le calendrier régulier, sans compter la qualité (!) et les délais de diffusion qui en découleraient ; ensuite, il est tout aussi utopique de croire que les réseaux francophones puissent produire une contrepartie québécoise aux *daytime dramas* parce que les budgets dont ils disposent leur permettent à peine de présenter des téléromans *une fois la semaine*, aux moments de grande écoute (*prime*

time) pour atteindre, de peine et de misère dans les meilleurs cas, le million et demi de téléspectateurs (sauf *Le Temps d'une paix* qui s'en accapare deux millions) : d'ailleurs, aucune des compagnies commanditaires productrices (les *packagers*) ne voudrait déboursier des millions de dollars pour un bassin de population aussi restreint que le Québec.

Les problèmes découlant des cotes d'écoute des réseaux francophones réintroduisent la question de la popularité des *soap operas* : qu'est-ce qui incite tant de spectateurs à les regarder ? Les recherches sociologiques dont ils sont issus, le *glamour* (apanage des budgets fara-mineux), le travail acharné — et combiné — des équipes de production, des tables rondes d'auteurs, des compagnies publicitaires, commanditaires et des trois réseaux nationaux (CBS, NBC et ABC) contribuent tous au succès de la formule des *soaps*.

Descendants en ligne directe du feuilleton qui a fait, au siècle dernier, la promotion à la fois de l'auteur, du journal et du texte littéraire, les *soap operas* se sont d'abord attachés à promouvoir à la radio le produit commandité (généralement du savon, d'où leur nom), le poste ou le réseau diffuseur et le maintien des valeurs sociales. L'avènement de la télévision a vu les shows promouvoir les vedettes et les auteurs. Propriétés, soit de Procter and Gamble, soit d'ABC, mis en ondes par les trois chaînes nationales, les *soap operas* sont diffusés chaque jour de la semaine, durant une heure (en majorité) au cours de l'après-midi. Ils réussissent à remplir un espace représentationnel immense : représentation de la famille, des générations, de l'argent, du pouvoir, de la culture, de la vie fantasmatique, bref de la société occidentale, et plus particulièrement américaine.

La demande populaire n'en est jamais rassasiée ; toutes les générations y trouvent leur compte, d'abord par le besoin d'identification individuelle, puis collective,

besoin à la fois d'unité et de cohésion, besoin *d'approbation*, besoin de se reconnaître, unique et différent, au sein d'un groupe défini. Grâce à cette reconnaissance, le spectateur opère ensuite la transition : il reconnaît SA société, son groupe réel, ses réactions, ses désirs, sa ville, son État, son pays.

Parce que le biais microcosmique s'intéresse avant tout aux relations interpersonnelles dans le couple, la famille et le milieu de travail, le quartier et la ville, l'individu *ne voit pas* l'enjeu global qui est le maintien de la forme et des valeurs sociales capitalistes propres à la société américaine — et occidentale — et dont la compagnie commanditaire et le réseau ont besoin pour continuer de vendre et de produire.

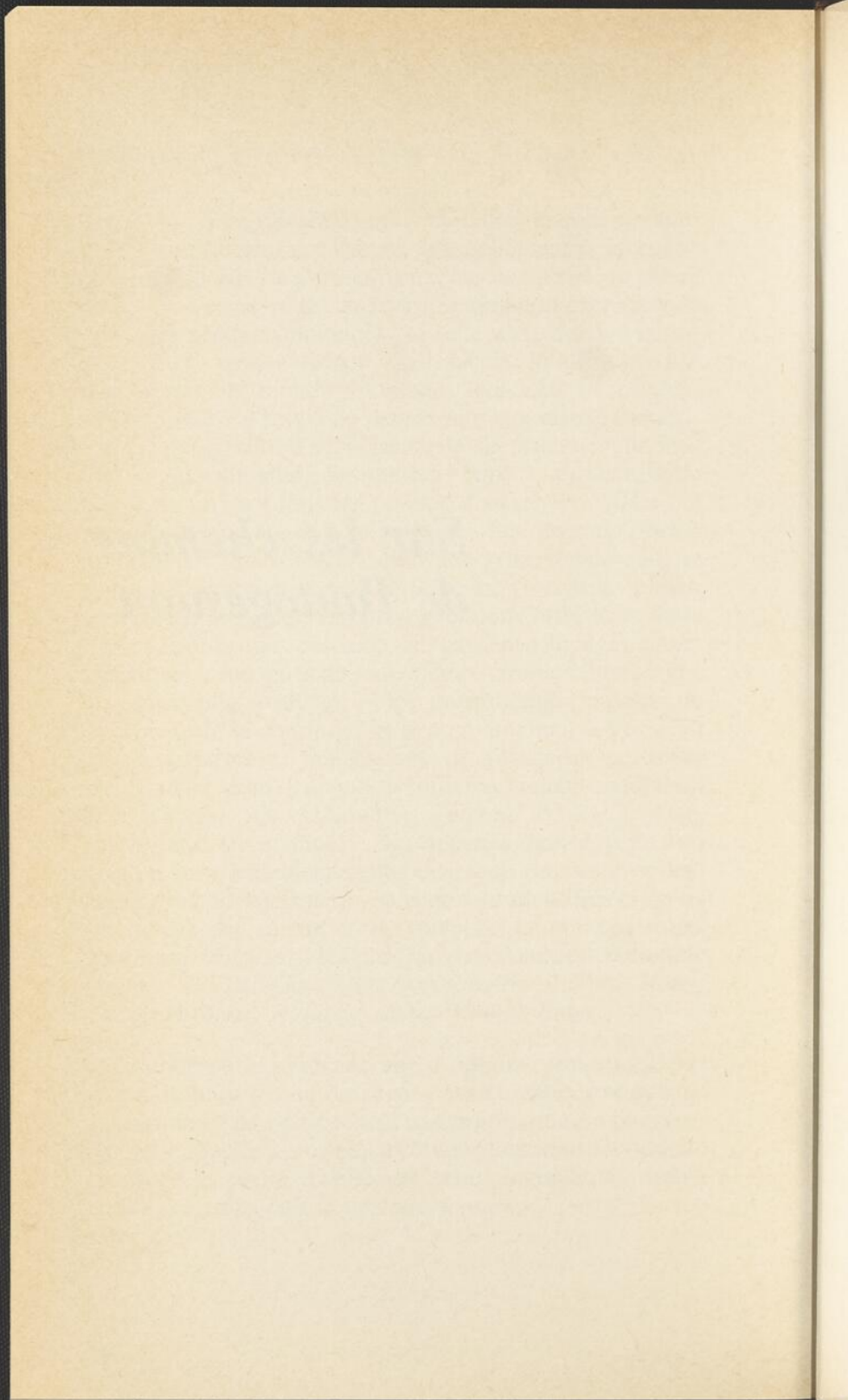
Certains *soap operas*, comme *The Guiding Light* et *The Edge of Night* (d'abord connu à la radio sous le nom de *Perry Mason*), ont débuté dans les années 30 à la radio et continuent leur succès à la télévision depuis aussi tôt que 1952 ; mais la plupart des *daytime dramas* datent d'*au moins* vingt ans avec le résultat que les spectateurs fidèles suivent leurs séries favorites d'une génération à l'autre, sans interruption. Puisque les assises des shows sont toutes les mêmes, ceux-ci peuvent subir un arrêt dans le visionnement plus ou moins prolongé parce que le *soap* est conçu de telle sorte qu'on rappelle au spectateur les événements passés pour les lier aux plus récents : rien ne se perd. Ce fréquent rappel est *la clé* du succès : la continuité (familiale, plus spécifiquement) soutient toute la structure du *soap*, en garantit la réussite et permet une identification qui dure — éventuellement — toute la vie du téléspectateur.

La réussite de la formule du *soap opera* s'avère tellement satisfaisante qu'elle a donné lieu, au milieu des années 70, aux mini-séries telles que les téléspectateurs les connaissent aujourd'hui : *Maîtres et Valets/Upstairs, Downstairs*, *Les Jordache/Rich Man, Poor Man*, *Raci-*

nes/Roots, Scruples/Scruples, etc. Tout le système télévisuel américain s'est adapté graduellement à la continuité des *soaps*. Le plus souvent dans ces séries du *prime time*, on retrouve les mêmes commanditaires que le jour : les produits annoncés par telle série doivent continuer de se vendre le soir. Les succès foudroyants des mini-séries ont bientôt entraîné à leur tour les producteurs à créer les *soaps* de *prime time* aux réseaux américains : il s'agissait d'accoutumer le spectateur à une longue — interterminalbe, comme les *soaps* — continuité du soir : les séries continues comme *Dynasty* et *Dallas* ont ainsi vu le jour. Ce ne sont pas tout à fait des *soap operas* parce qu'ils sont diffusés selon une grille hebdomadaire (la grille quotidienne prolongée ne survivrait pas le soir à cause de la grande variété d'émissions offertes et de la compétition), mais ces séries en gardent toutes les caractéristiques : intrigues de base à deux familles (l'une riche et l'autre plus pauvre) — les constituantes basales du microcosme, la continuité et le commanditaire. Les deux ou trois dernières années ont vu s'accroître ce genre d'émissions dont les ondes sont maintenant saturées : *Falcon Crest, Knots Landing, Emerald Point, St. Elsewhere, Hill Street Blues...* les vedettes, faut-il s'en étonner, en sont justement celles des *soap operas* avec lesquelles les téléspectateurs se sont déjà identifiés et qu'ils re-connaissent mieux à la suite de leurs apparitions (*guest starring*) dans les programmes d'aventures comme *Quincy, The Fall Guy, Matt Houston, The A Team, Hotel, The Love Boat, Fantasy Island, Knight Rider...*

La préférence qu'on accorde à ces interprètes n'est pas le fait du hasard : on doit voir dans ce choix une preuve additionnelle de l'efficacité d'une représentation plus globale qui appelle si fortement l'identification individuelle et générale parce qu'elle est trans-linguistique, trans-nationale, trans-culturelle, *occidentale*.

*Sur les chemins
de l'autogestion*



Jean-François Gauvin
Didier Lenglaré

Les tribulations d'*E.T.* en planète québécoise

La loi 109 a été durement critiquée. D'aucuns n'y ont vu qu'une nouvelle manifestation de l'intervention étatique dans le champ culturel, voire même une « attaque de contrôle aigüe ».

L'État devrait-il se mêler de cinéma ? Le septième art n'est-il pas une chose trop sérieuse pour qu'un ministre s'en occupe ? Contrairement au Québec, il n'existe pas de ministère du développement culturel aux États-Unis. Pourtant le cinéma s'y porte bien.

Quel est le contenu de cette loi ? Les points qui ont surtout retenu l'attention sont ceux concernant le doublage et la violence sexuelle. À propos de la langue, la loi stipule que les distributeurs américains doivent présenter au Québec les versions françaises des films qui tiennent l'affiche plus de soixante jours. Ces deux mois donnant le temps à un grand nombre de cinéphiles de visionner les oeuvres dans leur version originale. Par contre, la restriction aux soixante jours évite qu'un film extrêmement populaire, comme par exemple *E.T.*, ne bénéficie d'une double carrière au Québec. La loi interdit également la

diffusion de films prônant la violence sexuelle : mesure qui s'est avérée trop faible au gré du front commun contre la porno et du Conseil du statut de la femme et trop radicale par contre de l'avis de certain(e)s journalistes.

Ces dimensions de la loi ont été largement discutées et commentées. À notre avis, la mesure essentielle concerne cependant la distribution.

La première lecture du projet mentionnait que seules les compagnies canadiennes à 80 % auraient le droit de distribuer des films au Québec. Cela annulait tout simplement le privilège des *Majors*. Cette disposition a créé de vives réactions chez les Américains. Le State Department a adressé des mises en garde précises au gouvernement péquiste et l'ambassade américaine à Ottawa a fait parvenir au gouvernement canadien le texte suivant :

De telles mesures protectionnistes sont particulièrement troublantes à un moment où la reprise économique s'amorce à peine et où il est particulièrement important de maintenir un climat économique qui favorise le commerce, les investissements et la création d'emplois qui en découlent.

Prévoyant que la clause « canadienne » ne servirait pas nécessairement les intérêts québécois, on a modifié l'article 97.

Dans sa version définitive, ce dernier stipule que les *Majors* ne peuvent distribuer que les films qu'ils produisent, les autres étant du ressort des distributeurs locaux. La loi 109 est donc protectionniste, mais dans le sens qu'elle veut protéger le caractère « international » du Québec, en lui donnant accès aux autres cinémas nationaux. Car au moment où les *Majors* étaient sur le point de s'approprier une distribution « générale » en Amérique du Nord (voir à ce sujet le rapport Fournier) on peut se demander ce qui nous serait parvenu des autres pays quand on sait qu'aux États-Unis seulement 1 % du temps-

écran est consacré aux films étrangers. On peut douter ainsi qu'un film comme *Les dieux sont tombés sur la tête*, très populaire au Québec, aurait été retenu par un *Major*.

En fait, on ne peut aborder cette législation sans prendre en considération la dimension économique du développement culturel et du cinéma en particulier. Le concept d'industrie culturelle forgé par Adorno et Horkheimer, philosophes de l'école de Francfort a, depuis les années 40, fait fortune. La radio, le cinéma et la télévision ont progressivement rapproché la création artistique du mode de production des marchandises. Les industries de l'imaginaire fabriquent des produits de grande consommation. Elles adoptent les méthodes des industries classiques pour lancer leurs marchandises. Devenant un produit industriel, la création audio-visuelle doit également se soumettre aux contraintes de financement. Les investisseurs désirent naturellement rentabiliser leurs mises et dirigent leurs capitaux sur certains projets de film en fonction d'études de marché. Dans cette optique, ils cherchent à diffuser leurs produits à l'échelle internationale. Les rapports de force qui sous-tendent les relations économiques internationales se retrouvent également dans le secteur des industries de l'imaginaire.

Les États-Unis se trouvent dans une situation particulièrement favorable quant à la diffusion mondiale de leurs films. Maîtres en « l'art du marketing », ils disposent également des capitaux nécessaires à la réalisation de nombreux succès du grand écran. De plus le marché intérieur américain suffit par lui-même à amortir les productions nationales. Il est à noter que seuls les pays rassemblant un important bassin de population tels que le Japon, l'Inde et les États-Unis consomment plus de films nationaux qu'étrangers. Forte d'un bassin de population énorme, l'industrie américaine du film peut se permettre de réaliser des films commerciaux au coût moyen de 13 millions de dollars. Or ce sont ces films qui entrent en compétition avec le cinéma québécois. À titre d'exemple,

Star Wars, *E.T.* et *Grease* ont rapporté plus de 130 millions de dollars chacun. Par comparaison, les *Majors* américains touchent près de 20 millions de dollars par an au Québec. En supposant que l'industrie québécoise dispose de cette somme, elle ne pourrait que reproduire plus de deux films en suivant les critères américains. Les lois du marché condamneraient le cinéma québécois à une mort certaine. De la même façon que dans un contexte de compétition internationale certains « secteurs mous » des économies nationales disparaissent du paysage industriel, le cinéma québécois devrait rendre l'âme. Il ne dispose pas des moyens de sa propre survie.

Les dispositions de la loi 109, en empêchant la disparition des réseaux de distributeurs québécois rentables, font obstacle à la logique des forces du marché. Cette dynamique aurait normalement conduit à l'établissement d'un monopole américain sur le marché du cinéma au Québec. Ce monopole américain aurait eu pour conséquence un manque à gagner considérable pour le cinéma québécois, car selon le ministre des Affaires culturelles, Clément Richard, les distributeurs québécois sont d'importants investisseurs. À partir du moment où les Américains faisaient disparaître le réseau de distribution au Québec, ils faisaient disparaître en même temps la production cinématographique québécoise.

Fallait-il sacrifier à l'autel de la doctrine libre-échangiste le cinéma québécois ? Quelle est la valeur des théories économiques sur le plan culturel et esthétique ? Les responsables politiques ne peuvent se résoudre à laisser agir dans ce domaine « la main invisible » qui mènerait inéluctablement vers une forme de « darwinisme culturel », où une culture riche de sa seule beauté mais incapable de s'adapter aux lois du marché se verrait impitoyablement « phagocitée » par une rivale soutenue par de puissants moyens d'investissement financier et de diffusion.

Les expériences de même nature menées dans d'autres pays plaident résolument en faveur de la loi 109 car, comme l'a souligné le ministre français des Affaires étrangères, Claude Cheysson, « la leçon des vingt dernières années est claire : il n'y a pas de cinéma national sans politique d'aide au cinéma national. C'est vrai pour la France, pour l'Italie, pour l'Allemagne [...] L'exemple de la Grande-Bretagne (qui a fait le choix inverse) est à cet égard instructif : il y survit une industrie du cinéma, mais le cinéma national a pratiquement disparu ».

L'intervention de l'État offre donc au cinéma québécois une chance de survie. On peut pourtant se demander si ce genre de politique suffira à élargir l'audience des films québécois.

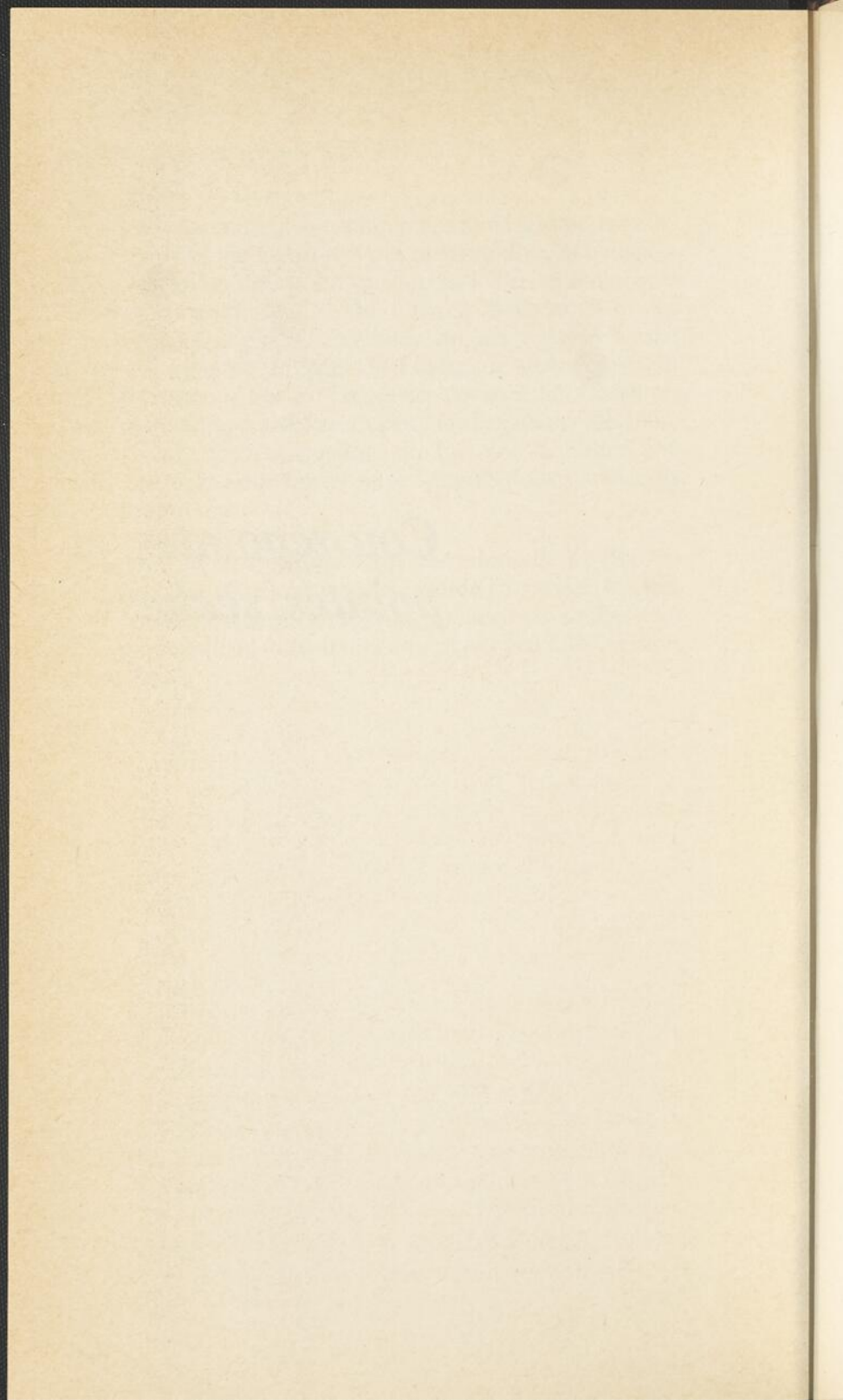
En 1981 les 37 films subventionnés par l'Institut québécois du cinéma n'ont pas attiré plus de 3 % du public des salles québécoises. Il serait trop facile de mettre sur le compte d'un quelconque « impérialisme culturel » américain le succès des films venus du Sud dans les salles québécoises. Les spectateurs seraient-ils victimes d'un complot ou d'une machination ? Ne sont-ils pas maîtres de leur choix ? Se rendent-ils au spectacle sous la menace ?

Force est de constater que la puissance financière de l'industrie du cinéma aux États-Unis n'est pas la seule cause de la popularité des films américains. Les films américains plaisent aux publics du monde entier parce qu'en cherchant à obtenir le maximum de profit, les réalisateurs tentent d'épouser autant que possible les aspirations du public et ses goûts. Les *Majors* accaparent actuellement une très grande partie du marché mondial. Le cinéma allemand n'occupe que 13 % du temps-écran en son pays, le cinéma britannique 8 % et le cinéma suédois 7 %. Les films français et les films italiens réussissent toutefois à conquérir 50 % et 40 % de leur marché interne.

Sans se soumettre à la tyrannie des sondages et des études de marché, ne faudrait-il pas prendre plus en considération les goûts du public québécois ? S'il ne tenait pas compte de cette réalité, le cinéma québécois ne se condamnerait-il pas à demeurer un art destiné à une élite ? La planche de salut de l'industrie québécoise du cinéma réside dans la conquête du marché intérieur. Dans cette perspective, en préservant l'existence de sources privées d'investissement, la loi 109 facilitera une meilleure correspondance entre les goûts des Québécois et la production.

L'avenir du cinéma québécois reste donc lié à certaines interrogations. Rien ne nous assure de sa survie. Cependant, en intervenant, le législateur aura au moins tout tenté pour que son concurrent américain ne l'élimine sans coup férir.

*Courtepointes et
pointes sèches*



Le jour Shaborda

Nom de famille : Shaborda. Pas très fréquent par ici ! Ils ne sont que deux dans l'annuaire téléphonique de Montréal. Je ne les connais d'ailleurs ni l'un ni l'autre. Je dirais même plus : cet annuaire téléphonique est rempli de noms d'inconnus à l'orthographe déroutante, dont il est même difficile de deviner le pays d'origine. Ce sont des pages que l'on feuillette très rapidement, sans s'y arrêter.

Aujourd'hui, je m'y arrête. Tous ces noms étranges et sans visages me mettent dans un profond malaise. J'aimerais mieux oublier leur présence... pour la bonne raison que je n'aime pas être placé devant mes contradictions. En voici quelques-une :

1. Je souhaite vivre dans un Québec le plus souverain possible et qui soit un lieu d'épanouissement de mon identité de Nord-américain francophone.
2. Je favorise une politique d'accueil aux diverses ethnies du monde et un respect profond de la culture de l'autre.

3. Je veux de toutes mes forces des rapports égalitaires entre les sexes, et je réproouve l'autorité parentale arbitraire.

Je pourrais allonger la liste. Ce serait me torturer en me démontrant que je suis rempli de convictions incompatibles entre elles. À court terme, sur le plan des principes, il y a des terrains où le compromis n'est pas possible. Si la culture de l'autre fait une place importante au pouvoir masculin et paternel, ou bien je critique et combats sa culture en m'appuyant sur des tendances actuelles de la mienne, ou bien j'encourage par mon silence le maintien de la domination d'un sexe par l'autre. Dans les deux cas, ma satisfaction va être minée par la culpabilité.

Cette façon de poser le problème ne mène qu'à des culs-de-sacs. C'est aujourd'hui le 2 avril 1984, le jour Shaborda, le jour où je me laisse déranger par le foisonnement des noms étranges dans l'annuaire téléphonique de Montréal.

En ce même jour, la bande dessinée *Hagar du Nord* dans *La Presse* nous montre une petite scène de famille. Hildegarde interpelle mari et enfants : « Bon, ce soir est réservé à la famille... nous resterons tous à la maison et nous sortirons les jeux de société ! À quoi aimeriez-vous jouer ? » À la scène suivante, Hildegarde, outrée, réplique à Hagar : « Mais non ! le poker dice n'est pas un jeu de famille !!! »

J'interprète et je me dis : Hagar veut bien jouer en famille, mais il n'a jamais appris. Où diable aurait-il pu apprendre ? Il est plongé dans une situation nouvelle. Il commence par y essayer ses vieilles recettes. Ce n'est qu'un début. À quoi la famille va jouer finalement ? Je n'en sais rien. Probablement ni au poker dice, ni à des jeux traditionnellement recommandés « pour toute la famille » (c'est-à-dire la mère et les enfants).

En ce jour Shaborda, je me prends à penser que des accusations telles que racisme et sexisme sont souvent des alibis, et que la dénonciation est souvent une manoeuvre facile pour échapper à la responsabilité. Quelle responsabilité? Celle de créer une dynamique sociale à partir d'individus disparates, d'intérêts divergents, d'habitudes incompatibles.

Je me prends à rêver d'une société où la question « qui a raison? » serait considérée une question futile... mais où on chercherait sans arrêt des façons pratiques de vivre ensemble.

Ça commencerait souvent par des engueulades. Je fantasme : « La façon dont tu traites ta femme m'écoeure, lui dis-je! » Je le lui dis au lieu de faire mon habituel détour pour éviter de le rencontrer. Je m'expose à ce qu'il me réponde : « Et moi, ton rythme de vie, ton obsession de l'efficacité, ta froideur et ta distance dans les endroits publics, m'écoeurent également. »

Le rêve éveillé continue. Hagar dit à Hildegarde : « Cette famille est un endroit mièvre où j'étouffe. » Hildegarde lui réplique : « Il n'y a pas de pirates ici. Si tu décrispais tes muscles, tout le monde serait moins tendu. »

Dans mon rêve, les gens ont troqué la manie de juger contre l'urgence de bâtir. Dans un monde imparfait et avec des partenaires imparfaits. En s'écorchant. Par besoin de relations. Un monde où la culture est à faire, les règles du jeu en perpétuelle négociation, les valeurs en perpétuelle création, les idéologies prudentes et provisoires... Si c'était ça, l'autogestion?

André Thibault

Un nouveau discours sur la langue *

À la lecture de ce gros document envoyé par le Conseil de la langue française — les épreuves du livre — plusieurs réactions me traversent. J'en fais part brièvement.

Première réaction. À propos du titre. L'avenir du français au Québec : est-ce de la science-fiction ? À lire les réactions racistes à propos des francophones du Manitoba et à entendre les cris scandalisés des anglophones de Montréal parce qu'il y a en Amérique du Nord un petit territoire qui parle français, je me demande si on n'est pas en train de rêver en couleur en parlant de l'avenir de la langue française au Québec. Mais l'expérience nous prouve — on est en 1984 — que la science-fiction finit souvent par se réaliser. Donc pas de panique et allons-y pour la science-fiction, même si celle-ci a des affinités dangereuses avec Big Brother et même si, comme le démontrent Louise Blanchard (médiat) et Charles Castonguay (démolinguistique), l'affaire est loin d'être dans le sac. C'est pas encore gagné, quoi qu'on en dise parfois dans les magazines à grand tirage.

Deuxième réaction. Comme un mouvement de balancier. Quoi, encore la langue ? Combien de dissertations n'avons-nous pas fait, nous des ex-collèges classiques, sur cette question ? On associait alors le couple inséparable langue et religion. Puisqu'un des deux termes est tombé, n'avons-nous pas droit maintenant à une religion de la langue ? Je relis le titre : *Douze essais sur l'avenir du français*. Je songe aux douze apôtres. Le Christ, c'est

* Texte d'un commentaire lu lors d'une table ronde organisée par le Conseil de la langue à propos de *Douze essais sur l'avenir du français au Québec*, ouvrage préparé par Pierre Vadeboncoeur (Éditeur officiel du Québec, 1984).

évidemment la langue flagellée, bafouée, malmenée, ignorée, et j'en passe. Un des essayistes s'avoue même un peu plus apôtre que les autres puisqu'il reconnaît son passé religieux.

Ma deuxième réaction est celle d'une fatigue, d'un agacement. On en aura donc jamais fini avec cette question de langue. La loi 101 aurait-elle failli à sa tâche ? La langue est un instrument et non une fin. S'interroger sans cesse sur notre langue pourtant maternelle, n'est-ce pas avouer une impuissance à maîtriser les langages, à construire, à vivre au présent ? J'ai l'impression qu'au Québec on se promène allègrement du passé à l'avenir en omettant d'examiner le présent.

Puis je me rends compte que notre présent, c'est cela, cette insécurité permanente, cette absence de certitude, cette existence perçue comme fautive et comme accroc à la raison universelle, c'est-à-dire à la logique des puissants. Notre spécificité est bien là, dans cette interrogation constante sur nous-mêmes. Dans cette grande lassitude que nous ressentons tous, à des degrés divers. Mais qui là encore est en train de se perdre, parce que jugée folklorique ou insignifiante. « On dirait qu'il n'y a plus de sensibilité québécoise pour s'appliquer au mal québécois » écrit Jean Larose. On ne s'intéresse plus au Québec, même au Québec. Là-dessus je me dis, sans ironie cette fois, qu'heureusement qu'il y a douze apôtres pour nous rappeler à la mémoire de nous-mêmes et à la « conscience », selon la belle définition que donne Jean Marcel de la culture.

Troisième réaction. En lisant les épreuves, je tombe sur une faute de typographie. Tout au long d'un article, le mot « dollard » s'écrit avec un « d » pour signifier l'argent. Je trouve cette erreur passionnante et me dis qu'une bonne part de l'enjeu est là, à savoir s'il faut écrire dollar avec ou sans « d » : *Dollard contre dollar*. C'est-à-dire choisir entre le passé, l'histoire, ou un présent-avenir qui

parle le langage de l'efficacité, de la rentabilité, entre la défaite des Plaines d'Abraham ou l'American way of life. Ou encore, plus globalement, entre le symbolique ou l'économique. Mais n'est-ce pas encore un faux débat ? Ne nous a-t-on pas habitués à une forme de logique binaire qui nous laisse pantelants et immobiles devant des choix impossibles à effectuer, sinon à tenir ? Plusieurs essayistes contestent d'ailleurs cette dialectique stérilisante qui fait que « trop de débats virent au manichéisme ». Venons-en à leurs textes.

Quatrième réaction. Je préfère les propositions aux lamentations, les orientations aux doléances, aussi justifiées soient-elles. S'il est impossible de rendre compte ici de l'ensemble de ces essais dont la plupart, par leur forme même, témoignent d'une indiscutable vitalité langagière, je retiens, parmi les propositions, celles de la (ré)-appropriation des moyens de communication (Andrée Ferretti), de l'informatique, un domaine où nous n'avons pas encore de retard historique (Louis-Philippe Hébert), d'un mode de vie qui passe par le projet écologique (Andrée Fortin), de la culture tout court et de la culture française en particulier (Jean Marcel), de la modernité et du Signe (Jean Larose) et de la mémoire vivante : « Il ne s'agit pas de répéter l'histoire. On peut se battre avec elle, contre elle. Ce qui est tragique, c'est de l'« ignorer » (Jacques Grand'maison).

Selon Madeleine Ouellette-Michalska, il faut se mettre à l'écoute de l'autre, du tiers exclus, du pulsionnel, ce refoulé sauvage de la pensée occidentale. Lise Noël parle des coûts structurels additionnels (notamment dans le domaine de l'éducation) qu'entraîne le fait de vivre en français sur un continent massivement anglophone. Charles Castonguay se demande « en vertu de quelle justice », le gouvernement fédéral s'acharne à ne pas comprendre que le fait français au Québec — où se trouvent 88 % des parlant français du Canada — doit bénéficier,

au risque de disparaître, d'un développement économique soutenu et accru, « particulier ». Louise Blanchard insiste sur l'énergie à déployer pour échapper à une conception exclusivement publicitaire et lucrative de l'information.

En général cependant, on analyse plus qu'on ne propose. La prudence est de rigueur. Notre pseudo-messianisme d'antan ne nous a pas menés bien loin. Même l'idée d'indépendance, qui revient comme un leitmotiv dans certains textes (celui d'Andrée Feretti, celui d'André Gaulin : rappel historique et littéraire de la colonisation) ou comme donnée implicite dans d'autres essais, n'est jamais perçue autrement que comme étape. On préfère parler d'autonomie, de capacité de choisir. Une certaine méfiance s'est installée face à une « naïveté politique et juriste ». Face à ce que Jean Larose appelle notre esprit « Siècle des Lumières ». Les lois apparaissent nécessaires, non suffisantes.

Cinquième réaction. Dans ce concert de voix québécoises, une voix canadienne, celle du sénateur Arthur Tremblay, propose une revue de l'histoire et une synthèse fort intéressante des transformations subies par la question de la langue au cours de ce siècle. Mais après avoir dit que le mot « conquérant » ne s'applique plus depuis la Confédération, il discute de l'article 23 de la Constitution canadienne (celui qui touche aux langues d'enseignement des minorités) et reconnaît, tout en le déplorant, que celui-ci a été purement et simplement imposé au Québec, et au Québec seul.

Ainsi toute cette idée généreuse qui visait à soi-disant protéger les droits et l'avenir de la francophonie au Canada, aurait été conçue surtout pour protéger de façon efficace et indubitable les droits d'une « minorité », à savoir la minorité anglophone du Québec. C'était, à n'en pas douter, la plus menacée d'assimilation...

Sixième réaction. L'intérêt du livre réside d'abord dans le renouvellement du discours sur la langue. On sait échapper à ce que j'appellerais une mystique de la langue. Celle-ci est identifiée nettement comme un lieu où s'exercent des pouvoirs. Des pouvoirs multiples, diversifiés, alors que le discours des années 60, celui de Parti pris, par exemple, s'était surtout attaqué à l'aspect politique. Faire apparaître la langue comme lieu de pouvoirs suppose en corollaire une *volonté de pouvoir*, un défi à la peur, un appel à l'audace, à la confiance, à la parole comme désir et comme force opérante. Quelques essayistes dénoncent un certain anti-intellectualisme qui finit par se confondre avec un « no-language's land ». On lit relativement peu d'analyses, par contre, sur l'état de la langue, mais plusieurs remarques convergent pour signaler que le déclin d'une langue est peut-être encore plus grave que sa disparition. La qualité de la langue, dit-on, est un sujet sur lequel il faudra revenir.

Mais ce renouvellement du discours sur la langue consiste avant tout en un élargissement de la question. Élargissement territorial et historique d'abord, parce qu'on ne craint pas de passer par le Mexique, l'Allemagne ou l'Afrique, ni de remonter au destin des langues vernaculaires pour expliquer le cas québécois. Élargissement encore parce qu'on se rend compte, en lisant ces essais, qu'on ne peut parler de langue sans parler de communications, de mass-médias, d'empire et, en un mot, de faits de civilisations. Ce qui prouve que si la langue n'est pas tout, beaucoup de choses passent par ce véhicule. Ce qui prouve aussi qu'on ne saurait désormais penser le Québec sans penser en même temps le Québec dans le monde.

Le Québec est un laboratoire privilégié : les enjeux qui se jouent ici sont mondiaux. Il vaudrait peut-être la peine qu'on s'y intéresse « spécifiquement ».

Lise Gauvin

Post-Scriptum — Pourquoi faut-il que ce contenu nouveau soit enveloppé d'une couverture aussi austère, pour ne pas dire terne ?

Soirée de lancement

- Vous êtes la revue du département de sociologie ?
- Non, vous n'y êtes pas. Laissez-moi vous expliquer...
- Alors *Possibles* est une revue littéraire.
- Des écrivains y collaborent...
- Seriez-vous une revue syndicale ? écologiste ? politique ?
- ...
- Utopiste alors ?
- Vous brûlez.
- Mais enfin où vous situez-vous ?
- Au carrefour des possibles.
- C'est un lieu très fréquenté.
- Moins que vous ne croyez. L'imagination est une denrée rare par les temps qui courent.
- En fait vous êtes une revue pluridisciplinaire.
- Ça rime trop avec universitaire. Nous préférons nous définir comme un lieu où se côtoient les arts visuels, la réflexion politique et sociale, les pratiques autogestionnaires et les textes de fiction.
- C'est bien ce que je disais : vous êtes une revue utopiste !
- Je sens que nous allons tomber d'accord...

Suzanne Martin

Ont collaboré à ce numéro :

Flavio Aguilar, écrivain et professeur à l'Université de Sao Paolo ;

Denis Bachand, professeur, Département de Communication, Université d'Ottawa ;

Réjean Beaudoin, professeur au Département de français de l'Université de Colombie-Britannique ;

Lucien Francoeur, écrivain, professeur, Département de français, cégep de Rosemont ;

Jean-François Gauvin, étudiant, Département de sciences politiques, Université de Montréal ;

Robert Gélinas, musicien, membre du comité de rédaction d'*Intervention* ;

Didier Lenglare, étudiant, Département de sciences politiques, Université de Montréal ;

Ruth Major Lapierre, pigiste ;

Madeleine Monette, écrivaine ;

Jean Morisset, professeur au Département de géographie de l'UQAM ;

Pierre Nepveu, écrivain, professeur au Département d'études françaises, Université de Montréal ;

Émile Ollivier, écrivain, professeur à la Section d'andragogie, Faculté des Sciences de l'éducation, Université de Montréal ;

Pour l'illustration :

Pierre Guimond. Pierre Guimond est né à Montréal en 1945. Il travaille la photographie depuis 1968 et réalise principalement des photomontages qui furent exposés largement en Europe et au Québec. Les matériaux figuratifs de Pierre Guimond proviennent de coupures de revues et de magazines. Ces divers fragments réordonnés en images nous présentent le plus souvent un point de vue critique de la réalité contemporaine.

**REVUE TRIMESTRIELLE
17^e ANNEE
1984**



Ni partisane, ni neutre,
une nouvelle formule
qui propose:

- un réseau international
d'information,
- un outil de documentation
- un espace de débats et
de recherche pluraliste.

Vendue en librairie: 40 F/numéro - Distribuée par Distique
Abonnement (4 n°/an):

Individuel: France 136 F, Etranger 180 F
Institutions: France 164 F, Etranger 240 F

A adresser à **Privat** 14, rue des Arts - 31000 Toulouse

AUTOGESTIONS

LES REVUES CULTURELLES

Estuaire

10-5155-20

Lurelu

Jeu, cahiers de théâtre

Voix et images

Pratiques Théâtrales

Séquences

Nuit blanche

Imagine

Rè-Flex, magazine de la danse

Intervention

Vie des Arts

Propos d'Art

24 images

Résistances

Parachute

Études françaises

Solaris

Le Magazine OVO

Dérives

Les herbes rouges

La nouvelle barre du jour

Cahiers

Lettres québécoises

Copie Zéro

Spirale

Moebius

Recherches amérindiennes au Québec

Sonances

Possibles

Écriture française dans le monde

Protée

**Lire les revues
culturelles,
c'est suivre de près
l'évolution
des milieux
artistique et littéraire,
c'est participer
aux grands débats
qui traversent
notre société.**



ASSOCIATION DES ÉDITEURS DE PÉRIODIQUES CULTURELS QUÉBÉCOIS
C.P. 786, Succursale, Place d'Armes, Montréal (Oci) H2Y 3J2
Tel. (514) 523-7724

DISPONIBLES

Volume 1 (1976-77)

numéro 1 :

Tricofil

Sciences sociales et pouvoir

Poèmes de Roland Giguère et Gérald Godin 110 p. 3,00 \$

numéro 2 :

Santé

Question nationale

Poèmes de Gilles Hénault, Luc Racine, Robert Laplante
154 p. 3,00 \$

numéros 3/4 :

Les Amérindiens : politique et dépossession

De l'artisanat comme instrument de conquête 249 p. 5,00 \$

Volume 2 (1977-78)

numéro 1 :

Fer et titane : un mythe et des poussières

Nouvelles perspectives du roman québécois

Nouvelle de Jacques Brossard 142 p. 3,00 \$

numéros 2/3 :

Bas du fleuve — Gaspésie

Poème de Françoise Bujold 240 p. 6,00 \$

numéro 4 :

Mouvements sociaux

Coopératisme et autogestion

Texte d'Alexis Lefrançois 151 p. 4,00 \$

Volume 3 (1978-79)

numéro 1 :

La ville en question

À qui appartient Montréal

Poèmes de Pierre Nepveu 179 p. 4,95 \$

numéro 2 :

L'éclatement idéologique

La poésie, les poètes et les possibles

Paul Chamberland : La dégradation de la vie 159 p. 3,95 \$

numéros 3/4 :

Éducation

Sur les chemins de l'autogestion : Le J.A.L.

Poèmes de François Charron et Robert Laplante 292 p. 5,95 \$

Volume 4 (1979-80)

numéro 1 :

Des femmes et des luttes 207 p. 4,00 \$

numéro 2 :

Projets du pays qui vient 158 p. 4,95 \$

numéros 3/4 :

Faire l'autogestion : Réalités et défis
Poèmes de Gaston Miron 284 p. 5,95 \$**Volume 5 (1980-81)**

numéro 1 :

Qui a peur du peuple acadien? 182 p. 4,95 \$

numéro 2 :

Élection 81 : questions au P.Q.
Gilles Hénault : d'Odanak à l'Avenir
Victor-Lévy Beaulieu : l'Irlande trop tôt 157 p. 4,95 \$

numéros 3/4 :

Les nouvelles stratégies culturelles
Manifeste pour les femmes 328 p. 6,95 \$**Volume 6 (1981-82)**

numéro 1 :

Cinq ans déjà...
L'autogestion quotidienne
Poèmes inédits de Marie Uguay 177 p. 4,95 \$

numéro 2 :

Abitibi : La voie du Nord
Café Campus
Pierre Perrault : Éloge de l'échec 195 p. 4,95 \$

numéros 3/4 :

La crise... dit-on
Un écomusée en Haute-Beauce
Jacques Brault : leçons de solitude 274 p. 5,95 \$**Volume 7 (1982-83)**

numéro 1 :

Territoires de l'art
Régionalisme/internationalisme
Roussil en question(s) 206 p. 4,95 \$

numéro 2 :

Québec, Québec : à l'ombre du G
Jean-Pierre Guay, Marc Chabot : un beau mal 161 p. 4,95 \$

numéro 3 :
Et pourquoi pas l'amour 170 p. 5,00 \$

Volume 8 (1983-84)

numéro 1 :
Repenser l'indépendance
Vadeboncoeur et le féminisme 197 p. 5,00 \$

Numéro 2 :
Des acteurs sans scène
Les jeunes
L'éducation 200 p. 5,00 \$

Numéro 3 :
1984 — Créer au Québec
En quête de la modernité 184 p. 5,00 \$

NOM.....

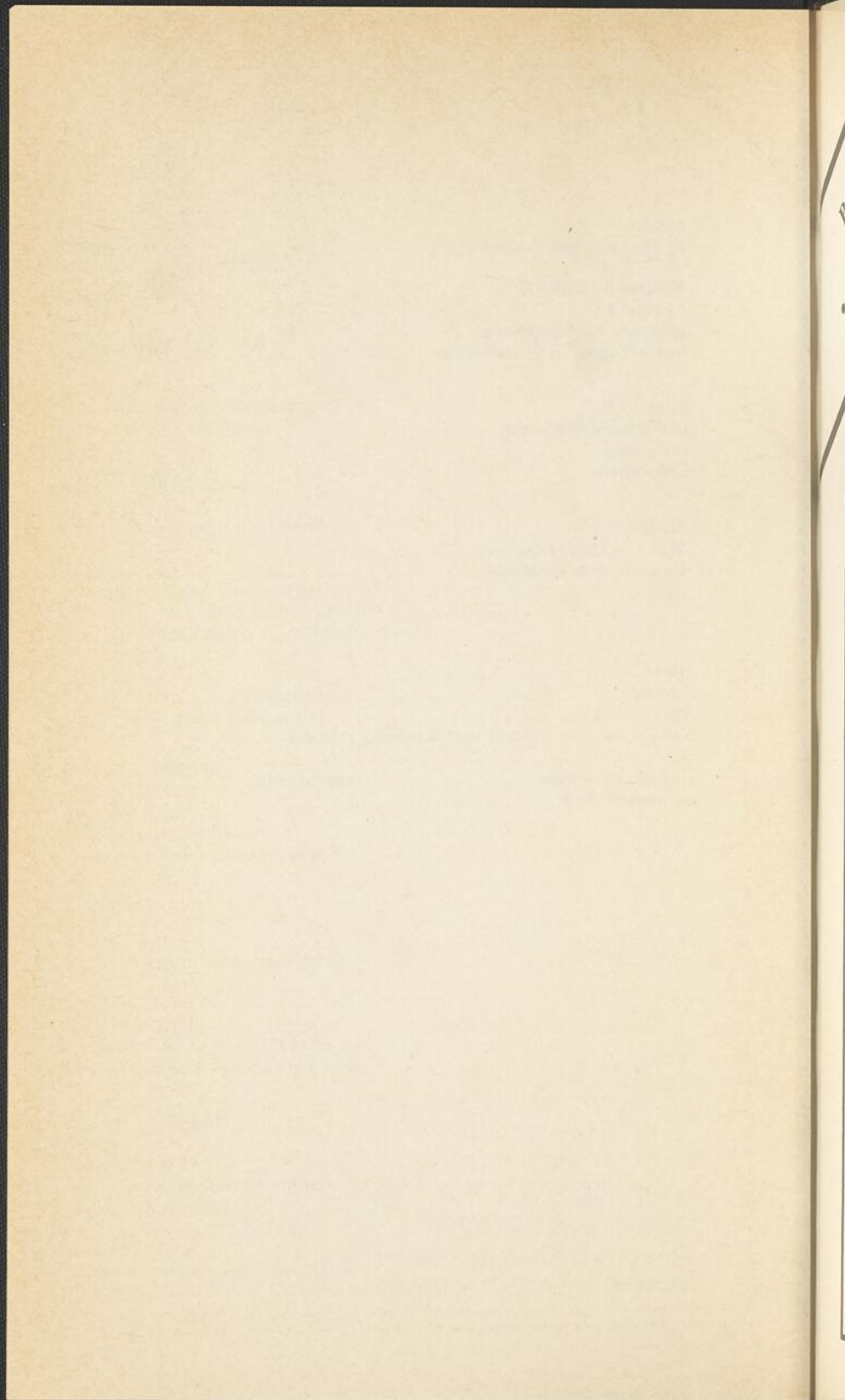
Adresse.....

Ville.....

Veillez me faire parvenir le(s) numéro(s) suivant(s) :

Ci-joint un chèque.....mandat-poste.....

au montant de \$.....



Prochain numéro :

Le syndicalisme aujourd'hui

Il est *possible* de s'abonner

Bulletin d'abonnement

Nom

Adresse

Ville Code postal

Province Téléphone

Occupation

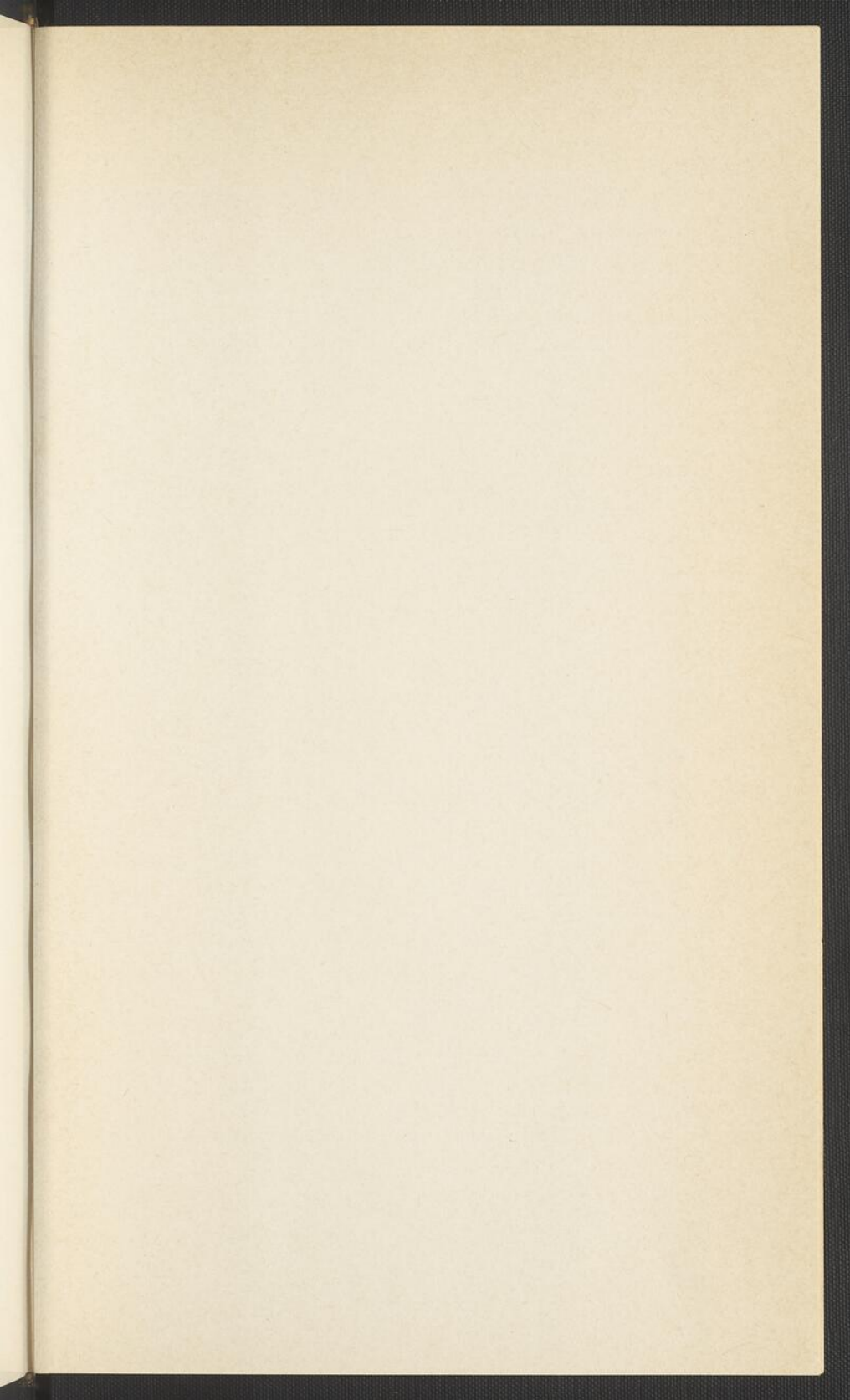
ci-joint :
chèque ... mandat-poste ... au montant de ...

- Abonnement d'un an (quatre numéros) : \$15.00
- Abonnement de deux ans (huit numéros) : \$30.00
- Abonnement institutionnel : \$25.00
- Abonnement de soutien : \$25.00
- Abonnement étranger : \$30.00

**Revue Possibles, B.P. 114,
Succursale Côte-des-Neiges,
Montréal, Québec, H3S 2S4**

THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM OF COMPARATIVE ZOOLOGY
AND ANATOMY
HARVARD UNIVERSITY

PLATE I
FIGURE 1
[Faint, illegible text describing the figure]





IMPRIMERIE
L'ÉCLAIREUR
BEAUCEVILLE
9037



DANS CE NUMÉRO

Éditorial	5	Un travail de taupe : écrire avec un stigmate de migrant <i>Émile Ollivier</i>	111
L'Amérique inavouable <i>Lucien Francoeur</i>	9	De Sao Paolo à Montréal : circuits littéraires <i>Entrevue avec Flavio Aguiar</i> ..	119
La marge de manoeuvre du Québec en Amérique <i>Marcel Rioux</i>	19	Domination ou échange ? <i>Francine Couture</i>	135
Québec-américain/ Québec-américain ou la poursuite de la différence invisible ! <i>Jean Morisset</i>	23	Québec/Amériques... musique <i>Robert Gélinas</i>	139
Rapport Québec-Amérique <i>Réjean Beaudoin</i>	45	Le <i>Nouvel Âge</i> québécois <i>Denis Bachand</i>	147
Tocqueville aux U.S.A. <i>Marcel Fournier</i>	59	Le <i>soap opera</i> américain : de bien belles bulles <i>Ruth Major Lapierre</i>	161
Montréal, New York et les autres... <i>Rose Marié Arbour</i>	65	SUR LES CHEMINS DE L'AUTOGESTION	
Love-hate <i>Gabriel Gagnon</i>	77	Les tribulations d' <i>E.T.</i> en planète québécoise <i>Jean-François Gauvin</i> <i>Didier Lenglar</i>	169
Se resituer <i>André Thibault</i>	81	COURTEPOINTES ET POINTES SÈCHES	177
Les deux visages de l'Amérique <i>Suzanne Martin</i>	93	Sur la page couverture : Photomontage de <i>Pierre Guimond</i>	
Le Maillot (extrait) <i>Madeleine Monette</i>	99		
Récitatif pour Ron Kovics <i>Pierre Nepveu</i>	107		